Les Cahiers de M@gm@

eBook

eBook au format ePub Pdf
en accès libre et gratuit
ISBN 978-88-947742-0-7

Vingt ans de M@gm@

Sous la direction de Orazio Maria Valastro

ISBN 978-88-947742-0-7

BY NC ND

Observatoire des Processus de Communication - Association Culturelle Scientifique

© 2024
Collection : Les Cahiers de M@gm@
Projet éditorial : Observatoire des Processus de Communication
Direction scientifique : Orazio Maria Valastro

Vingt ans de M@gm@
eBook n.1 2024
Sous la direction de Orazio Maria Valastro

eBook au format ePub Pdf
Édition non commerciale
En accès libre
ISBN 978-88-947742-0-7

En couverture : détail stylisé des représentations pariétales gravées dans les grottes de l'Addaura au pied du Monte Pellegrino à Palerme.

Cette œuvre est diffusée sous licence internationale Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 DEED Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

Observatoire des Processus de Communication
Association Culturelle Scientifique à bout non lucratif
Merci de nous soutenir en faisant un don en ligne et nous aider à poursuivre notre mission de donner accès gratuitement à des documents scientifiques en sciences humaines et sociales.
PayPal email : info@analisiqualitativa.com.

Observatoire des Processus de Communication
magma@analisiqualitativa.com | www.analisiqualitativa.com
Via Pietro Mascagni n.20 - 95131 Catane - Italie

Sous la direction de

Orazio Maria Valastro

VINGT ANS DE M@GM@

Les Cahiers de M@gm@

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

Vingt Ans de M@gm@

SOUS LA DIRECTION DE
ORAZIO MARIA VALASTRO

Index

Un chemin de maturité émotionnelle et humaine
Les raisons mythanalytiques de M@gm@
Orazio Maria Valastro p.9

M@gm@: la visione di una cultura innovativa
Quel bene comune chiamato conoscenza
Maria Crivelli p.19

Les mythes sociaux du M@gm@
Les mythes sociaux qui gouvernent nos comportements individuels et collectifs
Hervé Fischer p.21

La rêverie mythanalytique de m@gm@
À vingt ans de sa parution
Mabel Franzone p.23

Effetto M@gm@
Memorandum di esperienze siciliane e testimonianze salentine
Vito Antonio D'Armento p.29

L'empatia M@gm@tica
Il mio quinto punto cardinale
AnnaMaria Calore p.47

Buon ventennale!
M@gm@è stato per me un incontro importante
Rosa Cimino p.51

Lunga vita a M@gm@
M@gm@: analisi qualitativa
Augusto Debernardi p.53

L'ouverture interdisciplinaire de M@gm@
M@gm@ et l'imbrication quantique de la connaissance
Nicole Saliba-Chalhoub p.57

M@gm@: un sentiment de plaisir et de plénitude
Retour d'expérience à la revue M@gm@
Jawad Mejjad p.59

Ad majora semper M@gm@!
Luigi Lilio, un italico matematico mistero, il Calendario Gregoriano e Cirò, antica Chone (KR)
Maria Francesca Carnea p.63

M@gm@: vingt années de travaux publiés
Vingt ans d'expressions sociales ou l'ouverture à plusieurs communautés
Bernard Troude p.79

Pour les vingt ans de M@gm@
Filigrane du présent
Luc Dellisse p.95

M@gm@: en quête de fécondation et d'inspiration
M@gm@est un mythodrome
Christian Gatard p.97

I and publications like M@gm@
That publications M@gm@ to be a necessary antidote
Rod Summers p.99

M@gm@! Auguri!
Rivoli di emozioni, sensazioni… poesia, arte, scienze umane e sociali
Ruggero Maggi p.101

M@gm@ se souvient avec affection
L'invention d'une troisième voie
Georges Bertin p.103

In ricordo di una cara amica di M@gm@
Je t'offrirai une rose blanche
Ateliers dell'immaginario autobiografico
Maria Immacolata Macioti - Orazio Maria Valastro p.105

Auteurs p.109

UN CHEMIN DE MATURITÉ ÉMOTIONNELLE ET HUMAINE

Les raisons mythanalytiques de M@gm@

Orazio Maria Valastro

« Dans ton dessin / Je me reflète / Je joue des tours / aux ombres / Je regarde au fond / tes yeux / et / de ton image reflétée / il ne reste que le souvenir. » (Reste avec moi, Maria Gemma Bonanno)

Les publications électroniques en libre accès ont grandement compté pour moi au fil des ans. Depuis 1995, lorsque je suis rentré en Sicile après une expérience universitaire de quatre ans à la Sorbonne, et plus tard, en 2002, lorsque j'ai fondé la revue *M@gm@*. Je ressentais le désir de chérir la langue française et de tirer profit de ce que j'avais appris à l'Université et de ce que j'avais envie d'imaginer pour moi : la recherche d'un accomplissement de soi-même étant complexe et sans doute n'étant pas de la simple accumulation d'apprentissages ou de connaissance pour se doter d'une nouvelle sagesse. Je me suis rapproché de la Francophonie et de son espace international en découvrant la richesse des ressources, des contacts et des relations qu'Internet pouvait me révéler.

À ma grande joie, je me suis lié d'amitié avec Jean-François Marcotte, qui réside toujours dans la province canadienne du Québec. Je ne le savais pas encore, mais cette amitié allait me faire vivre une première aventure inoubliable. L'*Esprit Critique*, que Jean-François venait juste de créer et de diriger, avait l'ambition de se penser comme une revue électronique en devenir. Un espace transdisciplinaire pouvant accueillir des auteurs, des étudiants, des chercheurs et des professionnels dans le domaine des sciences sociales, et diffuser leurs réflexions et analyses autour de la sociologie. Nous allions vivre l'expérience la plus intense et la plus décisive, devenant des acteurs à part entière dans le

processus d'innovation des publications scientifiques. Une nouvelle génération de revues était déjà présente comme aspirant à transformer les méthodes de diffusion classiques tout en rénovant la conception de l'accès aux contenus publiés.

En plaisantant, je me qualifiais à l'époque de sociologue virtuel, par nécessité et par choix. Les diplômes universitaires étrangers n'avaient aucune valeur légale en Italie. Des procédures très longues et confuses pour les reconnaitre sur une base bilatérale entre les pays, ainsi que la question des équivalences, très complexe et onéreuse, entravaient ou empêchaient et, dans une certaine mesure, encore aujourd'hui, l'accès aux concours publics et au monde du travail. Cependant, j'ai choisi de demeurer en Sicile, pour des raisons d'histoire de vie et non pour des raisons de qualification professionnelle ou de carrière académique, concevant un rôle social et culturel du sociologue qui n'était pas aligné à des groupes élitistes, exclusifs et privilégiés, ou soumis à un familisme amoral, humiliante et mortifiante par l'asservissement intellectuel et politique de notre humanité. J'ai privilégié autant que possible la France pour ma formation universitaire, un doctorat en sociologie à l'Université Paul Valéry en 2012. Revendiquant et réaffirmant la liberté de circulation des savoirs et des personnes dans une vision émancipatrice et internationale d'une Union européenne aveuglée par la libre circulation des capitaux et des marchandises.

À côté de cette réalité italienne, je vivais une expérience relevant de même d'une expérimentation militante, d'une profession de foi pour le libre accès, et de l'espace potentiellement prometteur d'une communauté francophone. La collaboration à distance, c'était un lieu d'apprentissage, un lieu d'exercice de compétences et un lieu de vie. Motivé à apprendre et à maîtriser l'HTML, le langage de marquage pour les hypertextes que je continue à privilégier ou à ne pas l'abandonner complètement en souvenir de cette période bienheureuse, je me suis confronté au nouveau modèle éditorial qui prenait forme. Avec la collaboration entre pairs, l'organisation à distance du travail éditorial et une pratique concrète en mesure de conjuguer la publication périodique, la recherche sociale et le libre accès gratuit associé à des licences libres sans négliger les droits des auteurs. C'était une expérience qui m'a incité à penser ou repenser une communauté de pratique indépendante et une rédaction affranchie de la contrainte financière et institutionnelle pour éditer librement et éthiquement. De nombreux autres projets d'édition voyaient le jour dans différents domaines scientifiques, mais ne négligez pas la disparition d'innombrables revues électroniques. La survie des revues nées dans ce contexte est désormais donnée par la capacité d'archiver et de sauvegarder les contenus publiés pour préserver sur le long terme un patrimoine immatériel scientifique et culturel. C'est l'enjeu majeur pour toute expérience de publication soutenant un espace d'autonomie

et légitimité dans la recherche sociale et culturelle, tout en modifiant la ligne de démarcation entre experts, producteurs de connaissance et éditeurs-lecteurs, consommateurs du produit éditorial. La logique et la structure institutionnalisée des éditeurs conventionnels ont depuis été bouleversées à jamais.

La revue *M@gm@* a été ma seconde aventure dans le mouvement du libre accès. Depuis sa création, cette publication s'est alignée sur l'Initiative de Budapest pour le libre accès. La Budapest Open Access Initiative, une réunion convoquée en 2001 par l'Open society maintenant Open Society Foundation, ayant pour objet la mise en valeur des revues en accès gratuit et sans restriction ni abonnements après leur diffusion. La déclaration qui énonce les lignes directrices pour rendre la recherche librement accessible et disponible à toute personne ayant accès à Internet a également fêté ses 20 ans. Le vingtième anniversaire du Directory of Open Access Journals, DOAJ, est aussi révélateur. L'index unique et exhaustif de plusieurs revues en libre accès du monde entier, dont la revue *M@gm@*, représente une communauté grandissante qui s'engage à garantir qu'un contenu de qualité soit en accès libre en ligne pour tous. Voici une conjonction d'anniversaires significatifs qui pourraient s'avérer une occasion propice pour évaluer la portée du libre accès aujourd'hui et son avenir. *M@gm@*, avec ses vingt ans d'expérience éditoriale, se retrouve sans aucun doute dans les mots-clés et les thèmes qui ont caractérisé les événements organisés à l'occasion de l'anniversaire du DOAJ : accès libre, globalité, fiabilité. À partir de ce moment, une nouvelle génération de revues en libre accès, faisant le choix de l'*Open Access*, va se confronter à l'enjeu de bâtir un modèle fiable de publications scientifiques.

Et, nous voilà, à nouveau, confrontés au marché des éditions scientifiques. Nous avons voulu échapper au monopole de certains groupes d'éditions en sachant que l'accès libre à la littérature scientifique et aux revues évaluées par les pairs n'était pas gratuit. Mais, comment assurer la charge financière des bonnes pratiques ? L'archivage à long terme des contenus publiés et déposés en externe, la mise en œuvre et la gestion des métadonnées reliant les auteurs, les articles et les contenus, voici quelques exemples pertinents pour assurer une diffusion la plus large possible et une intégration avec les systèmes bibliométriques d'évaluation de la recherche. Dans un marché quasi monopolisé de services offerts, les éditeurs commerciaux perçoivent la plupart des revenus consacrés à l'accès libre. Les éditeurs à but non lucratif doivent se débrouiller pour assurer les bonnes pratiques citées plus haut, ainsi que la gestion de celles-ci, offerte à des coûts exorbitants. En raison des coûts et des redevances que les éditeurs commerciaux imposent aux éditeurs en matière de conservation et d'accessibilité des contenus dans le temps, il est nécessaire de bouleverser le système actuel pour créer des métadonnées libres et durables pour qu'un plus

grand nombre de publications soit aisément identifiables et leurs ressources exploitables à long terme. Les réseaux de partage et de collaboration dans les sciences humaines et sociales représentent et vont représenter des communautés de pratiques qui contrecarrent le risque d'imposer des conditions commerciales ou politiques à des connaissances qui sont au contraire un bien commun.

Mais, quelle est l'histoire de la revue *M@gm@* ? Au début de l'année 2002, j'allais créer un portail sur les approches qualitatives en sciences humaines et sociales, un point d'accès sur Internet proposant une sélection de ressources par domaine thématique disponible dans le cyberespace. Le *Portail d'Analyse Qualitative* a été développé comme un outil potentiel d'informations et d'analyses approfondies, un guide en constante évolution concernant les ressources et les outils auxquels peuvent accéder les navigateurs intéressés ou intrigués par l'approche qualitative. L'intérêt pour les approches qualitatives a été un autre élément important dans la naissance de la revue, car ces dernières allaient réintégrer la multiplicité de l'expérience humaine et sociale dans l'analyse et les pratiques sociologiques. Ainsi, avec la volonté d'adhérer et de soutenir une politique éditoriale d'accès libre, animé par l'esprit anticonformiste et non conventionnel qui orientait mes démarches vis-à-vis de la vie sociale et de la sociologie, la revue *M@gm@* allait faire entendre ses premiers vagissements avant la fin de l'année 2002.

Les contributeurs des premiers numéros de la revue *M@gm@* et les lecteurs fidèles se souviendront probablement du site web, qui était à l'origine un portail, aujourd'hui devenu un instrument de communication des projets et des activités de la revue et de ses partenaires. Il a été nécessaire ensuite de constituer juridiquement, en 2007, une association culturelle scientifique sans but lucratif, l'*Observatoire des Processus de Communication*, prenant en charge les éditions de *M@gm@*. Plus de six cents auteurs ont publié leurs contributions dans soixante-neuf numéros de la revue, publiés dans les vingt-et-un volumes présents à ce jour dans nos archives, indexés par DOAJ et répertoriés par un sujet extérieur tel qu'Internet Archive, une bibliothèque numérique proposant un accès universel et gratuit aux livres. Je me souviens comme si c'était hier quand je suis allé au greffe du Parquet de Catane, pour enregistrer l'en-tête de la revue et lancer les procédures requises pour une publication électronique : obtenir un numéro ISSN, International Standard Serial Number, identifiant la publication périodique, m'inscrire à l'Ordre des journalistes de la Sicile en qualité de directeur responsable pour assumer la paternité des publications à garantie juridique de ces dernières. Depuis lors, j'ai soutenu et accompagné cette petite fille qui m'a rendu responsable envers une communauté scientifique internationale en langue italienne, francophone et espagnole, enrichissant avec des collaborations spécialisées dans le domaine des sciences humaines et

sociales un patrimoine de connaissances offertes à nos lectrices et nos lecteurs, ainsi qu'un public de professionnels et chercheurs, enseignants et étudiants, universités et instituts de recherche, travailleurs sociaux et culturels.

L'employée de la chancellerie me demandait avec curiosité. *« M@gm@. Mais qui êtes-vous ? Des volcanologues ? »* Pour quelles raisons avais-je choisi ce nom de baptême ? Je doute que la dame ait compris le sens de ce choix. De nombreuses raisons, parfois inavouables, m'ont conduit à devenir le père de *M@gm@*. J'ai perdu mon père, François, dans mon adolescence, quand il était encore un jeune homme. J'ai aussi vécu un autre deuil dévastateur lorsque j'ai perdu mon fils, Emiliano, dans ses premiers mois de vie. Je ne peux pas cacher à moi-même la portée de ces chagrins qui m'ont marqué et qui ont façonné ma vie de manière significative. Les arobases dupliquées dans le titre me fascinaient et soutenaient mon désir de préserver et de soutenir une croissance humaine et spirituelle, en compensant une introversion morbide et un détachement de la vie. Et puis, comment éviter d'aller avec la pensée, depuis les pieds de l'Etna où se trouve la rédaction de la revue, au magma du volcan ? Un magma, compris comme un ensemble chaotique et indistinct, une réalité en mouvement constant, est l'image symbolique d'un monde difficile à comprendre. Il est nécessaire d'adopter des perspectives hétérogènes pour l'interpréter lorsque la complexité sociale, caractérisée par des processus culturels qui se présentent comme des occurrences et des formes émergentes, sont liées à la temporalité de la société contemporaine. Depuis sa naissance, la revue *M@gm@* nous a permis de considérer la nature magmatique de l'être humain en examinant les simplifications et les homogénéisations que nous utilisons pour élucider et rendre cohérentes les relations et manifestations multiples des mondes sociaux créés et vécus par les femmes et les hommes. Nous avons cheminé depuis, numéro après numéro, le long des racines de l'institution de la société et des significations qui la guident, explorant la tendance de l'être, du vivant, à constituer son propre monde organisé en le fondant sur des principes d'universalité et d'ordre.

J'avais accueilli en son temps, avec reconnaissance et affection, les vœux et les souhaits de Georges Bertin, directeur exécutif d'*Esprit Critique*, comme signes qui prédisaient une longue et riche vie à *M@gm@*. Nous allions œuvrer dans la mise au jour du magma constitutif de l'imaginaire social contemporain, dans sa capacité de renouvellement, sondant une troisième voie pour accéder à l'expérience sociale et la comprendre par ses dimensions mythiques et sacrées, sociales et historiques de l'action et de la pensée. Ma chère *M@gm@*, les échanges et les collaborations, les rencontres et les relations que nous avons eues au fil du temps, certaines d'entre elles sont devenues des amitiés et nous ont accompagné dans une quête commune. Rendre manifestes les connais-

sances que les disciplines nous permettent d'élaborer en transcendant les savoirs différents et diversifiés générés, pour les connecter et soumettre dans une relation dialogique la théorie à l'expérience, les connaissances théoriques à la recherche empirique éclairant un changement réciproque. La maladie nous a éloignés, et sans aucune chance de relancer et de raviver notre relation amicale, la mort de Georges nous a empêchés de nous retrouver. Nous nous sommes rencontrés seulement deux fois au cours de plus de douze ans, en nous connectant plus souvent par courrier électronique. Une expérience enrichissante, où nous avons eu l'occasion de nous confronter et de développer des projets éditoriaux en commun, mais aussi difficile. Je suis un malade chronique, j'ai vécu avec ma maladie toute ma vie. Je comprends ainsi combien il est compliqué et dramatique de prendre soin de soi-même et de nos relations amicales lorsque nous sommes dans une condition avilissante. L'amitié réclame de la patience, de l'attente, et pourtant, la perte d'une relation, comme vous l'aurez compris, est pour moi une montagne insurmontable.

J'imaginais une longue vie pour toi, ma chère M@gm@ ? Je ne peux pas le nier. Je ne peux pas nier l'aspiration à créer quelque chose d'important, de significatif. Cependant, je ne m'étais pas borné sur la mort et la disparition des personnes avec lesquelles je pouvais me lier. Ma pensée revient ainsi à Lucio Luison, Félix Ernesto Chávez et Maria Immacolata Macioti. Nous avons rêvé avec Lucio, sociologue dans le secteur de la santé publique, d'une catégorie professionnelle aussi hétérogène que celle du sociologue qui ne soit pas seulement une vocation, que l'on puisse vivre pour la sociologie, mais aussi que les jeunes générations puissent vivre de sociologie. Nous nous méfions toutefois des exigences de la légitimation scientifique qui a contribué, à juste titre, à l'abandon des confusions analytiques et méthodologiques, mais qui a dispersé les intentions participatives et le désir de lier la recherche sociale à l'engagement civique. Cependant, vivre de sociologie ne peut pas augmenter sa valeur pratique au détriment de sa valeur de guide de vie. Je n'ai pas eu la possibilité de faire la connaissance du jeune et talentueux Félix Ernesto, qui disparaît à l'âge de 34 ans, et nous lui sommes reconnaissants d'avoir fait un petit bout de chemin avec nous.

Je chéris avec affection et amitié le souvenir de Maria Immacolata Macioti, récemment décédée, avec qui nous avons partagé des émotions et des passions, des projets et des événements. Lorsque nous avons célébré ensemble le premier grand jalon de la revue *M@gm@*, ses dix premières années, nous nous sommes retrouvés pour lier les thématiques qui nous sont chères, la mémoire et l'approche biographique, l'écriture autobiographique et l'imaginaire. Un partage d'idées qui a permis une grande diversité d'événements publics, de conférences et de séminaires entre Catane et Rome, ainsi que des numéros monographiques

consacrés à ces sujets. Maria Immacolata a été une digne amie et une excellente compagne de *M@gm@*. C'était une attention révélatrice pour tous les protagonistes les plus humbles de la société qui nous a rapprochés, celles et ceux que nous côtoyons au quotidien et qui font les frais des erreurs des plus riches, des plus puissants de leur temps. Et, surtout, la conviction inconditionnelle de l'importance d'une approche interdisciplinaire et transdisciplinaire, pénalisées au même titre que l'approche qualitative par ceux qui ont ancré leurs certitudes disciplinaires dans les rigides schématismes académiques et ils ont peur de se tromper de champ, de prendre parti pour ou contre.

La revue *M@gm@* a également connu une vie imprimée, avec une série de cahiers monographiques, dix numéros publiés de 2007 à 2019 par la maison d'édition Aracne de Rome. Cette nouvelle version des cahiers est l'occasion de célébrer le vingtième anniversaire de la revue. Nous vous proposerons des publications gratuites et en libre accès aux formats PDF et ePub, des livres électroniques, des eBooks dont le premier, celui-ci, rassemble une sélection de courts messages de vœux reçus par la rédaction et un aperçu de témoignages et d'écrits envoyés ces derniers mois. Vous allez lire, dans l'ordre où elles se présentent, les communications d'Hervé Fischer, Mabel Franzone, Vito Antonio D'Armento, AnnaMaria Calore, Augusto Debernardi, Nicole Saliba-Chalhoub, Jawad Mejjad, Maria Francesca Carnea, Bernard Troude, Luc Dellisse, Chistian Gatard, Rod Summers et Ruggero Maggi. Les deux dernières, celles de Georges Bertin et Maria Immacolata Macioti, ont été publiées précédemment dans les numéros périodiques de la revue. Je tiens à exprimer ma reconnaissance envers chaque personne mentionnée et à remercier toutes et tous ceux qui m'ont fait parvenir leurs vœux et leurs messages, et continuent de le faire encore aujourd'hui. Leurs textes nous racontent de la rencontre à distance, celle entretenue par les nouvelles technologies, d'un échange sensible, d'affinités culturelles et intellectuelles devenues des rencontres face à face. Ainsi, je souhaite vivement que cela soit possible avec tous les contributeurs et amis engagés dans la vie de la rédaction. Les nombreuses rencontres que nous avons eues en présence ont inspiré et encouragé chacun d'entre nous, moi-même, les autres contributeurs, les lecteurs, à embrasser la nécessité et le bon sens de la logique magmatique de la revue.

L'image de l' *« Effet M@gm@ »*, tel qu'il a été décrit par Vito Antonio D'Armento, me récompense en tant que directeur scientifique, pour les efforts déployés dans le projet éditorial et pour le travail bénévole et l'engagement prodigués pendant les vingt dernières années. Cela me permet de ne pas oublier le logo accompagnant le titre de la revue, celui que vous trouvez sur la couverture de ce livre, qui a conquis la scène internationale de la sociologie et des sciences humaines et sociales. Notre logo représente un détail stylisé des repré-

sentations pariétales gravées dans les grottes de l'*Addaura* au pied du Monte Pellegrino à Palerme. Dans la continuité de l'héritage spirituel des cultures archaïques des communautés tribales, représentant leurs corps pour rendre le monde et le cosmos proches et familiers, les femmes et les hommes continuent de représenter leurs corps pour les rendre à nouveau présents à eux-mêmes et au monde. Je tiens tout particulièrement à remercier mon ami Vito Antonio qui, dès la première rencontre, a su apprécier et reconnaître la valeur du projet éditorial et *M@gm@* elle-même en tant que revue dialoguante, avec un goût pour la réflexion et le questionnement radical et pour la connaissance comme pratique. À cet égard, je le remercie du fond de mon cœur pour ses paroles bienveillantes exprimées lors d'une présentation de mon autobiographie, « Avec un cœur imprescriptible : journal d'un déserteur », dans la salle de conférence du Manoir construit par Frédéric II de Souabe à Catane, et à ce que je venais de confier à ces pages que j'aurai bientôt le plaisir d'offrir à la lecture également en français.

Avant d'être un sociologue je suis un jeune déserteur du service militaire, un ex-détenu et exilé, qui se prend soin de l'état d'esprit de l'adulte, le chérissant comme un bien précieux. Je suis un adulte soigné et élevé par un jeune déserteur, réticent à devenir une personne mûre comme il se doit, incapable de poursuivre le mythe d'une maturité créée et encouragée par des adultes pour les adultes. L'homme d'aujourd'hui a été généré, par ce jeune déserteur, à une vie nouvelle, créative et responsable. Tout comme il y a des femmes et des hommes qui nous font repenser à ce que nous pouvons être, j'espère que *M@gm@* soit aussi notre alter ego. Nous pouvons être persuadés que certaines choses que nous échangeons soient la vérité. Cependant, une théorie n'est pas quelque chose qui sert à embellir et à gonfler l'orgueil de ceux qui ont le droit de décrire cette vérité. Il faut autant de revues non conventionnelles comme *M@gm@*, pas pour désenchanter des illusions et révéler des vérités, mais pour redonner un sens aux utopies et aux mythes comme des récits et des pratiques qui ouvrent des possibilités et recherchent de nouvelles voies de réalisation.

La fascination exercée par ces chainons d'images a encouragé cet homme de l'Etna à envisager l'intervention professionnelle, la recherche sociale et la formation, l'analyse et l'intervention dans les contextes sociaux et culturels, en tant qu'observation, interprétation critique et changement participé de la vie quotidienne. La revue allait nous aider à comprendre cette mystérieuse alchimie. Faire appel aux histoires de vie, aux imaginaires sociaux et radicaux institués et instituants, conscients des contraintes structurant le champ de la recherche. L'ampleur de la qualité, des approches et des méthodologies qualitatives privilégiées par *M@gm@*, n'a fait que révéler des zones de fracture. Ces failles sont nécessaires aux innombrables hésitations et choix des seuils à

franchir pour remettre en question la définition formelle des critères de validité des connaissances. Pour assumer les contradictions existantes en reconnaissant le pouvoir que l'on s'attribue ou que l'on nous attribue pour expérimenter et appréhender la vie sociale et la liberté de s'en servir, afin de reconnaître le non-savoir dans la pratique inconfortable du dépassement de la connaissance. Nous partageons ce sentiment avec les associés et fidèles amis de *M@gm@* et je souscris de tout mon cœur les propos d'Augusto Debernardi, avec lequel nous rapprochent nos tentatives mutuelles de concilier ce qui semble inconciliable dans la recherche d'une promesse de renouveau social : la distance de notre commun parcours avec la revue est égale à la distance entre Trieste et Catane. La distance totale est ainsi égale à celle qui sépare de la Sicile, le Québec et l'Argentine (Hervé Fischer, Mabel Franzone), le Liban et la France (Nicole Saliba-Chalhoub, Jawad Mejjad, Bernard Troude, Chistian Gatard), la Belgique et la Hollande (Luc Dellisse, Rod Summers), Turin et Rome (Ruggero Maggi, AnnaMaria Calore), Lecce e Crotone (Vito Antonio D'Armento, Maria Francesca Carnea).

Nous nous sommes retrouvés plus souvent que je ne l'avais espéré sur les pentes de l'Etna en Sicile. La fonction première des îles est de connaître le bonheur et la vision de l'infini à portée de main. Notre ami Luc Dellisse ne pouvait mieux exprimer et partager, sur la côte sicilienne, face aux rochers que le géant Polyphème lança sur les navires d'Ulysse, ces énergies et ces héritages poétiques qui font récit, étayant nos difficultés d'être présents à nous-mêmes et au monde. L'élan de *M@gm@* est qualitativement appréciable par les formules des esprits magmatiques et insulaires des amis rencontrés dans l'île. Nous avons pu réfléchir à la possibilité d'explorer notre futur, tout en considérant, avec Christian Gatard depuis le Palais de la Culture de Catane, comment nous sommes tous en train de découvrir ces éléments dans notre vie quotidienne afin de déchiffrer un avenir qui est déjà présent. Tout cela représente la possibilité de partager avec *M@gm@* et ses lecteurs la vocation de réenchanter le monde. Ainsi, je demande à moi-même et à la revue : *« Quel est ton mythe Orazio Maria ? »*, *« Quel est ton mythe M@gm@ ? »*.

Je suis moi aussi reconnaissant à Mabel Franzone pour avoir éprouvé, assis sur les anciennes marches du théâtre grec de Taormine, contemplant avec elle le profil de l'Etna qui domine l'île et nous lie pour toujours, cette gratitude qui provoque une expansion de cœur. Elle m'a demandé pour la première fois dans quel mythe je me reconnaissais. *« Ulysse »*, j'allais répondre. Comme pour Ulysse, c'est l'esprit féminin de *M@gm@* qui m'a aidé à arriver à moi-même. Cet esprit est incarné en même temps par une amie délicate et sensible telle que Mabel, par les vers de ma mère, la poétesse Maria Gemma Bonanno, qui m'ont accompagné et soutenu, et par l'amour et l'indulgence de ma femme,

Maria Crivelli, avec laquelle nous avons partagé des nuits blanches pour suivre la gestion technique et administrative de la revue. Le fil rouge féminin de mon expérience m'a aidé à me compléter en tant que personne et chercheur indépendant. J'ai choisi mon camp. J'ai choisi le pouvoir de l'amour contre l'exercice du pouvoir basé sur l'intérêt et l'oppression, l'avidité et le profit, dans la sphère privée et publique. J'ai choisi de privilégier l'écriture pour s'éveiller à nos désirs et à nos besoins, à ces valeurs humaines dont témoigne le respect de l'unité de mesure qu'est l'amour.

Ces derniers mots, je souhaite les dédier à Hervé Fischer. J'ignore s'il sera encore possible de nous rencontrer à nouveau. Je garde le souvenir de notre étreinte affectueuse dans l'ancien Monastère Bénédictin, dans l'amphithéâtre de l'Université de Catane, quand nous avons organisé une conférence internationale sur la mythanalyse de l'insularité. Nos démarches conceptuelles ont été réunies et se complètent sur la base des mêmes valeurs. Régénérer nous-mêmes pour changer le monde, ce qui converge vers le même mythe transformateur du monde et de nous-mêmes. Le magma du monde, étant la matière première de l'écriture de la revue, a ses raisons dans la mythanalyse qu'Hervé Fischer et moi-même explorons en compagnie des autrices et des auteurs appelés à collaborer. Nous sommes tous des *« fischeriens »* créatifs et laborieux, mon cher ami, quand nous choisissons de parcourir lentement et consciemment un bout de route avec *M@gm@*. Quand nous partageons la nécessité d'agir avec éthique, de distinguer les fabulations porteuses d'espoir collectif des hallucinations toxiques pour notre humanité, de choisir les fabulations bénéfiques et de s'émanciper des fabulations néfastes qui génèrent de la souffrance humaine. L'Odyssée d'Ulysse dans le chaos du monde est devenue pour moi une quête, la recherche d'une sérénité magique de l'amour dans l'écriture autobiographique. Il est important d'accueillir un changement d'état d'esprit et de pensée qui requiert la participation sensible et la fraternité des femmes et des hommes.

Joyeux anniversaire *M@gm@*. Puisses-tu rendre possible un chemin de maturité émotionnelle et humaine.

M@GM@: LA VISIONE DI UNA CULTURA INNOVATIVA

Quel bene comune chiamato conoscenza

Maria Crivelli

In una grotta dell'Addaura sul Monte Pellegrino, nella provincia di Palermo, incisioni rupestri riproducono una scena complessa e affascinante di arte preistorica. Due figure umane centrali sono circondate da un gruppo in movimento disposto a cerchio. È un'istantanea di un momento significativo, vissuto da un insediamento umano che ci fa intuire l'esistenza di dinamiche di gruppo.

Quando è nata la rivista M@gm@, nel 2022, il sito archeologico dell'Addaura era già chiuso per inagibilità. Un luogo dunque inaccessibile come i saperi condivisi da antiquate comunità scientifiche, caratterizzate da prassi consolidate e riluttanti verso un modello editoriale non ancora avvezzo all'open access. M@gm@ è stata una sperimentazione avvincente, e lo è tutt'ora, partecipando a livello internazionale a un movimento culturale e scientifico che ha sollecitato il superamento delle resistenze e stimolato l'innovazione editoriale e la diffusione gratuita e integrale di patrimoni di conoscenze.

Le incisioni narranti sulla pietra di rappresentazioni umane, le scene raffigurate nella grotta dell'Addaura, non ancora definite e oggetto di molti studi, sono diventate parte integrante del logo di M@gm@, luogo di fruizione di pensieri, idee e valori. Uno spazio accessibile e condiviso.

Il patrimonio dei saperi è un bene comune da tutelare e diffondere: fu questo il motto che ci spinse nell'avventura editoriale di M@gm@.

Il desiderio di vivere le nostre ragioni etiche della circolarità in uno spazio nuovo, immateriale, che abbatteva l'isolamento geografico. Un contenitore de-

stinato a estendere l'orizzonte della comprensione, antagonista alla dimensione elitaria della produzione scientifica.

Costruire uno spazio culturale partecipato non è stato facile, la pratica della condivisione di risorse scientifiche on-line è stata una sfida che abbiamo accolto con tenacia, definendo le prassi per garantire la più ampia diffusione e la libera fruizione alla comunità internazionale di autrici e autori che nel tempo ha abbracciato le prerogative dell'open access e il principio della conoscenza come bene comune.

"M@gm@ vol.0 n.0 Ottobre-Dicembre 2002 - Contributi su aree tematiche differenti": fu il tema della multidisciplinarietà e della transdisciplinarietà ad avviare il dialogo virtuoso e i legami emozionali che con il passare degli anni, volume dopo volume, numero monografico dopo numero monografico, si sono instaurati tra i soci storici e i nuovi utenti di questo progetto. Perché in questi vent'anni non abbiamo vissuto solo la dimensione immateriale. Sono numerosi gli eventi e gli incontri in cui ci siamo stretti nell'abbraccio, sorriso e condiviso la visione di una cultura innovativa.

La comunicazione è sempre stata un'esigenza dell'umanità, quei graffiti nella roccia dell'Addaura ne sono la prova tangibile, essi continuano a rappresentare M@gm@ nella sua costante ricerca di strategie di fruizione e conservazione di quel bene comune chiamato conoscenza.

LES MYTHES SOCIAUX DU M@GM@

Les mythes sociaux qui gouvernent nos comportements individuels et collectifs

Hervé Fischer

Il faut saluer le travail novateur et infatigable d'Orazio Maria Valastro pour animer ses Ateliers d'écriture autobiographique, la revue *M@GM@*, écrire et publier. Il a été le premier à concevoir l'écriture autobiographique comme une analyse et thérapie mythanalytique individuelle, en résonance avec les imaginaires sociaux.

Il n'a pas suivi les concepts d'inconscient individuel de Freud, ni collectif de Jung, qui ne sont que des inventions théoriques illusoires et donc inopérantes, voire toxiques, et cela lui doit être reconnu.

Il propose au contraire dans l'écriture autobiographique de repenser et réinventer sa vie en empathie avec soi-même et les autres. C'est renaître à soi-même et aux autres, sur un chemin langagier d'une toute autre légitimité que la littérature psychologique de lieux communs et pensée convenue des livres de "développement personnel".

Ce n'est pas sur la psychologie personnelle qu'Orazio Maria Valastro fonde ses Ateliers, mais sur les mythes sociaux qui gouvernent nos comportements individuels et collectifs, nos valeurs et nos émotions créatrices ou destructrices. Une démarche réparatrice des souffrances endurées et porteuse des promesses que la vie nous offre.

LA RÊVERIE MYTHANALYTIQUE DE M@GM@

À vingt ans de sa parution

Mabel Franzone

Tout d'abord, je dois faire ici allusion au sentiment de liberté qu'accompagnait depuis toujours ma relation à la revue *M@gm@*. Depuis ma première publication, convoquée par un ami d'origine grecque, Panagiotis, j'ai pu expérimenter un air frais de liberté. Je travaillais sur l'Anthropologie de l'Imaginaire et ce papier à publier, permettant de mettre à l'écrit tout ce que j'avais compris, mes désirs et mes doutes, venait de me signaler le chemin que je voulais prendre et entreprendre. Après, une relation par e-mail s'est établie avec Orazio Maria Valastro ; je remercie toujours sa générosité de nous permettre à nous, chercheurs, connus et moins connus ou pas connus du tout, l'expression de nos savoirs dans sa Revue et d'ouvrir un sentier vers la multidisciplinarité et aussi vers la transdisciplinarité. Je pense que ce sentiment de liberté est le feu qui allume une relation dans la durée.

Pour les 10 années de *M@gm@* j'avais écrit sur un rêve particulier que j'ai fait à l'époque. Ce rêve évoquait un thème cher pour moi : les mythes animaliers et le symbolisme animal. Depuis ce temps-là, mes recherches les plus profondes n'ont pas changé d'axe et je suis toujours inspirée par des rêves et des rêveries, par ces savoirs placés ailleurs, un ailleurs dont le seuil nous mène à un registre autre. Ce seuil permet l'ouverture d'un espace différent, le lieu de la Nuit et de *La Lumière de La Nuit* (Pietro Citati)[1] où les âmes changent, les pensées deviennent plus légères, les corps sont gravides de lumière. Ce seuil magique s'est manifesté, d'abord dans certains écrits de la

[1] Pietro Citati (1996) *La Lumière de la Nuit. Les grands mythes dans l'histoire du monde.* Paris : Gallimard.

Revue *M@gm@* et après lors d'un voyage en Sicile. Là j'ai assisté à l'éternité de la magie comprimée dans un instant, fécond, qui est resté gravé à jamais dans mes cellules.

Le voyage

Dans l'imaginaire tout voyage est censé produire une transformation psychique, faire évoluer notre conscience. Une traversée confronte à chacun à sa condition humaine, car il y aura toujours des épreuves à surmonter. Pour Carl G. Jung le voyage est lié à un processus d'individuation, qui devient nécessaire dans la seconde moitié de la vie. Je devais chercher en Sicile un fragment de mon histoire transmis par mes grands-parents.

La Sicile était un rêve d'enfant. Comme beaucoup d'Argentins j'ai des origines Italiennes. Dans mon cas Siciliennes, de Messine. Un village appelé Pettineo a vu naître mon grand-père paternel, Juan. Il est parti lors de la Première Guerre Mondiale ; arrivé en Argentine, il décida de s'installer dans le Nord, à Salta. C'est chez lui que j'ai entendu maintes fois des contes de la Sicile. J'aimais beaucoup le récit du Loup Garou, parce qu'il était teint de tendresse et de douceur. En effet, si l'on compare avec des récits de loups garou d'ailleurs, de la Roumanie par exemple, on trouvera que la Sicile fait un euphémisme de ses monstres et que cet être en transition qu'est l'homme-loup, devient dans l'Île quelqu'un frappé par la maladie, enchanté par la lumière de la lune, mais jamais un être malveillant. Cette douceur plaît aux enfants.

J'adorais la douceur de mon grand-père envers les animaux et les plantes. Je me disais toujours qu'un jour j'irai voir cette terre à laquelle Juan songeait quand il était assis auprès du feu et quand ses yeux paraissaient si humides et tristes. Je portais en moi les souvenirs de mes grands-parents et pense ici à un peintre Argentin d'origine Italienne, Ernesto Scotti, qui avait peint un tableau intitulé « Le tableau des souvenirs de ma Mère », œuvre primée dans une des Biennales de Venise. Une partie de moi gardait aussi un tableau de souvenirs et de contes de la Sicile, un tableau plein de nostalgie et aussi de la douleur de celui qui, regardant en arrière, contemple un endroit lointain, des rives que jamais n'atteindrai à nouveau.

C'est bien la douleur de celui qui a courbé la tête et accepte ce que le sort a décidé, car c'est ce que s'accomplira. Juan était parti avec cette idée de retour, il en était sûr de revenir. Mais le mirage provoqué par Fata Morgana, celle qui difforme nos perceptions, l'a trompé. La Fata Morgana se montre précisément dans le détroit de Messina, là où Juan, Giovanni, est né. Lui il n'allait jamais revenir sur son Île bien aimée, la Sicile, les dieux ayant décidé autrement.

Je craignais ce voyage, c'était pour moi un périple intimidant. Je me sentais divisée : il y avait moi, depuis il y avait mon ombre ; je ne sais pas comment s'appelle ce phénomène étrange, mais je me sentais tout près de la mort. Je ne sais pas si j'étais près de ma propre mort ou de la mort de quelqu'un de cher. Je ne sais encore si la cause de la crainte -mon corps la ressentait- était cette terre puissante, cette Sicile épaisse de tellement des vécus avec tant d'histoires, autant de légendes, de guerres et d'invasions qui ont fait de l'Île un vrai magma bouillante, se manifestant partout, même dans des rêves nocturnes. Certainement la mémoire de peuples diverses et farouches se sont accumulés dans cet Île. Dès mon arrivée j'éprouvais la convergence du connu et de l'inconnu, une vieille, antique, sensation d'y avoir été déjà. Je sentais cette terre dans tous mes organes. Heureusement Orazio Maria Valastro était là. Et je comprends tout d'un coup pourquoi la Revue s'appelle *M@gm@*.

Il y a eu des moments d'extase dans ce voyage. Nous sommes allés voir l'Etna, le majestueux Etna. Je regardais la pierre volcanique, la pierre noire ; je pensais à Empédocle d'Agrigente et je tremblais devant toute cette histoire cristallisée dans la pierre. Je me sentais toute proche d'Orazio et de sa femme, Maria. Toute proche comme si on était des petits êtres regardant ce monument vivant, crachant de la lave. On était là, à la merci de ce géant de pierre. Cette sensation de petitesse m'est poursuivie jusqu'à mon retour : je me suis penché sur la fenêtre de la cabine de l'avion, j'ai vu la fumée épaisse et juste au milieu la crête magnifique de l'Etna, la crête noire, imposante.

L'Etna **est**, il est éternel, il est l'espace merveilleux des mythes. Je ressentais de la gratitude, envers mon grand-père, envers la Sicile, envers Orazio. C'est de la gratitude que l'on a envers l'Univers entier, la gratitude qui provoque une expansion de cœur. C'était le même sentiment d'amour qui me couvrait de la tête aux pieds que j'avais senti à Taormine, dans le théâtre gréco-romain. Dans un endroit du théâtre, en haut, il y a un point avec deux grandes fenêtres, d'où on voit l'Etna, à gauche et à droite, entier, crachant la fumée. Une merveille du monde, sans doute. Quel architecte divin a créé cette montagne ? Quels sont les architectes grecs qu'ont fait possible ces angles pour regarder la beauté du monde? C'est la même sensation que j'ai quand je regarde la Cordillère des Andes : j'envie de me mettre à genoux devant cette grandeur ; il n'y a pas de place pour les mots, seulement pour les larmes.

La deuxième fois que j'étais presque en extase, c'était à Aci Trezza. Orazio m'emmenait parcourir la côte de la mer ionienne, près de Catania. Je mettais mes mains dans l'eau, c'était l'hiver mais l'eau n'est pas si froide, il semble que il y a des courants d'eau chaude. Je passe ici à raconter en temps présent parce que dans cet instant où j'écris, je revis cette expérience comme si j'y étais encore. D'un coup je me retourne et ressens en moi une chaleur confortant ;

les rayons du soleil jouaient dans l'eau, produisant des vibrants couleurs, tantôt intenses, tantôt disperses. Je pense à Pietro Citati qui a écrit *La Pensée Chatoyante. Ulysse et l'Odyssée.* Curieusement je vois des formations rocheuses dans la mer ionienne, Orazio suit mon regard et me explique que ces sont les pierres lancées par le cyclope Polyphème à Ulysse, après que celui-ci l'ait aveuglé. Je me sens en transe, comme si plusieurs ères de la histoire traversaient mon corps, je comprends le pourquoi de la pensée chatoyante. Je ne sais pas qui suis-je, mon cerveau est éclipsé, je deviens un monde de perceptions, le temps s'est étiré comme un accordéon et dans cet instant magique, le corps vibre intensément essayant d'enregistrer cela pour la vie, pour cette vie et pour les autres qui viendront. Je pose une question à Orazio : « Avec quel mythe tu t'es identifié ? ». Comme une machine humaine, « Je sais la réponse : avec celui d'Ulysse ».

Ulysse

Homme touché par la grâce et par le destin, il est un des élus, un de ceux qui voient les dieux transformés, il peut se communiquer tant avec Hermès comme avec Athéna. Il ne peut pas les regarder en face, car le temps de l'Odyssée correspond à une période où les dieux s'éloignèrent. Mais il supporte cette distance, il supporte tout, il s'adapte. Ulysse est la plasticité même, comme tout voyageur. Si la tragédie grecque est inflexible, rigide, n'est pas le cas du voyageur Ulysse, bien au contraire, son destin n'est pas inéluctable, mais double, oscillant et sur le point d'être mis en déroute[2]. La vie n'était pas linéaire pour Ulysse, elle était multiforme et diverse. Homère voulait qu'Ulysse éprouve la liberté du sort et pas sa totale pesanteur.

Homme de couleurs et de douleurs, il apprendra ce que les dieux veulent que les hommes apprennent : accepter tout ce qu'ils nous envoient. Et pourtant Ulysse sait bien que les hommes ne peuvent vivre de nectar et d'ambroisie, il sait bien que nous pensons avec le ventre, nous avons faim et aussi besoin de manger des viandes pesantes et corrompues[3], nous devons combattre pour nous procurer de la nourriture. Nous sommes aussi tyrannisés par nos désirs, le sexuel parmi d'autres. Il faut donc apprendre avec patience, endurance, souffrance, solitude, oublis et trahisons. Mais nous ne devons pas oublier la justice et la piété. Quoi de plus humain ? L'apprentissage d'Ulysse a deux frontières : Callypso et l'épreuve fondamentale d'être reconnu par les siens, de retour à Ithaque. Entre perte d'identité et récupération d'identité, le voyage se présente comme un répit, où se construira l'histoire de son errance.

[2] Pietro Citati. *La Pensée Chatoyante. Ulysse et l'Odyssée* (2004) Paris : Gallimard. pp. 86-87.
[3] *Ibidem*. p. 112-113.

Guidé par un fil féminin, Pénélope, les Sirènes, Circé, la mer, les eaux, ce féminin aidera Ulysse à la recherche de soi. Dans le même temps, cet esprit féminin doit être arraché du cœur de Télémaque, d'après les dieux, de la déesse Athéna, Télémaque doit avoir dans son adolescence des images masculines pour pouvoir se développer conforme à la volonté divine. Le fil rouge du féminin aide les hommes dans la vie, mais leur vocation profonde doit venir du masculin. Quel histoire et quel errance celle d'Ulysse. Quel apprentissage tissé de frontières, de douleurs, de couleurs, de mémoire. Le but : arriver à soi-même.

Je me demande en toute sincérité si la recherche, l'écriture et les publications ne vont pas au même endroit, c'est-à-dire à la quête de soi ? Et dans ce cas, et dans mon cas personnel, je perçois un labeur occulte de la Revue *M@gm@*: celle de nous faire monologuer, parler avec nous-mêmes, aussi de dialoguer, de nous lire les uns aux autres permettant que ce chemin -comme intention sous-jacente- puisse se faire. Je vois cette Revue comme un élément fondamentale dans mon développement professionnel, les publications qui se succédèrent tout au long de ces 20 années ont accompli un travail de polissage, polissage des concepts et des mots et m'ont permis la découverte de nouveaux thèmes. *M@gm@* a été un témoin et un acteur d'évolution en tant que chercheur et aussi en tant qu'être humain. Ulysse et mon vécu presque magique m'ont été offerts par la Sicile. Et je ne puis, donc, séparer mon expérience avec *M@gm@* de la Sicile, non plus des mythes et de la rêverie des mythes.

Finalement j'ai gardé une affectivité profonde avec la Revue *M@gm@*, parce que Orazio Maria Valastro a dédié sa vie à cette revue et la dirige avec passion et capacité. Coordonner les numéros monographiques, surveiller chaque publication, veiller à la continuité -20 ans- n'est pas tâche facile. Il le fait en toute simplicité et avec une grande générosité. Heureusement j'ai pu passer d'une amitié virtuelle à une réelle, faisant la connaissance d'Orazio et Maria aux pieds de l'Etna, à Aci Trezza, à Catania. Cette opportunité a été un délice pour mon cœur. J'espère répéter l'expérience et avoir encore le plaisir de les embrasser profondément, mélangeant dans cette profondeur le professionnel, le spirituel et à l'affectif.

EFFETTO M@GM@

Memorandum

Di esperienze siciliane e testimonianze salentine

Vito Antonio D'Armento

«Non dubitate che un piccolo gruppo di cittadini coscienti e risoluti possa cambiare il mondo» (Margaret Mead).

1.

Fuor d'ogni retorica, partecipo alla celebrazione del XX° Anniversario della Rivista catanese, fondata da Orazio Maria Valastro, facendo specifico ricorso ad un dispositivo etnografico che denomino "*effetto M@gm@*" – col chiaro intento di dar misura al "valore" del suo "logo" conquistato sulla scena internazionale degli studi sociologici. Ed è così nutrita la sequenza di *intellettuali, ricercatori e studiosi* che hanno dato consistenza e spessore alla Rivista, che per il XX° anniversario credo che andrebbero tutti "riconosciuti" alla specifica maniera di Axel Honneth (2019), assegnando particolari *effetti* alle loro presenze sgomitolatesi per i Vent'anni investiti a dar consistenza al *general intellect* che è la forma del *soggetto etico* che s'incarna nelle istituzioni dell'alta formazione – un risultato conseguito grazie alla tenuta del profilo culturale della Rivista. Come a dire che alla sua specifica *mission* pubblica, verso cui il Direttore scientifico Valastro continua a dispiegare i propri sforzi, non è mai venuto meno il sostegno di quanti – condividendone i progetti – se ne son fatti testimoni e sostenitori, nella pienezza di un ruolo di autentici *co*-protagonisti.

E infatti, tutti i ricercatori che son passati da Catania – convocati dal Direttore scientifico della Rivista – hanno continuato a curare quei rapporti di cui

devono aver avuto iniziale percezione etica e deontica come è nella migliore tradizione umanistica del mondo della ricerca – conseguendone per la sua icona un autentico *profilo glocal* che rende compatibili la sua *anagrafe catanese* con la non meno identitaria *aspirazione internazionale*.

Sarà stato per queste ragioni, allora, che è venuta qui maturandosi la salda determinazione di ponderare la scelta da fare tra la duplice opzione:

-*se* rovistare tra le tematiche incartate nei Vent'anni da passare a rassegna e portarle così a bilancio ideale – *per una loro analitica rappresentazione storica e culturale*;

-o *se* invece tentare di ravvisare nelle *mémoires* dei Numeri Monografici della Rivista un qualche possibile *lascito* e magari individuandone degli accumuli culturali fermentati in chissà quanti "altrove" – senza mai interrompere l'energia copiosamente riversata nei dintorni, che non s'è mai stagnata sotto la Montagna dell'Etna né se n'è solo scivolata nel mare prossimo dei Giardini Naxos… cercando altrove raggrumati segni di *altre* esperienze culturali, o indizi che, per quanto velati in altri cieli eccedenti, tutti li fa somigliare, infondo – come accade per ogni altra affinità antropologica, per le tante consuetudini di lingue e di costumi che abitano città e territori meridiani che nella toponimìa trovano rafforzi di appartenenze solidali di quanti hanno per vent'anni gravitato attorno alla *Rivista di Valastro*.

Ebbene, è sulla base di queste considerazioni, allora, che il *memorandum* – che qui viene recuperato grazie a quel che resta delle annotazioni già elaborate dal Gruppo Salentino nel biennio 2018-19, nella iniziale occasione del Convegno catanese a cui è succeduta la corrispettiva pubblicazione del numero Monografico della Rivista dedicato alla *insularità* (il n.17 del 2022) –, qui di seguito sgomitolerà il particolare filo di quell'*effetto M@gma@* per dar conto della caratteristica *energia fertilizzante* che proprio quella tematica, *così considerata* e *così trattata*, è riuscita a produrre.

A tali condizioni, peraltro, è difficile non supporre che un tale *effetto* possa essersi prodotto anche per le tematiche trattate dagli altri Numeri Monografici e che se proprio non se ne avessero notizie certificate, si potrebbe sempre proporre (alla regia catanese) una loro "*ri*-edizione" – una *ri*-messa in circolazione, col chiaro intento di dar compimento a quei naturali approfondimenti che il moto ondoso d'ogni questione umana, d'ogni avventura culturale (trascorsa o a venire) – nelle indistinguibili forme dell'*individuale* e del *sociale*, inevitabilmente fa *co*-evolvere insieme a tutto ciò che viene scorrendo nell'universo mondo. Qui di seguito, allora – entrando in argomento – si distinguono i due *momenti* su cui si è venuto strutturando il presente *memorandum*:

- nel primo vengono *ri*-considerati gli appunti del Gruppo che, giungendo dalla *penisola salentina*, deve aver trovato naturale transitare dall'iniziale entusiasmo per il basilare tema dell'*insularità* (*), alla più estesa variante della *peninsularità* (**) che *in progress* portò a congetturare *altre* ipotesi di ricerca – giusto evitando, per es., l'arrischio d'una chiusura in orizzonti disciplinari (la perniciosa *riduzione della semantica a filologia*) che potrebbe *isolare* (!) ogni legittimo confronto con altre conoscenze naturalmente multiple e plurali, tanto da ostacolare la pratica del principio epistemologico che invece riconosce e rivendica quanto *una scienza debba essere più scienze*; o come misurare, invece, le potenzialità (*epistemiche*!) di un concetto del tutto *post*-isolano quale può risultare l'idea di *arcipelago* (a cui si fa ampio ricorso nell'ambito della psichiatria *post*-junghiana di Hillman) – fino a ricorrere al dispositivo d'una *modellizzazione cartografata* che legittimi, nella comparazione, ogni *altro* approccio alla *complessità*:

[*l'*insularità*– nell'accezione mitanalitica praticata da M@gm@ – è metafora di un luogo personale ed intimo, che s'affaccia sulla memoria collettiva e storica, a dar segno di quanto un "soggetto visionario" possa attingervi per la propria *auto*-determinazione]

[**la *peninsularità* agevola la supposizione di entrate ed uscite che "sanno misurarsi" con lo spirito isolano, dilatandone lo sgomitolo nell'antropologia del luogo – come son venuti dimostrando due eccellenti visitatori del Salento: il francese Georges Lapassade e il tedesco Klaus Voswinckel – testimoni esemplari di quanto possa essere produttivo *il dialogo con i luoghi.* In questo senso la *peninsularità* rappresenta il *cantiere* in cui gli attori sono impegnati nel lavoro collettivo fondato sulla *colloquialità dialogante* in cui si esprimono libere energie che s'inventano possibili futuri];

***- nel secondo* –** invece **–** pur dando svelta notizia di quanto e come il Gruppo leccese abbia tratto, dall'approccio con i Monografici di *M@gm@*, una copiosa *energia fertilizzante*, più analiticamente finisce col registrarne gli effetti riversati nelle tant'altre versioni dell'*insularità*, un nuovo sguardo volgendo alla variante *peninsulare*. Ne consegue il riconoscimento (e la legittimazione!) di pratiche sociali e culturali tipiche di bacini antropici che sono comunque segno di *dis*-continuità rispetto ad ancoranti *isole barocche*. Senza, peraltro, che se ne debbano dedurre segni di negazione, quanto piuttosto di cambiamento – comunque aperti a nuovi auspici. E così il Gruppo, nel praticare inconsuete variabili dell'insularità, ne ha poi ricavato effetti non declinabili in una semplicistica *ri*-semantizzazione del mondo. Come a dire che, proprio nel cercar *parole nuove* - e proprio guardando oltre ogni confine isolano, s'è avviato quel particolare ripristino di radicali esperienze *culturali* non più scardinabili dai loro connaturali effetti *politici*. A conferma, insomma, che solo la corretta

combinazione di "*cultura*-e-*politica*" definisce contesti sociali capaci di dar luogo a *uomini nuovi* - *curiosi* e *liberi*, finalmente, da riuscire a scrollarsi di dosso quegli abusi di potere sorretti da statiche *egemonie* impalcate su inassegnabili connotazioni di astratta *culturalità* (che è espressione di degradata cultura *separata*-e-*sterile*) incapace di conseguire *effetti democratici*. È così possibile registrare, nel particolare *contesto* salentino, una compiuta "continuità *dis*-continua"(*) che distingue il suo barocco dal siciliano – potendo osservare di "quanto e come" qui prendano ad echeggiare inedite *nenie* derivate da *prefiche* lamentose, o di come vengano col *griko* accompagnate *pizziche* e "*danze tarantolate*" – consentendo un nuovo accumulo di risorse intellettuali semplicemente rubricando nomi insulari a mezzo di degustazioni e viandanze che garantiscono un elenco di così tante *varianti peninsulari* da dimostrare quanto il mondo non si riempia mai del tutto di quello che riteniamo di averne compreso (così continuando ad *affogarlo nell'eccesso di un filologismo che talvolta produce solo un reclamistico frastuono*!):

[*la *continuità* nell'ordine sociale viene riscontrata da una connaturale dis-*continuità* dei suoi profili culturali, che ne *pre*-figurano le innovazioni; diversa la natura "politica" della *dis*-continuità che certifica disordini sociali che non evolvono in alcuna forma democratica. Come a dire, allora, che mentre la *continuità* implica evoluzioni che per risultare innovative devono differenziarsi dalle forme trascorse – la dis-*continuità* mostra invece energie distopiche che non consentono di resettare l'universo mondo impedendone una ragionevole gestione].

2.

Gli appunti, che pure all'epoca (2017) non furono accomodati per riversarli compiuti nella Rivista – non sono neanche rimasti nel cassetto, così evitando che nello scorrere del tempo sfigurassero in scritture destinate a prendere il carattere insaturo delle cose inerti. Incalzando, invece – a ridosso di quegli appunti – le tematiche di *M@gm@* e ricavandone suggestioni, il Gruppo le ha poi organizzate e sviluppate in una duplice chiave di lettura:

- (a) in *supposizioni* sia *sociologiche che filosofiche*

e

- (b) in *note* sia *psicologiche che antropologiche*

sparpagliandone i succhi su quel che ogni volta sembra che resti della *penisola salentina*: un territorio che quanto più va spopolandosi tanto più si vien provando di *proporgli soluzioni* – d'*inventargli strategie* per uscire dal rischio incombente di una decrescita imposta. Come? per un verso tentando di far scampare a taluni il torpore dell'*inedia da inoccupazione* - e tal altri, invece,

emancipandoli a *testimoni critici* (nel senso di *consapevoli conoscitori*) d'antichi miti, e riti da riversare sulla patina antropica di contesti da rianimare con espressioni utopiche, con comportamenti epifanici, con scelte innovative. Ebbene, per perseguire tali obiettivi e già a ridosso dell'esperienza siciliana, il Gruppo Salentino avviò Seminari sui temi della *democrazia partecipata* sostenendoli con i dispositivi d'una *ricerca-azione* storicizzata in trascrizioni *etnografiche.* Facendo così maturare nei partecipanti una sufficiente "*energia istituente*" per dar forma ad una comunità volitiva e plurale, motivata ad anteporre i propri bisogni ad ogni astratta retorica di discutibili "normazioni" *pre*-costituite ed imposte. Esiti attribuibili all'efficace combinazione della duplice tematizzazione sia "filosofica ed antropologica" che "psicologica e sociologica", *prese a metodo* delle nostre pratiche Seminariali.

Nelle nostre *esperienze*, infatti, la strategia adottata ha consentito di dar coscienza di come e quanto nessun supposto *confine* possa risultare "chiusura" definitiva, né mai come una subìta condanna *agita* da un preordinato ideologismo con supponente ambizione geo-metafisica … dal momento che da ogni *status* – quando considerato come *astratta insularità* – è sempre possibile sgusciar via, considerato che lo specifico processo dell'*insularizzazione* di fatto corrisponde all'accumulo di nostre percezioni che s'agitano nel profondo dei nostri vissuti. Ed è in quel fondo che ognuno a modo proprio resta intrappolato e che se quasi a nessuno riesce poi facile ad uscirne è solo perché ognuno se ne fa ostinato custode. Come a dire che ogni *chiusura d'isola*, ogni limitazione disciplinaristica, in effetti non può risultare che una *distorsione ontologica* causata da nostre disordinate percezioni, da nostri accumuli puramente nozionistici che ingolfano la nostra libertà di pensare e di agire (e di volare!) – districandoci nel caos della vita così come vien data. Da persuaderci, insomma, che ogni supposta insularità possa ad un tempo tanto chiudersi quanto schiudersi – per aprirsi solo ai profili variabili d'una *peninsularità* che consenta itinerari colorati, anarchici e di squadra, sognati e programmati.

Ed è così che le nostre discussioni, avviate e approfondite sui testi di *M@gm@*, son poi venute centrandosi su tematiche supportate da firme autorevoli ma anche *ri*-aperte per la naturale interattività discorsiva di chi veniva leggendoli, per quelle particolari sollecitazioni che tanto più la scrittura ne produce quanto più se ne attendono i lettori, con quell'effetto *ping-pong* che tutti tiene liberi e connessi nei differenti ruoli. Un criterio che ha qui consentito di accumulare una così abbondante elencazione di parole e di argomenti da produrne un conio – a protezione di esperienze che non si son mai chiuse in riduttive arrampicate nominalistiche, continuando invece a sventolare nuove suggestioni che hanno sempre inaugurato aperture e non certo conclusioni. Ognuno lasciandosi attraversare da sensazioni che appalesano sfiguramenti d'isola in

via di trasfigurazioni peninsulari, o incalzati da intuizioni con cui aprire spazi inediti di esperienze scrittorie provate con nuovi suoni o torsioni semantiche, fino a tentare narrazioni con altre lingue, che s'arrischiano a dare un affaccio su paesaggi interiori, o di formulare suggestioni quando vengono a ruzzolarci dentro al cerchio delle discussioni seminariali – mentre si discutono questioni che sembrano troppo grandi per noi – troppo distanti. Ogni volta, però, ricevendone sorpresa – avendo ognuno maturato la capacità di scandagliare dentro a proprie esperienze consolidatesi in memorie personali, in conoscenze di gruppo, procurando diagrammi di rappresentazioni e testi di pura descrizione elaborati su sostrati fenomenici di ampia apertura e coinvolgimento, quanto più persuasi di praticare interventi che qui vengono sempre da emozioni e sempre producono emozioni.

Ed è stato in questa fiumara di riflessioni rigorosamente dedotte da *esperienze sul campo* e *trascritte in quaderni etnografici* che son poi venute producendosi delle interessanti "*ri*-letture" – tentando di aggiornare vecchi brogliacci che hanno preso miglior forma allorquando ad interrogarli, a tentare di districarne l'imbroglio, è stato un gruppo messo a cerchio e che, senza darsi alcuna verticalità, ha prodotto l'effetto d'una concreta *coscienza collettiva*, del pensare comune – e soprattutto di pensare con domande e non con risposte. E peraltro, è impegnando una tale energia collettiva che s'è presa consapevolezza di una unità complessa che ha finito col prendere la forma di un *arcipelago* che non produce le chiusure tipiche dell'*insularità* né l'apertura dissipatoria della *penisularità*, proponendo perciò effetti se non del tutto cumulativi di certo di una qualche inedita e sorprendente creatività.

3.

Esperienze – queste, accompagnate da varianti antropiche imposte da una territorialità che dà saldezza a umori e sicurezza alle espressioni, fino a sonorizzarli tutti in lingue e dialetti – un ruscellare di pensieri e sentimenti che confluisce nell'esperienza di un'Associazione salentina che per vent'anni è scorsa in parallelo con *M@gm@*, da darci l'entusiasmo di festeggiare qui un duplice anniversario: quello della Rivista catanese e quello del Centro Culturale "tò Kalòn di ITACA – *Min farshus*" (*La casa del padre*), del quale ci sembra davvero una buona occasione per presentarlo nel contesto di questo festeggiamento.

Cos'è Itaca? È la patria di Ulisse, che rappresenta metaforicamente, nell'immaginario collettivo, la meta di un viaggio di ritorno verso la "casa del padre", verso le proprie radici e le proprie esperienze; un viaggio che, come accade per Ulisse, impone un confronto ed uno scontro con la propria presunta identità e la scoperta dell'alterità come valore conoscitivo fondamentale.

E cos'è *Min farsHus*? In lingua danese significa *la casa di mio padre* che fu il titolo di uno spettacolo realizzato nel 1972 dall'Odin Teatret di Eugenio Barba e che appartiene alla storia novecentesca del teatro avendo segnato un'intera generazione di *operatori* che scoprì la possibilità di un teatro diverso e più autentico, non solo ricreativo e di pura rappresentazione, ma capace anche di proporsi come *relazione* in cui condividere emozioni e sollecitare riflessioni.

Sotto una tale insegna, l'Associazione *Itaca* - *Min farshus*, fondata da Anna Stomeo nel 2003 svolge da un ventennio attività finalizzate:

- *alla conoscenza e alla tutela*, attraverso la narrazione e la scrittura teatrale, delle tradizioni popolari - con particolare riferimento al territorio della Grecìa Salentina e al suo linguaggio (il *griko*);

- *alla realizzazione* di seminari, conferenze, convegni, pubblicazioni – e all'attivazione di Corsi di avviamento alle attività teatrali, di Laboratori di formazione dell'attore e di valorizzazione delle capacità espressive per finalità culturali, di emancipazione e socializzazione.

Nell'ambito dell'Associazione opera il Gruppo Teatrale che a tutt'oggi ha realizzato una quindicina di spettacoli, e che ha attivato Laboratori teatrali nelle scuole della provincia di Lecce e presso l'Università del Salento;

Tale Gruppo Teatrale ha altresì realizzato

- spazi autogestiti di formazione e performance (*Margini* – spazi aperti alle culture giovanili);

- il Laboratorio-spettacolo *Contaminazioni*, organizzato con Artisti Griot del Senegal;

- studi e spettacoli dedicati al Mito: *Contro Ulisse: maschere tragiche al femminile*; *Dentro Edipo: suoni e dissonanze*; *Il Futuro della tradizione* (convegno sulla cultura griko-salentina), *et al*.;

- spettacoli teatrali sulle migrazioni e il dramma dei naufragi (*Oscenità del Mare* - *Canto Teatrale per il Mediterraneo*) – e sulla violenza contro le donne (*Amor Mortis* - *Voci di donne tra albe e tramonti*).

In particolare, il Gruppo di Sperimentazione Teatrale ha realizzato i seguenti progetti: - *La Città Narrante;* - *Atti Totali in luoghi inusuali;* - *Teatro partecipato di Narrazione.*

4.

A ridosso, infine, dell'esperienza catanese – impegnata a dar speranza e applicazione al *mito* – e d'una viandanza che vien marcando le contrade dell'antico

Sallentum – segnando una sicura stazione dell'*utopia*, tutto finisce col confluire nel particolare *Laboratorio di scrittura e narrazione* avviato da ITACA nel gennaio del 2023. Ed è giusto in un tale particolare scenario, peraltro – non prefigurando alcuna ipotesi da sostenere o dimostrare (e dunque escludendo ogni *a-priorismo* ideologico!!) – che gli accomodamenti vengono impalcati piuttosto sulla *distinzione* di procedure (*in progress*!) che

di qua agiscono come *metodo confidenziale* (praticato da soggetti che si lasciano esplorare nelle loro scritture intimistiche – mettendocela tutta per raccontar-*si* a partire da un *inconscio* ritenuto così tanto *matrice universale* (nella forma del *Mito*!) da farne dipendere ogni soluzione sociale [la distinzione qui marca gli *effetti*];

mentre di là fanno riferimento a *criteri relazionali* che mettono in scena soggetti così tanto riduttivi (*burocratizzazione*!) da rendere irriconoscibile ogni altra espressione messa in campo da qualsivoglia energia [la distinzione qui marca *la procedura*].

Percorsi *variabili* che se ne scivolano in *crisi della persona* come sulle sue *cause* (o effetti!) *sociali*, su crinali su cui vanno scomponendosi *modelli istituzionali* – tra cui la *democrazia* che è diventato un tema nevralgico per il particolare *Laboratorio* martanese che non intende limitarsi nella semplice trasmissione di nozioni già note né nell'approfondimento didascalico di capitoli di libri e neanche di far vanto di *discussioni filologiche* per cultori disciplinaristi impegnati a comprovare una qualche "fondazione ontologica" delle questioni trattate. Il Laboratorio istituito in *ITACA* intende consentire ai partecipanti di uscire dalla sforbiciata oppositiva "*individuo-società* (tradizionale *ludus dialettico*) provando a ricomporne un profilo autenticamente (*neo*)-umanistico – da far tessere alle energie istituenti di ogni singolo partecipante alle discussioni.

A ben vedere, niente del tutto scontato come niente del tutto nuovo, ma solo un esperimento laboratoriale per integrare le due procedure cui s'è fatto cenno – quello *intimistico* e quello *relazionale* che, nell'isolamento specialistico, si riducono inevitabilmente in sterile *psichismo* ed in inefficace *sociologismo*.

Anche queste – infondo, non sono che espressioni riduzionistiche, che ancora s'affannano a voler attribuire

ai contesti sociali i disturbi individuali

e

agli scompensi individuali ogni crisi di sistema.

A costituirle è un grossolano sfaldamento *iper*-specialistico che di fatto finisce con l'assumere la funzione di uno *sterile episteme*, dal momento che non consente di attuare alcun effettivo risanamento dello *status individuale* né di produrre alcuna prevenzione della *disgregazione sociale*.

Ne consegue un accumulo di distinzioni che richiede l'adozione di un ampio spettro di scritture, conservandone il controllo con uno sguardo che sposti il baricentro dell'osservazione su dinamiche interattive che disvelino la complessità di *con*-cause al fine di consentire agli attori "*partecipanti*-e-*osservanti*" di ricomporre i parametri antropici delle ragioni profonde della loro convivenza perché vengano riconosciuti più saldi paradigmi delle loro *culture vissute*. Come a dire che proprio la *partecipazione* e l'*osservazione* ci fanno consapevoli di quanti buoni pensieri vengono elaborati insieme, in contesti in cui possano praticarsi confronti e riconoscimenti, collaborazioni e confronti.

Senza neanche chiederci quale senso possano mai assumere pensieri che non vengono da riflessioni introspettive e meditative – o quando ci rappresentiamo al meglio o quanto poco alla volta possiamo procedere, incalzati dalle riserve dei nostri interlocutori, quando finiamo col produrre rappresentazioni di noi stessi con riconoscimenti allargati proprio in quanto elaborati in un contesto non mediato da maschere e ruoli mai vissuto con altri con cui di solito si condividono in modo autentico ben altri progetti di vita vera (*co*-esistenze) predisponendoci a sorprese e meraviglie.

Così da cogliere in questo farfuglio cenni espressioni biografiche in grado di strutturarsi rappresentazioni autenticate da dinamiche collettive… disvelando sott'ogni firma la connotazione sociale che per un verso consente le infinite espressioni individuali e per altro verso attiva i circuiti biologici che ne declinano l'infinita *com*-umanità.

Da un *biografismo,* insomma, che resta pur sempre una *storia di vita* e *di esperienza* (Remi Hess) – una narrazione privata espressa con intenzione sociale – nel senso che ogni racconto non è affatto pura impulsività ma *memoire* meditata (diluita in riflessioni culturalmente mediate)… così come invece accade agli elementi che si riversano in *Laboratori di discussione* (che possono darsi ulteriore spazio nel *Laboratorio di scrittura e narrazione*) che sono determinati dalle reazioni con cui si risponde ad *altri* che ci sembrano piuttosto dei provocatori che costantemente tentano di smascherare nostri inconfessabili comportamenti e pensieri che ci permangono straniati.

Nel *Laboratorio*, insomma, le reazioni dei partecipanti non si riducono ad un *maquillage* con cui ogni partecipante potrebbe truccarsi per alterare una più genuina *auto*-presentazione… giusto per difendersi da sguardi che non sono

veramente dell'*altro*, lasciando scoprire che è sempre il proprio stesso sguardo che si fa ancor più severo in quanto tenti di perdonarsi quanto lui solo riesca a confidarsi nell'intimità dei propri pensieri.

Impresa – a ben vedere – di grande rilievo etico e relazionale, nel cui impegno s'è coinvolta la stessa Presedente di ITACA – Anna Stomeo che ha così inteso visibilizzare quanto in questo *Laboratorio* si vien riversando e rimestando l'essenza stessa dell'esperienza ventennale di *Min fars hus*.

Per *ITACA*, allora, questo ventennio di ricerca e sperimentazione, che ha comportato un costante confronto con il territorio e le sue tradizioni, di fatto viene infine a confermare la determinazione di cogliere, nel patrimonio storico, culturale e antropologico, il senso di una identità plurale di apertura all'*Altro* con cui assumere una comune e plurale conoscenza del presente e dare altresì uno sguardo speranzoso al futuro.

Tal quale all'esperienza sia di *M@gm@* che dell'Associazione "*Le stelle in tasca*", ricavandone il sogno di combinare le due esperienze (quella siciliana e quella salentina) – ma non per *con*-fonderle, quanto piuttosto per esaltare le loro intrinseche affermazioni. Così, insomma, che l'insularità dell'una e la peninsularità dell'altra possano sostenere l'impegno di un'ancora inedita umanità che, con sempre più determinazione, possa finalmente prefigurare un futuro di autentico umanismo.

5.

Il gruppo salentino che stava per fare un salto a Catania maturò la consapevolezza che la "chiusura" non è poi una condanna *geo*-metafisica inesplicabilmente subìta… in quanto ad ogni proprio *status* è sempre possibile reagire – è sempre possibile! – da garantire una uscita da qualunque isola che comunque non è mai definitiva in quanto sono nostre rappresentazioni mentali da dove non si esce finché siamo noi stessi a voler tenere il ruolo di *sorveglianti*. C'inventiamo, insomma, carceri e funzioni carcerarie – così che ogni isola, in cui racchiudiamo ansie e delusioni, accartocciandoci sconforti e preoccupazioni, finisce con l'assumere la connotazione della *chiusura irreversibile*. E ne buttiamo infine le chiavi… salvo che qualche nostra tardigrada urgenza non ci consenta un'apertura momentanea, nello specifico concedendoci interventi di ricerca-azione, che è l'unico dispositivo che non pratichi orientamenti forzati ed imposti (*pedagogici*) – lasciando libere le comunità locali di costruire (istituire) le proprie strategie di emancipazione sociale lasciando liberamente elaborare dai loro attori soluzioni concordate quanto più *co*-agiscono in accordo con chiunque altro sia presente (in modo *operativo*) sul campo.

Partivamo dunque con una manciata di idee che ci sembrarono spendibili, ma con così scarni appunti che non ebbero forza espositiva in quanto affidati piuttosto a *mancanze* che a *difetti* – nel senso che se pure riuscimmo a vedere quanto non appariva di certo non potevamo neanche sfiorare ciò che di fatto non esisteva. Insomma, con la formula peninsulare non riuscivamo a vedere quel che di buono doveva pur esserci nell'orizzonte dell'insularità.

Nel corso del dibattito al gruppo salentino i temi dell'insularità non venivano chiari quanto piuttosto insondati – così che continuando a discuterne nei nostri Seminari producevamo simulazioni per verificare la tenuta dell'*Analisi Istituzionale* e dei *Paradigmi etnografici* applicata alla tipologia della insularità dopo averla verificata sulla nostra pen-*insularità.*

La quale, peraltro, al fine di chiarire la natura e il carattere delle *parole* che protocollano le *insularità* messe in discussione, gestisce le proprie energie con i dispositivi della "ricerca azione" – piuttosto che soffermarci a manovrare strumenti di *filologia*-e-*semantica*, al fine di dar senso *teorico*-e/o-*concettuale* alle "parole" che transitano le esperienze empiriche verso l'archivio intellettuale della coscienza che vien costruendo le conoscenze del nostro mondo.

Che – infondo – risulta impalcato in immagini che le comunità umane esprimono con parole che, se non fossero circoscritte nell'orizzonte di esperienze "insulari", probabilmente non verrebbero né "intese" (ridotte in percezioni individuali!) né "colloquiate" (messe nel circolo della comunicazione!) e dunque risulterebbero del tutto *inutilizzate* se non proprio inservibili.

Ebbene – fu per tutte queste ragioni che, nel discuterne nell'ambito dei nostri incontri di gruppo, s'ebbe l'accortezza di non far chiudere le prospettive ad un qualche ambito disciplinare che sembrava prendere il sopravvento anche se a mano a mano che si procedeva sembrò sempre più chiara la curiosità del gruppo impegnato con i dispositivi della solidarietà (inter-comunicazione!) ad allargare lo sguardo *non solo oltre* la psicanalisi ma soprattutto *ben oltre* ogni chiusura che avesse inteso recintare o limitarne lo sguardo… nel senso che venivano sistematicamente analizzate e approfondite supposizioni ed ipotesi prodotte dagli interessi che venivano elaborati in discussioni con cui s'innalzava il livello di incontri sempre più ricchi di aperture problematiche.

Ed ecco, allora, quel che rimane degli appunti che alcuni del Gruppo utilizzammo per "stuzzicare" e orientare (senza condizionare) la partecipazione alla *riflessione scritta* – risultando ormai scontata la motivazione del Gruppo ad operare nostre specifiche strategie di intervento adeguate al contesto della nostra *peninsularità*.

A.

Mitanalisi di una insularità (in)-cosciente

Vito Antonio D'Armento

L'insularità *in*-cosciente (*non consapevole*) può essere assunta come rappresentazione metaforica – metafora di una specifica connotazione di possibili ominidi (*in*-colti) della preistoria – espressioni di quell'età dei *giganti mutoli* che Vico riteneva "costretti" a comunicare con "segni" o suoni gutturali che solo recentemente l'etologia ha liberato dall'iniziale secchezza dei suoni gutturali per assegnare loro un decisivo *sfogo linguistico* che li ha ad un tempo emancipati e spiritualizzati. Un processo che non si è limitato a far conseguire una generica "ominazione", per orientare semmai i consociati verso una propria personale *individuazione* così che ognuno possa acquisire ed assumere la consapevolezza del surplus di energia collettiva che consente ai gruppi di rappresentarsi (in) una socialità consapevolmente critica in quanto generata e compartecipata dai suoi singoli componenti.

Studiando l'estetica delle pitture delle caverne (Lascaux, Altamira *et al*.) se ne sono selezionati i tratti che compongono le figure dei graffiti (le zampe, gli zoccoli, le code – *et al*.), lasciando fuori dei segni e distinguendoli dai tratti che non sono attribuibili a parti delle figure e che si ripetono come volessero dir qualcosa, come fossero *parole* di un discorso che, pur inespresso e comunque indecifrabile, di fatto è come se il cavernicolo avesse avuto l'intenzione di avviare un messaggio… di comunicare qualcosa.

Sulla base di questa supposizione si perviene ad una ipotesi più complessa del meccanismo linguistico. Sia scritto che parlato, infatti, il linguaggio evolverebbe (nella complessità) grazie alle energie psichiche del parlante che *naturaliter* dispone dei dispositivi che definiscono la sua evoluzione (Chomsky). Un tale *innatismo* (linguistico) è stato colto in particolari segni ripetuti nelle pitture rupestri del Paleolitico che alcuni studiosi hanno ritenuto di dover interpretare come un messaggio degli esecutori – lasciato nella scena senza alcun riferimento agli animali rappresentati.

Peraltro, le scene rappresentate hanno un tale dinamismo che diventa legittimo supporre che lo stesso movimento potenzialmente verbale fosse intenzionalmente impresso in quei segni "fuori scena" che gli esecutori catturati dall'entusiasmo creativo possono aver espresso vocalizzi che sono anticipazioni di parole che l'*homo sapiens sapiens* raffinerà più avanti, seguendo il naturale sviluppo di una evoluzione che non è solo biologica ma anche psichica. Ed è giusto su questo versante che il lavoro sulle espressioni (invenzione di parole e organizzazione di discorsi) permette di rilevare per un verso l'implicito carat-

tere "istituente" del parlante (quale che sia la fase evolutiva in cui si esprime), perché con esso si auto-istituisce il parlante e allo stesso tempo ogni singolo parlante istituisce la comunità dei parlanti (e cioè la società)…

La progressiva consapevolizzazione di una così complessa realtà (che pur risultando *esterna* di fatto resta comunque tessuta dall'energia *interiore* dei singoli membri che "istituiscono" il sociale a mano a mano che interloquiscono nei Gruppi e dunque nella *socialità*) consente ad ogni singolo attore di acquisire la consapevolezza che esprime la *coscienza* dei due livelli in cui si dà la conoscenza: da una parte, quella dell'*auto*-coscienza in cui si è conformata la psiche – e dall'altra, la consapevolezza della *forma emancipata* della psiche in intelligenza. In questo senso, svolgendo il ragionamento metaforico, la coscienza individuale si potrà considerare come insularità (determinazione di una soggettività assoluta ed intima), anche se, *oltre ad averne consapevolezza*, è necessario che sia cosciente che con le altre soggettività condivide le medesime consapevoli conoscenze sostenute da medesime strutturazioni percettive (ansie, agitazioni, timori, paure, inquietudini, pulsioni, occorrenze, bisogni…). Un tale caleidoscopio di implicazioni logiche ed emotive, soggettive e collettive, si struttura necessariamente sui due fronti della *pura soggettività* [isole] come della *pura socialità* [arcipelago] – e soprattutto necessita che dall'una all'altra strutturazione non si diano distinzioni incompatibili. Una premessa necessaria – questa! – per cogliere *l'unica fonte delle due forme della coscienza e della conoscenza*: come dire che la *coscienza soggettiva* si costituisce con lo stesso "verbo" che elabora la *conoscenza collettiva*.

B.

Miti e riti minori: analisi Istituzionale di una insularità bi-valente

Maria Lucia Pellegrino

Alcuni ricercatori delle scienze sociali leggono i *riti minori* esclusivamente in base alla pura supposizione di "connotazioni" empiriche – mentre altri li assumono come "determinazioni" soggettive: nel senso che se per un verso il soggetto "subisce" una dittatura dei sensi che filtrano le percezioni avvertite, per altro verso "costruisce" una rappresentazione di contenuti mentali ad esse riferibili. Un effetto dovuto all'*ambivalenza linguistica*, provocata da distinte strategie cognitive e gnoseologiche del soggetto che deve limitarsi o a rilevare tratti distintivi dei *riti minori* (le *connotazioni empiriche*) o a narrarne le peculiari rappresentazioni mentali (le *determinazioni logiche*).

Condizioni che possono rientrare in un "ordine concettuale" che per un verso tende a rubricare le diverse cifrature semantiche nel protocollo di "connotazioni" che sono proprie dell'*ordine empirico* (descrittori) – mentre per altro

verso tende a disporne il gradiente *ontico* in "determinazioni" che sono proprie dell'*ordine logico* (definizioni). Ne consegue che il *rito minore* può essere contestualmente rilevato – ben oltre l'*implicito* empirico – dalla forma *esplicita* di un "corrispettivo" *mito minore*. Come dire, allora, che il *rito minore* ha in sé una costitutiva *bi*-valenza che consente di annetterlo tanto al concreto mondo dell'empiria quanto alla sua astratta rappresentazione logica. Una *partita doppia*, insomma, che al soggetto è consentita dal "diverso" modo di giocarsi gli approcci con cui procede nella percezione gnoseologica. La quale percezione non riduce i *riti* ad *enti* del pensiero positivo, riconoscendoli piuttosto come *relazioni* – conseguendone la necessità di dover poi chiarire la *distinzione* tra le "cose" aggregate in strutture "concrete" annettendo i "riti" a strutture "simboliche".]

L'esperienza del Gruppo Salentino – prodotta dall'implicazione nella discussione sull'*insularità* – dopo aver avviato una indagine fenomenologica sull'argomento cominciò a interrogarsi su quante forme si potessero formulare per presentare un'accettabile omologazione del termine… fino a produrne un consistente elenco… che non si limitò ad una loro semplice indicazione nominale anche perché negli incontri ciascuno veniva sollecitato a scandagliare dentro alle rispettive conoscenze costruendone delle rappresentazioni con l'intento di assegnar loro diversi "sensi" – sia sociologici che psicanalitici, o anche semplicemente antropologici.

E fu così, per es. che furono prodotte delle interessanti "letture" che qui di seguito vengono proposte.

La discussione sull'*insularità*, avviata dal Gruppo Salentino – dopo una riflessione centrata su alcuni suoi componenti e su taluni pochi riferimenti di tipo filosofico, cominciò a piegarsi sulle possibili varianti linguistiche fino a produrne un consistente elenco. Il quale, a dire il vero, non si limitò ad una loro semplice indicazione nominale anche perché negli incontri ciascuno veniva sollecitato a scandagliare dentro alle rispettive conoscenze.

C.

Come declinare il tema dell'insularità

Francesco Aprile

L'isola nutre da sempre un rapporto privilegiato con l'orizzonte, ma è anche crocevia di lingue e culture. L'esperienza dell'incontro o, al contrario, del micro-clima linguistico contaminano la parola poetica, ma cosa sono le isole? Per prima cosa è la definizione del campo che necessita di essere messa a fuoco: isole, arcipelaghi, isole linguistiche, ma anche esistenziali foriere di traumi o

esaltazioni. Un chiarimento semantico, dunque, pone in essere la condizione plurima delle ipotesi di ricerca. Da qui sarà possibile instaurare un confronto altrificato, non più egemonico, ma laterale lungo l'ossatura dell'insularità piuttosto che sulla centralità della terra o del mare. Girare attorno, attorno all'isola e al tema: per Blanchot il centro è sempre mancato e non potrebbe essere altrimenti. Per questo motivo l'isola è declinata nelle sfumature di cui sopra, sottratta all'immaginario comune da enciclopedia e restituita a una pluralità prospettica che bene tiene conto del mondo, dei micromondi e della loro sfuggevolezza. Ma allora di quali isole parlare? Con quale insularità sarà necessario avere a che fare? Di seguito alcune ipotesi di lavoro:

Nel 1976 il poeta e teorico dell'arte e della letteratura Francesco Saverio Dòdaro fondava il movimento di Arte Genetica individuando il linguaggio "primo" nel battito materno ascoltato in età fetale e suggerendo, con un suggestivo manifesto nel 1979, di inclinare l'orizzonte perché all'uomo sono sempre necessari il riparo e l'ombra, come nel ventre materno, come per il bambino che corre a cercare riparo sotto un tavolo. L'esperienza primaria per la formazione del linguaggio sarebbe nell'input materno del battito fetale, nel ventre-isola che porta al mondo.

Hervé Fisher, ancora, pone l'attenzione sulla fase intrauterina considerandola un corrispettivo dell'insularità. Da questo punto di vista ampi sono i riferimenti storici e culturali, stratificati nei secoli e oltre: il Neumann, nella sua "Storia delle origini della coscienza", ne traccia una interessante e dettagliata panoramica, dalla Grande madre alle riformulazioni Cristiane (la simbologia del pesce) ecc.

L'acqua che avvolge l'isola, come il liquido amniotico, culla le profondità dell'animo umano tessendo il rapporto con l'orizzonte e allattando la condizione poetica. L'acqua, liquido amniotico dell'insularità, allora diventa un corrispettivo di quei media che Thomas Macho individua nel sangue placentare, ancora nel periodo fetale, caratterizzandoli come i primi media di cui farebbe esperienza l'uomo.

L'insularità diventa allora un motivo determinante nella formazione e sviluppo dei bambini, un momento cruciale alla base della società. Peter Sloterdijk indica la via dell'insularizzazione (insulizzazione, cfr. Sloterdijk), affondando il suo pensiero nelle teorie di Macho, come base per la formazione sociale e culturale dell'essere umano: gli adulti andrebbero a sospendere, a creare dunque eterotopie, i meccanismi sociali per tutelare i bambini e permetterne un adeguato sviluppo. Inoltre, in ogni rapporto con l'altro si celerebbe la riformulazione dello spazio placentare.

Questi sono solo alcuni dei motivi teorici che consentono di affrontare in maniera dilatata il concetto di insularità, mostrando la radicale polivalenza del termine che assurge a motivo d'esistenza, connotando l'esperienza umana fin dai primi passi. Alla luce di quanto espresso finora è possibile avventurarsi in un ulteriore percorso di ricerca volto a mostrare la dimensione insulare della "parola". Se il linguaggio, scriveva Dòdaro, "è una congiunzione, il linguaggio è una 'e'", allora la parola va a rappresentare quell'elemento placentare che congiunge, modulando connessioni mediali.

La parola, in quanto media, diventa un'isola che nel Novecento risponde a tutti quei motivi di insularizzazione del linguaggio quali possono essere il concetto di "Spaziatura" in Derrida, dove gli spazi bianchi fra parola e parola isolano il linguaggio mostrando il carattere distruttivo ed energico del respiro del testo, condizione che viene espressa bene dal Colpo di dadi di Mallarmé e, in maniera ancor più radicale, dalla poesia concreta dagli anni Quaranta in poi. Ma non è tutto: Antonin Artaud isola il linguaggio ricorrendo alle glossolalie e recuperando la capacità creativa del momento fondativo dell'esperienza linguistica, poetica, ovvero la condizione intrauterina.

Per Albert Camus, ogni parola è un'isola.

Tutto questo ci porta alle isole linguistiche, ad esempio gli "arbëreshë" in Calabria, dunque il caso del poeta Aldo Dramis, o all'isola linguistica che in Puglia cade sotto il nome di Griko. Tutte esperienze che mostrano al contempo la poeticità dell'isola linguistica e il carattere di antilanguage (crf. Halliday) che di volta in volta tali esperienze possono assumere.

La parola diventa oggetto-insulare (Derrida/Spaziatura, poesia concreta, Mallarmé, Antonin Artaud ecc.), ma anche isola linguistica, nei casi già citati degli arbëreshë o del griko, ma anche nella dimensione di lingue creole, il caso del poeta Derek Walcott o della lingua creola del Madagascar per il poeta André Ròber, o, ancora, il caso particolare della lingua poetica maltese, che come la precedente, si dà come crocevia di culture e linguaggi che espone doppiamente la condizione dell'insularità, da quella del linguaggio a quella del territorio.

La poesia insulare, nella più ampia accezione come visto sin qui, diventa insularità esistenziale che nella doppiezza della lingua, ad esempio un parlante/scrivente che si ritrovi ad abbandonare la propria lingua per un'altra, apre anche al dramma personale (qui l'isola linguistica diventa esistenziale, personale): emblematico è il caso di Emil Cioran e del suo rapporto con la lingua d'origine, romena, e la lingua francese espressione della sua opera.

D.
Il *nimbo* di Unamuno

Carmine Luigi Ferraro,

Nita sul *nimbo* di Unamuno per dar corpo ad una identità pluri-culturale dell'arcipelago spagnolo.

Con l'intento di superare le storiche figure che ancora tendono a chiudere i profili storici di identità regionali (catalogna e baschi) in metafore insulari – e con l'obiettivo di ammettere vocazioni umanistiche ed europee da far *con*-vivere in più estese categorie *post*-moderne (federazione di Stati che non cassano i profili antropici consolidati nelle mentalità collettive o nelle tradizioni che si assimilano con la lingua; che non fanno ostruzionismo a proposte geo-politiche elaborate da istituzioni sovra-nazionali – e così via) – il gruppo di discussione sul tema del *nimbo* in Unamuno viene qui orientato ad approfondirne gli aspetti filosofici e sociologici non lasciandosi sfuggire eventuali originalità o visioni particolari che dovessero emergere nel confronto.

La nota che segue è giusto lo stimolo ad avviare una riflessione collettiva.

Nella Spagna di fine Ottocento, un gruppo di giovani – conosciuto come *generación del '98* – cerca, di fronte alla decadenza morale, sociale, politica del proprio Paese, di scoprire la psicologia che lo caratterizza, per ridare unità, identità, coscienza rispetto alle spinte frammentaristiche, individualistiche, isolazionistiche.

Fra quegli intellettuali, spicca la figura di Miguel de Unamuno (1864-1936) che diventa capo spirituale di quella generazione.

Dal carattere della storia della Spagna che ha un carattere sostanzialmente oppositivo (Don Chisciotte vs Sancio), Unamuno cerca un fondo, un nucleo sostanziale dal quale conia un neologismo: ***nimbo***, che consente di rilevare le opposizioni superficiali e perciò di superarle.

Sembrerebbe di poter rintracciare nel significato di **nimbo** l'inconscio collettivo di Jung (1939), sebbene se ne evidenzino chiaramente le differenze. Ma resta evidente l'intenzione di Unamuno che mirava a trovare quel tessuto che più compone l'identità collettiva di uomini e territori. Questi ultimi, infatti, possono assumersi come isole che non hanno interlocuzioni e che comunque possono al massimo comporsi nei ristretti confronti peninsulari. Un tale esito, tuttavia, risulterebbe una composizione senz'anima. Unamuno cercava invece un *humus* che costituisse e caratterizzasse un *humanismo* che nello scenario interculturale europeo andava ancora riproponendosi in maniera squilibrata.

Ebbene, Unamuno avvia la sua riflessione sulla base di una constatazione, secondo la quale la storia si esprime attraverso il linguaggio, sostrato su cui poggia il terreno su cui vivono gli uomini e che nella fattispecie è giusto l'isola spagnola.

Ed è proprio il linguaggio, allora, ad avere la funzione unificatrice di una Spagna che, di fatto, non è mai esistita – se non in rare rappresentazioni di taluni uomini che ne hanno sgomitolato un possibile profilo che ricomponesse la "gente" (come dirà Ortega y Gasset che fu l'interlocutore privilegiato di Unamuno) impegnandola a farla uscire il Paese e le sue Comunità dai regionalismi, per farle meritare il toponimo di *Penisola Iberica* riconoscibile nel mare illimitato della reciprocità.

Unamuno studia dunque il linguaggio come ***nimbo*** dello spirito spagnolo: uno strumento non solo di comunicazione ma anche di riflessione – aperto e flessibile che sa darsi nuova forma – inventandosi transizioni dall'insulare al peninsulare (e viceversa).

L'EMPATIA M@GM@TICA

Il mio quinto punto cardinale

AnnaMaria Calore

«*Non mi sono accadute che cose inaspettate. Molto avrebbe potuto essere diverso se io fossi stato diverso. Ma tutto è stato come doveva essere; perché tutto è avvenuto in quanto io sono come sono*» (Carl Gustav Jung).

Ed è stato proprio grazie ad un lampo empatico ed inaspettato, scattato durante un pubblico evento organizzato da un ex insegnante del mio periodo adulto di apprendimento, che ho potuto incontrare in carne ed ossa una persona per me mitica grazie alla quale ho potuto prendere contatti con il Sociologo Orazio Maria Valastro, fondatore e direttore scientifico della Rivista Internazionale di Scienze Umane e Sociali M@GM@.

Ma per raccontare in modo più approfondito la valenza personale di questo incontro, è doveroso fare una premessa che risale al periodo compreso tra l'anno 1975 e la metà degli anni '80. Era un periodo, per me, di formazione personale profonda dopo una crisi personale sui valori che mi erano stati trasmessi durante l'adolescenza e prima giovinezza. In quel periodo stavo riprendendo in mano la mia vita dopo la fine di un precocissimo matrimonio miseramente fallito. Era un periodo di crescita intellettuale e sociale quasi famelica. Partecipavo a manifestazioni pubbliche, frequentavo associazioni culturali e per i diritti sociali e, in particolare, una cantina nel centro di Roma nella quale, attraverso testi di teatro sperimentale, si mettevano in discussione credenze e leggi obsolete che, di fatto, negavano o quantomeno limitavano diritti personali e sociali. Ero una giovane donna, mamma, forse un poco ingenua ed idealista ma, con il fermo convincimento e la presunzione di voler cambiare regole sociali che ritenevo inadeguate e, per poterle cambiare, dovevo conoscerne

meglio risvolti, modalità attuative e rischi.

Per fare tutto questo, dormivo pochissimo, studiavo e leggevo tantissimo e partecipavo in prima persona a quello che mi accadeva intorno. Mio figlio, frutto di quel troppo precoce matrimonio finito inevitabilmente in una separazione, lo portavo sempre con me. Quindi, il mio bambino, ha fatto i compiti sulle tavole di un teatro, nelle anticamere di riunioni sindacali, su di un tavolo nella "Casa delle donne" e sulle panche dei Consultori. Tutto questo quando non riuscivo ad organizzarmi con le altre donne/mamme impegnate come me, con le quali ci aiutavamo a crescere i nostri figli mentre crescevamo anche noi, anche tenendo, qualche ora, nella propria casa altri bimbi oltre ai propri. Ma l'esperienza della quale volevo parlare e che, indirettamente, mi ha portata a conoscere il Sociologo Orazio Maria Valastro, è stata quella del sostegno dell'occupazione di case sfitte a favore dei baraccati delle periferie romane. Della vita in quelle baracche, raccolsi e trascrissi anche diverse testimonianze come la storia di Armanda e quella di Giuseppina A dire il vero e per mia fortuna avevo un lavoro ed una casa ma questo non mi impediva di avvertire sulla mia pelle e sentir risuonare nella mia coscienza i problemi sociali di quegli anni. Cercavo, quindi, di attivarmi per quello che mi era possibile in favore di coloro ai quali erano negati diritti essenziali e, tra i quali, quello di poter avere una casa vera.

Il mio tipo di studi era stato di carattere umanistico e così anche il tipo di formazione permanente che seguivo nei ritagli di tempo liberi dal lavoro, dai mestieri di casa, dall'educazione del mio bambino e dall'impegno attivo nel luogo dove lavoravo attraverso l'impegno sindacale. Volevo continuare a crescere informandomi correttamente e partecipando attivamente a tutto ciò che mi convinceva, almeno sino a prova contraria. Ricordo ancora i pacchi di libri sul mio comodino accanto al letto e, tra quei libri uno mi pose un quesito di coscienza. Si trattava di un libro del Sociologo Franco Ferrarotti dal titolo: "*Roma, da capitale a periferia*" nel quale veniva analizzato lo stato urbano, sociale, culturale, e politico della Capitale focalizzato sulle zone periferiche e le cosiddette "borgate", nel tentativo di allargare la visione descrittiva tipica della sociologia urbana di quell'epoca ed affrontando un tentativo di percorso finalizzato alla comprensione dei divari socio-economici.

Avevo anche, e spesso, sentito parlare della Professoressa Maria Immacolata (Minette) Macioti quale strenua difenditrice dei diritti umani e persona capace di raccogliere e dare voce a coloro i quali i diritti essenziali erano negati. Ed ecco che, molti anni dopo e nell'occasione che ho accennato all'inizio di questo testo, Maria Immacolata Macioti me la trovo di persona a due passi da me e mi viene presentata dall' allora Presidente dell'ANRP nella cui sede mi trovavo come socia.

Come già ho citato nel sottotitolo di questo articolo, non mi è capitato un fatto inaspettato, poiché era inevitabile che il mio modesto sentiero di vita incrociasse prima o poi e di persona uno dei "miti" della mia formazione personale.

Con Minette, ci siamo comprese immediatamente, abbiamo collaborato ad alcuni eventi ed articoli giornalistici in ANRP e siamo diventate amiche in termini empatici ed intelletualmente stimolanti. È stata Minette a presentarmi al Sociologo Orazio Maria Valastro ed a sollecitarmi di cominciare a scrivere qualcosa da pubblicare sulla rivista M@gm@. E di questo non posso che continuare a ringraziarla, anche se Minette ormai ci ha lasciato per sempre.

Ecco il perché del titolo di questo articolo "Il mio quinto punto cardinale: l'empatia"!

Perché l'energia empatica, quando diventa empatia creatrice e contrapposta alle chiusure dell'ego intellettualistico, significa non solo partecipazione dell'umano all'umano capace di accettare la conoscenza impura. Ma significa anche saper accettare, senza la pretesa di ricercare verità assolute, il carattere spesso sbrindellato poiché incompiuto delle "verità intersoggettive". Significa saper comprendere che il solo sapere concesso a noi umani è il sapere di non sapere, di socratica memoria.

BUON VENTENNALE!

M@gm@ è stato per me un incontro importante

Rosa Cimino

M@gm@ è stato per me un incontro, importante, di quelli che ti ri-orientano, che riempiono i vuoti o le vacanze culturali, un'occasione di riflessione e aggiornamento dello sguardo attraverso l'introduzione a una dimensione sociologica consapevole, meno istintiva, meno egoica, meno sentimentale.

Ho sempre desiderato riconoscermi, sapere chi sono davvero, ma mi mancava un pezzo importante di questo processo di ricerca che era la dimensione sociologica, uno sguardo in grado di riconoscere la complessità sociale, scoprendo inoltre i nuovi miti, quelli che vorrebbero modificare la nostra natura e che raccontano in maniera chiara chi o che cosa stiamo diventando.

La nostra disumanizzazione, la nostra indifferenza giustificata, spesso, dalla distanza geografica, di conseguenza il dolore altrui, non ci riguarda in quanto non bussa alla nostra porta. La rivista con le sue ponderate e costruttive argomentazioni contribuisce a una nuova umanizzazione, a definire bisogni, incentivando, anzi, meglio dire favorendo una generatività di iniziative.

Leggo alcune testimonianze e mi rendo conto di quanto tutto questo sia vero. Ripenso alla nostra amica, AnnaMaria Calore, che si è occupata delle baracche e dei suoi abitanti nella nostra capitale: pezzi di vita concreta. Ho incontrato questa rivista da pochi anni e sono profondamente grata al suo Umano direttore Orazio Maria Valastro, grazie di vero cuore..

Buon ventennale! La fedeltà paga.

LUNGA VITA A M@GM@

M@gm@: analisi qualitativa

Augusto Debernardi

Magma… è una massa quasi sempre informe e sempre caotica che sappiamo dove sta. Dentro o sotto la crosta terreste. Poi, passando per fratture varie, faglie e liquefacendo nel suo procedere anche elementi solidi crea delle rocce. Inaspettate, forse. Ma non per questo banali o inutili.

Magma… sta anche nel sociale, nelle relazioni sociali, nelle relazioni interpersonali e nei nostri "io" e "sé". Nei paesaggi che siamo e che ci plasmano, e in tutte quelle cose e fatti che hanno a che fare con la qualità. Società, anche. Qualità informe, caotica come lo sono anche le storie di ognuno di noi. Ma quando questa qualità trova una frattura anche semplice salta fuori perché le piace farsi vedere e ammirare. Come tutti. Sta proprio all'analisi di M@gm@ metterla in forma, darle un ritmo per farcela vedere, leggere, percepire, sentire, apprezzare, ragionarci su… desiderarla o detestarla.

Lucio Luison, di cui ho scritto il necrologio nel settembre 2008, proprio per M@gm@, mi indirizzò a quell'altro grande e coraggioso della Sociologia Qualitativa e dell'Analisi Qualitativa: Orazio Maria Valastro. Sì, un grande perché ha saputo intuire, ragionare, vedere la portata della "qualità".

In un'epoca di binarismo, dove ogni cosa tecnologica è numero e dove ogni conto o numerario è ciò che conta e qualitativamente rilevante e pertanto ha il monopolio della qualità, la creazione di M@gm@ è andata versus. Ma anche verso la qualità. Cioè verso quella cosa che è tale se supera le nostre aspettative, le nostre attese e che fa, rende piacere al "*signore*" ovvero a noi stessi. Perché? Perché ammette il presupposto, da cittadinanza a questo presupposto

che afferma che ognuno ha i suoi talenti da mettere a frutto e che le relazioni sociali, le strutture sociali li denegano - per lo più - e li reprimono. Ma senza relazioni sociali e interpersonali questi talenti non vengono 'visti'. Non trovano la frattura, la faglia per esprimersi. Ma la faglia c'è se qualcuno *apre la porta* che è non solo un elemento architettonico ma l'archetipo, la soglia che permette l'unione. Ecco anche a me, al tempo del lavoro nei servizi psichiatrici, fu concesso di varcare la soglia del centro di calcolo a Trieste. Dove misi in forma numeri, negli anni '80, per dare senso alle caratteristiche qualitative delle variabili sociali, cliniche di migliaia di pazienti e di cittadini. Con *l'analyse des correspondances* (Jean Paul Benzécry, 1960).

Ecco, qualche cosa che diventava bello, visibile, intuibile: i puntini vicini stampati sugli assi cartesiani avevano una relazione, un significato. Quelli distanti l'opposto. Bastava ragionarci per capire. Quanti stimoli al miglioramento e alla comprensione. Ciò che poteva apparire come il frutto di una stantia e datata ideologia identitaria diventava inoppugnabile e anche il detrattore doveva farci i conti. Era il tempo in cui sociale e sanità potevano marciare insieme, unirsi (la porta era aperta)… poi il potere con i suoi algoritmi di conto/numerario (danaro) chiuse pian piano invocando la multi professionalità che altro non vuol dire che "a ciascuno il suo", distinto e separato. Poca qualità pur invocandola sempre.

Integrazione come riunioni infinite e insensate spessissimo, come droga per chi conta ben poco ed anche se ha molto da dire… chi se ne frega!! Dei ***bisogni***, della loro qualità (M@gm@, n.2, 2004) seppur corrispondenti e causali, che dire, ad esempio. Sono stati denegati o affidati a competenze afferenti a disegni corporazionali o simili atti ad elidere quell'unità olistica faticosamente annunciata e rappresentata. Complessa sì, tanto, e certamente poco rassicurante come invece può dare la visione piramidale degli stessi perché almeno rassicura che qualche cosa si fa, o forse si fa nella fallacia di uno pseudo fare.

Davanti a me due bicchieri: in uno un poco di Arneis (terra delle Langhe cuneesi) e nell'altro un poco di Chardonnay coteaux de Narbonne (Francia del sud). Due bicchieri come segni distanti poco più di 700 km del percorso segnato dalle orme dei Catari prima e degli Occitani di oggi. Mentre mi trovo col terzo bicchiere con un poco di Friulano (alcuni lustri fa si chiamava ancora tocai) che ha aggiunto altrettanti km al mio percorso. Ma la somma della distanza di tutto questo percorso è pari a quella che intercorre fra Trieste e Catania.

Città di Orazio Maria Valastro, che ebbi il piacere e l'onore di visitare con mia moglie Marina in occasione di un suo recital di poesia e stare – finalmente – un po' di tempo insieme a Orazio Maria e la sua signora. Insieme. Aggiungiamo allora il quarto bicchiere di Etna doc.

Da quelle parti, non è un caso e non va dimenticato, ci sono "***Le Stelle in Tasca***" che ci fanno conoscere tante persone attraverso le loro storie. Ancora qualità, appunto.

4 piccole gocce di vino prezioso, ricco di storia e di qualità per brindare al ventennale di M@gm@. Lunga vita! E grazie a tutti, davvero.

Anche se.. augurare lunga vita in questo periodo allampa la bocca o la rende amara. Già la porta dell'est è in piena guerra, massacro direi. Di diritto internazionale, di etica, di moralità. Dalla corruzione alla violenza cruenta il passo non è così lungo. Anzi. La porta dell'est aperta alla guerra nega la fiera dell'est – *canzone di Branduardi, da lui cantata in ucraino al festival Musicultura di Macerata nel giugno dello scorso anno* – e fa di tutto perché il sangue dell'agnello venga tutto versato al fine di non poter segnare le porte delle nostre abitazioni, di noi stessi per evitare che entri la falce della morte, della distruzione. *Chad Gadya, la storia del capretto (non del topolino) cantata dal popolo ebraico la sera della vigilia di Pasqua.*

Noi oggi siamo pilotati dai sommi sacerdoti della società dello spettacolo a godere del festival di San Remo con la partecipazione in scaletta di un capo di stato aggredito mentre siamo stati irrisi quando un anno fa pensavamo di proporre un lungo corteo di braccia e gambe ininterrotto da Trieste a Mosca passando per Kiev, per tutte le porte dell'est. Mano nella mano, chiesa con chiesa per qualche ristoro, in una non solo simbolica ma reale e praticamente vera marcia di pace e fratellanza sincera.

Ma M@gm@ continua a svolgere il suo lavorio in profondità fino a quando non riuscirà ad eruttare, a venire allo scoperto. La faglia la troverà…

L'OUVERTURE INTERDISCIPLINAIRE DE M@GM@

M@gm@ et l'imbrication quantique de la connaissance

Nicole Saliba-Chalhoub

Comme tout chercheur, je tombe un jour que je fouille sur le site d'actualités et de ressources pour la recherche scientifique en littérature et en sciences de l'homme et de la société, fabula.org, sur un appel à contributions qui retient mon attention. Cet appel, celui de la revue M@gm@, se consacrait à l'écriture autobiographique, en l'occurrence à la quête existentielle transformative au travers des récits de soi. Les contributions, quant à elles, étaient prévues pour s'organiser en deux parties.

Quelle n'est pas ma surprise lorsque, faisant connaissance avec la revue en question, je découvre que M@gm@ est une revue internationale en sciences humaines et sociales et que son président et directeur scientifique, Orazio Maria Valastro, est un chercheur en sociologie. La surprise dont il est question vient du fait que la revue en question se proclamant des humanités et de la sociologie, propose une thématique, à un premier abord, purement littéraire. Je me dis : Vive l'ouverture interdisciplinaire ! Vive le décloisonnement de la recherche si rare dans nos domaines de chercheurs, nous qui nous regardons en chiens de faïence.

Après quoi, d'ailleurs, je ne tarde pas à découvrir aussi qu'Orazio Maria Valastro lui-même, tout en étant chercheur en sociologie, est spécialiste de l'écriture autobiographique, plus particulièrement de l'expression de la souffrance dans le récit intimiste. Cet écho entre l'interdisciplinarité de la revue et celle du chercheur qui la dirige ne pouvait pas ne pas me donner une profonde impression de cohérence. Le phénomène d'écho me concernait personnellement aussi : une impression de jeu de miroirs entre la revue M@gm@ et moi-même qui suis

chercheure en herméneutique et psychanalyse appliquées à l'œuvre littéraire. Alléluia ! Et doublement Alléluia ! La preuve de la nécessité de chanter haut et fort l'Alléluia c'est le rejet que je viens d'essuyer, il y a quelque temps, d'une revue soit disant de lettres, langues et arts (beau petit ensemble interdisciplinaire), proposant un numéro thématique intitulé « Constructions, expressions et perceptions de la communauté à l'époque contemporaine », qui a gentiment refusé ma proposition de contribution portant sur la manière dont la littérature peut bien être le lieu même de l'illustration de l'aliénation (aux confins de la décompensation psychotique) de l'individu au sein des sociétés postmodernes, sous prétexte que « le numéro de revue [doive] garde[r] une cohérence aussi bien en termes de thématique qu'en termes d'approches des objets d'étude ». Dites donc ! J'aurais de loin mieux préféré que la raison donnée soit du style : « Nous sommes désolés : le numéro est surbooké ». Ou encore : « Nous sommes désolés : nous ne comprenons pas le lien entre la psychanalyse, les textes littéraires, le fait social et les représentations multimodales des communautés ».

Aussi mon article « Traumatismes, chape de silence et défi de la parole intimiste dans L'Effet maternel de Virginie Linhart » (www.analisiqualitativa.com) ne pouvait-il trouver meilleur accueil, voire meilleure « contenance » que dans le cadre de ce numéro thématique de la revue M@gm@ (Vol. 20, N°2, 2022).

Ma première surprise sera in fine sublimée par une autre : en effet, le jour de la publication en ligne du numéro concerné, je découvre avec beaucoup d'émotion que M@gm@ s'était évertuée à trouver une iconographie fortement suggestive et bien ciblée en accompagnement de chacune des contributions. Celle qui accompagne mon propre article est l'Aquarelle d'une Sirène de Samuel Fallours au service de la Compagnie Néerlandaise des Indes Orientales (1706–1712). Un véritable délice intellectuel et, plus encore, interdisciplinaire.

Joyeux 20e anniversaire à la revue M@gm@ ! Puisse-t-elle persévérer dans sa mission d'ouverture interdisciplinaire et de prodigalité intellectuelle, son accès étant libre et gratuit ! Et bravo à Orazio Maria Valastro d'être à la tête d'une revue de l'avenir, celui de l'« imbrication quantique » de la connaissance.

M@GM@ : UN SENTIMENT DE PLAISIR ET DE PLÉNITUDE

Retour d'expérience à la revue M@gm@

Jawad Mejjad

Si 20 ans est l'âge de la jeunesse pour l'homme, pour une revue, c'est un âge déjà séculaire et une performance notable, et plus particulièrement dans notre monde où tout doit aller très vite, où la nouveauté a valeur de progrès, et où le jeunisme fait office de dogme. Cela n'a pas empêché la revue M@gm@ d'être de son temps, c'est-à-dire rester jeune tout en mûrissant. Sacré paradoxe porté par Orazio Maria Valastro pendant toutes ces années, pour garder les principes fondateurs à la base de la création de la revue, et en lui donnant les moyens d'évoluer et de communiquer dans son environnement.

Pour ma part, ma route a croisé celle de M@gm@ en 2012, grâce à Mabel Franzone, dont j'avais fait la connaissance pendant nos doctorats, et plus précisément au cours des travaux et séminaires du CEAQ. Je garde encore la nostalgie de nos discussions et déambulations parisiennes ! Mabel m'avait contacté pour participer au numéro monographique qu'elle s'apprêtait à coordonner, avec Alejandro Ruidrejo, et qui est paru en mai 2013 : « Mythe et pouvoir dans les sociétés contemporaines ». Suite à cette mise en relation, Orazio Maria m'avait fait l'honneur de me proposer d'intégrer le Comité de rédaction de M@gm@, et c'est ainsi que je fais partie, depuis, de la famille M@gm@. Et je n'en suis pas peu fier !

J'ai continué ma contribution à la revue M@gm@ par la participation au numéro dirigé par Hervé Fischer en 2014 : « En quête de mythanalyse », et en 2015, Orazio m'a demandé de coordonner un numéro monographique. C'est à cette occasion que j'ai pu apprécier à leur juste valeur ses qualités organisa-

tionnelles, dans la rigueur et l'exigence mais surtout dans la disponibilité et la bienveillance. Il m'a accompagné dans cette aventure, nouvelle pour moi, avec ses conseils avisés et ses remarques toujours exprimées avec beaucoup de tact. Je lui avais proposé trois thèmes et il m'a orienté vers « Le mythe de la maîtrise du risque ».

À la suite de cela, il fallait préparer le texte d'appel à contribution, le diffuser et contacter des contributeurs. La sélection des propositions, puis la réception et le lecture et les échanges avec les contributeurs ont constitué un long travail, sous l'œil encore une fois rigoureux et bienveillant d'Orazio Maria, d'autant plus que la communication était soit par téléphone soit par mail (il n'y avait pas encore Zoom !), Orazio Maria étant à Catane et moi à Paris, cumulant en plus d'autres responsabilités professionnelles. La publication a pu être faite en mai 2015. Je garde de cette expérience un excellent souvenir, qui m'accompagne encore aujourd'hui.

Par la suite, j'ai enfin eu le plaisir de rencontrer physiquement Orazio Maria, lors du séminaire « De la sérénité » organisé par la revue M@gm@, sous le parrainage de l'Agence Universitaire de la Francophonie, à l'Université Paris-Descartes, dans le cadres des activités formatives du Laboratoire d'Éthique Médicale & Médecine Légale. Ce séminaire était animé par Ana Maria Peçanha, que j'avais eu aussi le grand plaisir de côtoyer au CEAQ, et aux séminaires Michel Maffesoli. Ce séminaire était aussi le prélude au numéro monographique que Ana Maria allait coordonner en 2016, et auquel j'aurai le plaisir de participer.

En octobre 2017, j'ai eu le loisir de rencontrer un peu plus longuement Orazio Maria, à l'occasion de la tenue du colloque faisant suite au numéro thématique dirigé par Hervé Fischer, Ana Maria Peçanha et Orazio Maria Valastro, « L'exigence d'actualité de la mythanalyse », pendant lequel j'ai pu faire une intervention et surtout rencontrer les autres chercheurs et contributeurs.

Si je n'avais pu participer à la rencontre de Naples, j'ai pu contribuer à quelques autres numéros monographiques, et c'est en janvier 2021, que j'ai participé à une autre forme de communication mise en place par Orazio : rencontre chaîne YouTube M@gm@. Pour cela, Orazio Maria a mis en place les moyens techniques de liaison, de mise en forme et de diffusion, et il m'a interviewé via Zoom. C'est un autre mode diffusion qui a pu toucher d'autres publics, si je me réfère aux retours que j'ai pu avoir.

De mon expérience auprès de M@gm@ pendant toutes ces années, j'ai un sentiment de plaisir et de plénitude bien sûr, mais aussi de frustration de ne pas avoir participé davantage, à cause d'autres engagements et occupations

notamment professionnels, car le plaisir n'aurait été que plus grand encore. Je ne remercierai jamais aussi Orazio Maria pour ce que cela a apporté à ma vie, comme enrichissement et comme équilibre.

AD MAIORA SEMPER M@GM@!

Luigi Lilio, un italico matematico mistero, il Calendario Gregoriano e Cirò, antica Chone (KR)

Maria Francesca Carnea

Quale circostanza propizia, i vent'anni della Rivista M@gm@, anniversario che celebra la copiosa dedizione intellettuale, specchio verso il tempo moderno, corredato da indagini sociologiche ramificate alla comprensione dell'umano che non si vuole perdere, né rimanere anonimo.

Un bagaglio di contributi ha caratterizzato negli anni la Rivista, contributi arricchenti per le scientifiche narrazioni interdisciplinari. Dopotutto M@gm@ è una rivista internazionale di scienze umane e sociali, inclusiva di argomentazioni atte a indagare, segnare i nostri tempi, sempre più anonimi, con l'ambizione di dare ad essi un'anima intellettuale prodiga di profondità, analisi, dei diversi campi in cui viene a strutturarsi, comprensivi di poesia, arte, filosofia, storia, scienze umane e sociali.

Un contenitore di esperienze, di indagini, di arte e interiorità umana che esplicita il suo messaggio nel tempo, sì il tempo, un 'interrogativo' cui nessun individuo può sottrarsi e in cui è necessario trovare identità e appartenenza.

È felice circostanza il ventennale della Rivista anche perché nel trattare del tempo sociale, vengo a proporre una 'questione di tempo', legata alla conoscenza della storia del Calendario Gregoriano che, ancora oggi, necessita di trovare tracce di verità sull'autore della riforma, cioè Luigi Lilio, matematico mistero insoluto. Affascina il mistero della conoscenza e penetrarne particolarità instilla al desiderio profondo del sapere del 'tempo'.

Ecco che, le scienze umane e sociali affascinano poiché permettono di indagare i diversi ambiti delle società nel mondo, ma quello che a mio avviso non può e non deve sfuggire è l'indagine della verità che appartiene all'uomo che ha bisogno di conoscersi nelle sue potenzialità perfettibili. A questo si può giungere interrogandosi, ponendosi dei dubbi, alimentando conoscenza, non facendo a meno della bellezza dell'arte, della profondità della poesia, del mistero che la ricerca storico/filosofica riserva. Indagare e indagarsi fanno emergere il non conosciuto che la nostra modernità, quasi spenta, nega anche a se stessa, cioè il divino che ci alberga.

Auguro alla Rivista M@gm@ sempre più fecondità interdisciplinare, scambio intellettuale prodigo di conoscenza. Formulo i miei auguri al fondatore e Direttore scientifico Orazio Maria Valastro e a tutta la redazione. *Ad maiora semper*

Luigi Lilio, un italico matematico mistero, il Calendario Gregoriano e Cirò, antica Chone (KR)

La cultura dei territori necessita di un ricercato processo evolutivo, corredato da tracce antropologiche della storia, della filosofia, della comunicazione politica, della sociologia, tracce che attraverseremo con abituale onestà intellettuale. Occorre farsi, anzi meglio essere **atopos**, cioè liberi da condizionamenti della propria terra, e del proprio tempo, per affrontare questioni senza pregiudizi.

Tratteremo di **Luigi Lilio/Giglio, del suo essere un italico matematico mistero**, **tutto ancora da approfondire**, legato **alla riforma del Calendario,** attuale Calendario **Gregoriano**.

L'arma più efficace per innovare società, e attrarre attenzione, è la Cultura sana, fonte di civiltà, che permane negli argini e non straripa in altro da sé. È la conoscenza sana il reale motore per una ***renovatio*** sociale e suo sviluppo. Un approccio conoscitivo, provvisto di elementi di ragionevolezza, amplia visione d'indagine storico filosofica: **so di non sapere è l'arte del buon sapere,** dà senso alla conoscenza che indirizza verso la verità assoluta, e diventa *ratio* di impegno concettuale, esplorativo. Il Filosofo osa il pensiero alla meraviglia, infatti, secondo K. Popper, ogni conoscenza scientifica che noi riteniamo ricavata per via empirica è in verità dedotta dai nostri schemi mentali e veicolata inconsciamente sui dati reali. Per onestà intellettuale occorre dunque ammettere che la scienza procede solo per deduzione; si tratta della cosiddetta "**teoria del faro**", o del metodo per tentativi ed errori, il quale parte da ipotesi iniziali, del tutto congetturali, in grado di prevedere delle conseguenze tangibili che di volta in volta vengono messe alla prova. Va da se che, dai singoli fatti non

si possono mai ottenere conferme della teoria ipotizzata, ma solo smentite. È dato imprescindibile tenere conto di testo e contesto per ogni questione cui si pone interesse.

Il **sapere cresce** solo con il rispetto del dialogo e nel contraddittorio, a questi si aggiunge l'interazione umana, siamo animali sociali per natura, e sono caratteri fondamentali soprattutto per chi ricopre cariche pubbliche. Ancor più Cultura si rispecchia nella definizione con cui Tommaso d'Aquino sintetizza il carisma domenicano, e cioè "*Contemplari et contemplata **aliis tradere**",* attingere le verità contemplate e agli altri trasmetterle. Infatti, ci insegna l'Aquinate: come è meglio illuminare che non semplicemente brillare, così è meglio comunicare agli altri ciò che si è contemplato, che non contemplare soltanto. (IIa IIae, q. 188, a.6, c.).

Cultura è, dunque, sensibilità e non chiede assolutamente visioni di parte, tanto meno interpretazioni astratte, strumentali, prive di fondamento. Richiede il rispetto degli astanti e contestualizza, mai allontanandosi dalla realtà, piuttosto che de-Istruendo nelle scuole, o alimentando spaccature nelle comunità, o professando verbo falso da pulpiti, poiché ha in sé -la Cultura- la trasmissione della verità. Soprattutto non nega l'evidenza, non è omertosa, ma urla la sostanza della luce di intelletto.

La bellezza di un territorio si esprime anche con il desiderio di conoscerlo in profondità, come si fa quando ci si innamora. E della propria terra madre non si può non esserne innamorati. Ecco che trovo stimolante scrutare la figura enigmatica di **Luigi Lilio/Giglio**. Chi è? Da dove viene? Cosa caratterizza la sua ingegnosità? Perché sfugge nella storia? Interrogativi in cui immergersi, da investigare, seguendo la cosiddetta **teoria del faro,** includendo verità relative, per tendere a verità assoluta, laddove si giungesse.

Non pongo indagine sul notevole e apprezzato lavoro di equazioni e calcoli che condusse alla riforma del Calendario Gregoriano, piuttosto **si indaga la tesi, quaestio disputanda, sul da dove viene *Aloisius Lilius***. E se per la conoscenza delle cose di Dio occorre lauto discernimento, **munifico acume**, per le cose degli uomini, invece, si può giungere ad una comprensione razionale, non esistono saperi pontificali, verità rivelate da non indagare, né monopoli di esclusività. Esiste la conoscenza da ricercare, e di cui illuminare, in verità.

Certo, dall'antichità ad oggi più 'Calendari', si sono succeduti, una storia caotica contraddistingue la storia dell'uso del calendario che, prima della riforma di Giulio Cesare, prevedeva il 13° mese, cosiddetto Mercedonio, intercalare dell'antico calendario romano -lunare-, di 27 giorni, mese poi eliminato. Subentrò, appunto, il calendario Giuliano, istituito da Giulio Cesare nel 46 a.

C. Per la realizzazione dello stesso, Cesare si servì delle competenze dell'astronomo Sosigene di Alessandria, - chiaramente, il calendario è noto, logicamente, come Giuliano e non come sosigeno.

È una storia caotica quella dei calendari segnata da un filo sottile che li accomuna, un sottile filo di **inquieto disordine**, mi piace definirlo, tendente alla perfettibilità che menti acute hanno cercato, mirabilmente, di affinare, per misurare il trascorrere dei giorni dettato da cadenze, opportunità sociali, politiche, religiose.

E apriamo piccole finestre sul perché la riforma del Calendario fu tema pregnante per la Chiesa.

Nel 313 venne emanato l'Editto di tolleranza, o di Milano, editto voluto dai due imperatori di allora, Costantino I e Licinio, in cui il cristianesimo veniva ammesso allo Stato romano come religione lecita, quindi quanti si professavano cristiani non erano più soggetti a persecuzione. Con il regno di Teodosio I, il cristianesimo diviene religione ufficiale dello Stato romano (380). E, ritornando a Costantino I, fu lui a indire il Concilio di Nicea (325) in cui s'introdusse la scelta di celebrare la Pasqua.

La festa più sacra per i cristiani era complicata dal fatto che la resurrezione di Gesù ebbe luogo durante la Pasqua ebraica, che viene celebrata in conformità delle fasi lunari del calendario ebraico. Ne consegue che, rispetto al calendario solare di Cesare, la data della Pasqua cristiana, è destinata a non essere fissa ma a variare di anno in anno. A Nicea, a causa anche di un crescente antisemitismo tra i cristiani non ebrei, si stabilì di legare la resurrezione di Cristo al calendario di Cesare, utilizzando l'equinozio di primavera come riferimento fisso per la determinazione della Pasqua cristiana. E si stabilì: la Pasqua cadrà la prima domenica successiva al primo plenilunio, dopo l'equinozio di primavera. Fu anche stabilito che la Pasqua cristiana non dovesse essere mai celebrata il giorno dell'inizio della Pasqua ebraica. Laddove, dai calcoli, fosse emersa una coincidenza di date, la celebrazione doveva essere spostata alla domenica successiva.

Ecco che, nel 325 Costantino prese l'iniziativa di convocare un Concilio ecumenico, l'intento era quello di unificare la data della Pasqua. Venne fissata quell'anno il 25 aprile. La pasqua varia tra il 21 marzo e il 25 aprile perché deve tener conto di tre fattori: l'equinozio di primavera; il 14 della prima luna, memoria della Pasqua ebraica, la domenica, memoria della resurrezione di Gesù. Costantino lascia una importante traccia nel calendario giuliano, con tre integrazioni: Introduzione della domenica come giorno festivo; Il riconoscimento ufficiale di festività cristiane in date prefissate, come il Natale, che i

cristiani iniziano a festeggiare solo intorno al IV scolo d. C.; L'innesto della celebrazione della Pasqua non officiata in una data fissa, e non sappiamo quando i discepoli di Gesù abbiano cominciato a celebrare la loro Pasqua.

Si giunge al Concilio di Trento, che si svolse dal 1545 al 1563. Fu convocato come risposta alla riforma protestante e produsse la controriforma, cioè l'insieme di misure di rinnovamento spirituale, teologico, liturgico con le quali la Chiesa cattolica riformò le proprie istituzioni. Si discusse dell'esigenza di un nuovo Calendario, ancor più perché la festività della Pasqua, si stava progressivamente spostando oltre primavera.

Ecco che divenne assai pregnante pensare a una riforma.

Gregorio XIII, nel **1572** venne eletto Papa e si mosse per portare a compimento ciò che il Concilio di Trento affidò alla sede apostolica, compresa la questione legata alla riforma del Calendario.

Il Giubileo indetto con la Bolla "***Dominus ac Redemptoris noster***" del **1575** fu una felice occasione per Gregorio XIII, di attuare riforma del calendario, che prese logicamente il suo nome: gregoriano, e rinnovare la cattolicità nella linea delle decisioni del Concilio di Trento, dopo la tempesta della crisi protestante.

Fu proprio nel **1575**, infatti, che istituì una Commissione composta da nove membri, incaricata di risolvere il problema. Di tale commissione fecero parte: il rinomato matematico gesuita tedesco **Christoforus Clavius**, docente nel Collegio Romano; il domenicano perugino **Egnazio Danti**, cartografo, matematico e cosmografo pontificio, cui si deve la realizzazione della meridiana della Torre dei Venti in Vaticano, un osservatorio astronomico fatto costruire da Gregorio XIII, che lo aveva tanto in stima; **Vincenzo di Lauro**, di Tropea, vescovo di Mondovì, astronomo e medico; **Serafino Olivier**, di Lione, Uditore di Rota, il Cardinale **Guglielmo Sirleto**, calabrese di Guardavalle, **Pedro Chacón**, teologo spagnolo, esperto in patristica; **Ignazio Nehemet**, patriarca di Antiochia di Siria; **Antonio Lilio**, laico, fratello di Aloisius Lilius; **Leonardo Abel**, di Malta, interprete di lingue orientali.

Furono diversi i progetti di riforma del calendario presentati alla Commissione. Fu considerata la proposta presentata da *Antonio Lilio* per conto del fratello *Aloisius Lilius,* per cui, **attenzione**, **il Papa non nominò, né incaricò *Aloisius Lilius***, ma attraverso la Commissione se ne vagliò proposta. Nel frattempo, *Aloisius Lilius* era morto, per questo nella commissione è menzionato Antonio di lui, detto, fratello. La Commissione nel **1577** redasse il ***Compendium*** *novae rationis restituendi Calendarium a Gregorio XIII Pontefice Maximo*, che fu inviato ai principi cristiani, affinché ponessero la proposta del

progetto di *Aloisius Lilius* al vaglio dei matematici, studiosi delle università europee. Non c'è nessuno scandalo nel confutare contributi, apprezzabile il desiderio della disamina poiché in una Commissione, comitato designato, non sono importanti i meriti di alcuno poiché valgono i meriti di tutti.

Ora, negli studi di Romano Gatto, come evidenziato nella I[a] Giornata Regionale del Calendario in memoria di *Aloysius Lilius*, del 21 marzo 2013, svoltasi a Cirò -, permettetemi di ricordare con affetto l'amico, Prof. Pietro De Leo, che fu presente anche in quella circostanza -, la tavola delle epatte, emanata il 24 febbraio 1582, non coincide perfettamente con quella del *Compendium* e questo perché *Christoforus Clavius*, durante i lavori della Commissione, vi apportò alcune lievi modifiche. Si tratta di modifiche che riguardano il calcolo, non la *ratio* con cui il ciclo delle epatte era stato concepito da *Lilius*.

Questo aspetto fu fatto rilevare dallo stesso *Clavius* che, nella sua *Novi Calendari Romani Apologia* (1588), insieme con il ciclo delle epatte sancito dalla riforma del 1582, pubblicò anche quello del *Compendium* perché si potessero notare le lievi correzioni da lui apportatevi pur riconoscendo *Lilius* come autore della riforma. I miglioramenti di *Clavius*, dunque, non interessarono l'architettura del ciclo delle epatte ideato da *Lilius*, ma il calcolo. E mentre *Lilius* adoperò le tavole astronomiche che avevano fatto il loro tempo, cioè le Tavole alfonsine, risalenti al 1252, *Clavius* invece si servì delle Tavole pruteniche, pubblicate nel 1551 da Erasmus Rehinolds costruite sulle più recenti e accurate osservazioni di Niccolò Copernico. Di *Clavius* fu l'idea di togliere tutti insieme 10 giorni dal calendario del 1582, dal 5 al 14 ottobre 1582, null'altro di sostanziale fu da lui introdotto nell'architettura del ciclo delle epatte di *Lilius*. Così Romano Gatto.

In seguito alla redazione del ***Compendium***, uscirono numerose pubblicazioni di studiosi che attaccavano la riforma del calendario, ritenendola scientificamente errata. A *Clavius*, per altro, toccò il compito di pubblicare il nuovo calendario, spiegare le ragioni della riforma e soprattutto difenderla dagli attacchi durissimi di teologi e scienziati protestanti. Per difendere la riforma da questi attacchi Clavio pubblicò nel 1588, il *Novi Calendarii Romani Apologia adversus Michaelem Maestlinum* e nel **1603**, su incarico di Clemente VIII, un esteso trattato esplicativo sulla riforma, il ***Romani Calendarii a Gregorio XIII P.M. restituti explicatio***. A questa pubblicazione furono allegati i 6 Canoni che spiegano le norme applicative della riforma, in cui più volte si rimanda al *Liber novae rationis restituendi kalendarii Romani*, e anche una copia del *Compendium*.

Vediamo bene come né Antonio Lilio, né il Card. Sirleto, si spesero così tanto per sostenere le ragioni della riforma. Ciò potrebbe indurre a chiedersi:

perché fu *Clavius* ad investirsi di una così estenuante difesa?, e a tal punto determinata? Certo, ed è indubbio che il ruolo di ***Christoforus Clavius***, fu preminente, grande studioso di matematica e astronomo, fu anche personaggio di spicco del dibattito sul copernicanesimo. L'astronomia copernicana ebbe, dunque, più che solo un ruolo, nella riforma del Calendario e, certo, forzatamente velato. È noto, infatti, che la Chiesa, a quei tempi, non vedeva di buon occhio la **teoria eliocentrica**, e cioè la dottrina astronomica che, in opposizione al **geocentrismo**, poneva il Sole al centro del sistema planetario. Dopo aspre contese, e questo fu motivo per Copernico di far pubblicare le sue teorie dopo la sua morte, avvenuta nel 1543, la concezione eliocentrica si sostituì a quella geocentrica di Tolomeo.

Ma entriamo ora nella disamina su Aloisio Lilio

Affascina e chiama alla riflessione l'ambivalenza della parola *skèpsis* che in greco significa al contempo 'dubbio e ricerca'. Nel dubbio si alimenta la conoscenza, nella ricerca si intercettano elementi di ragionevolezza atti alla comprensione del bene del sapere. Ed è risaputo che il rigore scientifico apre a orizzonti inattesi.

Il 24 febbraio del 1582 Gregorio XIII pubblicò la riforma del calendario, lo stesso fu emendato il 4 ottobre del 1582. Il libro di *Aloisius Lilius* è rimasto manoscritto **ad oggi introvabile**. Perdurano interrogativi, astrattezze, interpretazioni, ipotesi che non determinano esaustiva conoscenza dell'affascinante personaggio *Lilius*, e del fratello Antonio. Ecco che, attualmente, addurre appartenenze è precipitoso.

Abbiamo un'unica certezza, cioè la promulgazione del Calendario ad opera di Gregorio XIII, attraverso la bolla *Inter gravissima/Tra le cose gravissime,* che pose fine all'utilizzo del Calendario Giuliano.

Ora, di *Aloisius Lilius*, e sua figura, dati biografici permangono incerti, alcuni lo confondono con il veronese Luigi Lilio Giraldi di Ferrara; c'è chi lo vuole napoletano, chi perugino, chi di Cirò. Qualcuno era convinto che fosse romano, altri fosse di Strongoli, altri lo dicono di Umbriatico.

E non dissolve dubbi sui natali di *Aloisius Lilius* quanto scrisse nel 1603 il cardinale *Clavius*: *«Atque utìnam aut Aloysius Lilius Hyphchroneus vir ìmmortalitate dignissimus qui tam egregia correctionis primus auctor fuir...»*, ***«E quanto è degno di immortalità Aloysius Lilius Hyphchroneus colui che fu il primo autore di una così eccellente correzione**...»*. Questo *Hypsichronaeus* citato da Clavio*,* posto che non faccia riferimento a un dato climatico, 'realtà fresca -che investì lo studio di riforma del calendario-, viene interpretatato per:

di *Hypsichròn*. Con tale denominazione, *Ypsicròn,* si riporta indicare Cirò, ma per la composizione e schema di insediamento tra gli antichi, *Ypsicròn* indica, piuttosto, una **frazione** dell'attuale Cirò, antica Chone (KR).

Le frazioni costituiscono un retaggio antico, già nell'età del bronzo, del ferro. Sui territori si conservò la fisionomia a **nuclei sparsi di insediamenti**, comunità di villaggio strutturate in nuclei familiari estesi. Ed erano frequenti, dunque, nei tempi antichi, sia che si trattasse di presenza indigena, o successivamente di presenza greca, l'esistenza di abitati con nuclei di famiglie di tipo sparso. Cirò, antica Chone, non faceva eccezione, poiché era appunto suddiviso in frazioni. Nell'area vicina al mare, cioè Krimisa, attuale Comune di Cirò Marina, avviene l'incontro dei primi Greci con la gente non greca, quella che era dislocata, per aggregazioni, verso le alture collinari, e che ha il principale punto di riferimento tra i colli Cozzo Leone, Sant'Elia, Serra Sanguigna, l'odierno Comune di Cirò, zona in cui va collocata l'antica **Chone**, ricordata dal geografo, storico, filosofo greco, Strabone.

Si era iniziato un processo di ricerca, studio archeologico concentrato sui tre colli del territorio. Sono stati rinvenuti rari e preziosi pezzi dell'antica Chone, attuale Cirò, risalenti al X sec. a. c. fino al III sec. e custoditi nel Museo Archeologico di Cirò, che ha trovato sede in un bene confiscato alla 'ndrangheta, Museo spesso dimenticato, e che custodisce, tra gli altri reperti, i resti di un guerriero della fine del IV sec. a.C. con tutto il suo corredo funerario. Ma, lasciato all'incuria del tempo e anche dell'attenzione, si è poi optato, anziché sul sapere della propria identità, su altre modalità di promozione, compreso la costituzione di altri musei.

Per dare però una piccola idea di quanto la storia su Cirò/Chone ha da dirci, mi piace riportare quanto racconta Dionigi d'Alicarnasso, autore del trattato **Antichità romane**, vissuto nel I secolo a.C.: *Gli Arcadi, primi tra gli Elleni, attraversato l'Adriatico, si stanziarono in Italia, condotti da Enotro, figlio di Licaone, nato diciassette generazioni prima della guerra di Troia [siamo intorno al 1600 a.C. circa]. Era con lui Peucezio, uno dei suoi fratelli. Li seguivano molti compatrioti e quanti tra gli altri Elleni non disponevano di terra a sufficienza. [...] Enotro invece portando con sé la maggioranza della spedizione, giunse all'altro mare, quello che bagna le regioni occidentali dell'Italia. Questo si chiamava Ausonio, dagli Ausoni che abitavano sulle sue rive; ma, dopo che i Tirreni stabilirono la propria egemonia marittima, prese il nome che porta tuttora.*

E, trovate colà molte terre adatte sia al pascolo che alle colture agricole, ma per la maggior parte deserte e poco popolose, anche quelle che erano abitate, ne liberò alcune parti dagli stranieri e fondò sulle ***alture*** *piccoli centri*

abitati, vicini gli uni agli altri, secondo la forma di insediamento consueta tra gli antichi. E la regione occupata, che era vasta, fu chiamata Enotria ed enotrie tutte le genti sulle quali egli regnò.

La composizione geografica di Enotria presto passa nell'area dello Jonio e, alla denominazione etnica degli Enotri, si è talora sovrapposta e sostituita quella dei *Chones*.

La fondazione di Chone è attribuita, da Apollodoro, a Filottete. Viene riportato che Filottete avesse fondato al suo arrivo nella Crotoniatide la punta di Krimisa e la città di Chone e che da questa stessa i *Chones* avrebbero ricevuto il nome. La tradizione storico-letteraria vuole, altresì che Filottete giunto sulle coste joniche della Calabria, avesse fondato oltre Krimisa e, più in alto, Chone, anche più a sud Petelia e Makalla. Tale descrizione traccia un quadro storico attendibile, sancendo l'esistenza dei territori, distinti, e suggerisce di localizzare Krimisa, attuale Cirò Marina, nell'area di Punta Alice, Chone nella zona dell'attuale Cirò, Petelia in Strongoli e Makalla con le Murgie di Strongoli.

Inoltre, vedremo, la definizione *Ypsicròn*, non è denominazione usata solo da una frazione dell'attuale Cirò.

Ma ritorniamo alle vicende biografiche di *Aloisius Lilius* che rimangono purtroppo oscure, il manoscritto autografo non è stato mai stampato ed è scomparso senza lasciare traccia. Vi è il *Compendium*, cioè una sintesi delle sue proposte redatte dal teologo spagnolo Pedro Chacón, componente della Commissione, che fu inviato ai regnanti cattolici in tutta Europa per avere loro parere. Tutt'oggi perdura incertezza sulla figura e sui natali di *Aloisius Lilius*, e sèguita ad essere **una tesi**, una ***quaestio disputanda***, l'attribuzione dei suoi natali.

Interrogativi portano a scavare nel nudo pensiero della storia, con la purezza della filosofia, sollecitati da elementi di ragionevolezza che, esplorando, pongono naturali quaestio atti a confutare le attribuzioni su Lilio. E si pongono all'attenzione **quattro** quaestio:

Iª Quaestio: di Lilio cosa è conosciuto realmente?

Si pone la nascita di Luigi Lilio nel **1510**, la data di morte nel **1574**.

Ricordo che Papa Gregorio XIII fu nominato pontefice nel **1572**, mentre, e solo nel **1575** istituì la Commissione atta a redigere il nuovo calendario.

Domanda: ***Aloisius Lilio*, di ciò che il Papa aveva in animo di fare, riuscì a occuparsene prima ancora del Papa stesso e delle sue intenzioni?, visto che solo nel 1575 il papa istituì la Commissione e Luigi morì l'anno pri-**

ma? Aveva previsto l'intenzione del Papa e dato mandato al fratello Antonio di proporre il suo studio di riforma del calendario da portare all'attenzione della Commissione?!

Perciocché, *Aloisius Lilius*, che, precedendo il papa stesso, aveva redatto progetto, muore prima di consegnarlo, e lascia spazio al fratello, Antonio.

Anche di Antonio, però, si hanno scarnissime notizie, permangono mere succinte postille e certamente prive di un seguito credibile. Nato e morto dove non è dato sapere, non ci sono fonti che diano notizie attendibili sui rapporti tra i due fratelli, sulla famiglia, sull'esercizio professionale. E, ancora, non si conosce il percorso del libro tra Antonio Lilio, i rapporti con i componenti della Commissione e, soprattutto, il suo destino finale.

Si riportano micro storie, ma non si conoscono, dei fratelli, i loro percorsi lavorativi, né loro ricerche e relative pubblicazioni. Viene proposta la narrazione per cui d'un tratto l'ambiente ecclesiastico accoglie di Luigi Lilio il suo progetto geniale, attraverso il fratello Antonio, appunto, proposta dirimente l'annosa questione del Calendario, pregnante per i cristiani, importante per la Chiesa. Va da se che l'ideatore di un così importante compito avrebbe dovuto ricevere un minimo riguardo, non sarebbe rimasto come un'ombra nella storia. Di Antonio, poi, viene riportato che riceve compenso a seguito del lavoro svolto nella commissione e, sembra, gli venga attribuito il diritto a pubblicare il calendario che, però, e in poco tempo, viene revocato non essendo capace di far fronte alla richiesta. Ciò appare più una punizione che un riconoscimento.

Circa poi il monumento funebre dedicato a Gregorio XIII, al secolo Ugo Boncompagni, che fu opera di Camillo Rusconi, il papa siede sul proprio sarcofago. Il basamento è opera di Carlo Francesco Mellone che allude alla riforma del Calendario, in cui scolpita nel bassorilievo, ripropone la consegna del Calendario nelle mani di Papa Gregorio XIII. È un monumento celebrativo per Papa Gregorio XIII, suo merito aver operato per dirimere questione calendario. L'identificazione della persona genuflessa nel basamento, da taluni indicata in Antonio Lilio, altri in Cristoforo Clavio, è mera interpretazione, ma sappiamo, inoltre, che 'attribuire' nomi rientra nel sistema indotto dell' inculturazione.

IIª Quaestio: il luogo di origine da cosa si desume?

La tesi che porrebbe *Lilius* nativo di Cirò è l'aggiunta del termine *Hypsichronaeus* che fa l'autorevole Clavio al nome Lilius. Ora, posto che l'appellativo *Hypsichron,* per alcuni storici identifica il clima di un territorio, - lo riporta nel I Tomo *Della Calabria Illustrata* Giovanni Fiore - da Psycros 'freddo', ma potrebbe essere anche da Iskhyròs, forte. E, se non a un luogo circoscritto al

clima, leggiamo dalla Treccani il significato: dal gr. ὕψι «in alto», ὑψι- *Hypsi*, primo elemento di parola composta, «in alto» o in genere **elevatezza**; e cròno -dal gr. χρόνος «tempo». In tutti i casi occorre capire: **quale *Hypsichron* richiama?!**

Tale denominazione, infatti, è condivisa da quattro Cittadine di identica denominazione: la frazione *Ypsichron* di Cirò (KR); Roccella Jonica (RC) - nel territorio di Roccella è esistita e esiste tuttora una località *Psychrò*, oggi Zifrò, sita a breve distanza dal monte Kellarana, ne parla in uno studio il Prof. Vincenzo Naymo, che ringrazio per avermene fatto parte; Castelbuono, in provincia di Palermo, nella vallata delle Madonie; la grotta di Psychro, in Grecia, un'antica grotta sacra minoica, situata nel distretto di Lasithi, nella parte orientale di Creta. Essa viene associata alla grotta **Dittea**, quella che si dice essere stata il luogo di nascita di Zeus, padre di tutti gli dèi antichi. Secondo Esiodo, Rea diede alla luce Zeus in una grotta del monte Egeo. Dalla fine del XIX secolo, la grotta che sovrasta l'attuale villaggio di Psychro è stata identificata con il luogo di nascita di Zeus.

Inoltre, ed è dato molto importante per più questioni, la denominazione "**Cirò**" era già riscontrabile, appellativo conosciuto anche dallo stesso Papa Gregorio XIII, **e in uso nel 1579**, mentre il Calendario viene promulgato nel **1582**, dunque successivamente.

Ne riporta in un articolo Andrea Pesavento: secondo una nota al "Regesto" di Francesco Russo, il Convento dei Minimi di S. Francesco da Paola, in Cirò, fu fondato dal principe D. Giuseppe Spinelli e aperto dal provinciale P. Domenico da Paola. Il Convento fu fondato tra il 1579 ed il 1581 su intervento del feudatario di Cirò, Giuseppe Spinelli e il vescovo del tempo, o Vincenzo Ferreri (1578-1579) o Emiliano Bombini (1579-1592), concesse la chiesa dell'Annunziata, situata fuori le mura, previo il versamento annuo alla mensa vescovile di tre libbre di cera. La chiesa dell'Annunziata di Cirò era situata fuori mura, sulla via che congiungeva l'abitato alla via costiera. Essa era all'origine una cappella rurale, che si amministrava come un semplice beneficio e si alimentava di piccole elemosine e lasciti. *«De anno **1579** ecclesia Sanctiss. ae Annunciationis sita extra muros **in terra Cirò**, cum de ea provisus existeret tanquam de Cappellania, et Rectoria beneficio seculari Praesbiter Thomas de Pace, per ordinarium loci fuit concessa sine consensu sedis Apostolicae coenobitis minimorum S. Francisci de Paula sub annua responsione trium librarum cerae pro concessione loci, non obstante protestatione tunc temporis possidentis in preiudicium sedis Apostolicae, et ordinariorum, quoad futuram collationem*». Così si esprimeva il vescovo di Umbriatico Alessandro Filaretto Lucullo nella sua relazione del 1600. (SCC. Rel. Lim., Umbriaticen. 1600, f. 125). Papa Gregorio XIII con breve del 28 agosto **1584**, confermava l'erezione

del Convento: *«Ad perpetuam rei memoriam. Confirmatur erectio conventus Fratrum Minim. S. Frac. De Paula* ***in terrà Cirò****, Umbriaticen. Dioc.»*.

Come è evidente la definizione di terra di Cirò era già nota nel **1579**, confermato anche dal breve di Papa Gregorio XIII del **1584,** ed è nel **1603** che Clavio cita Lilio con l'aggiunta del termine *Hypsichronaeus.*

Scrive, inoltre, Giovan Francesco Pugliese, nel suo testo, *Descrizione ed istorica narrazione dell'origine, e vicende politico-economiche di Cirò*: *Ypsicron*, significante *Alti-sedens supremus*, al che si aggiunge *omnibus ventis ex-positus*; e gli altri di cui si conservano appena i nomi, e di tempo in tempo se ne scuoprono i rottami, erano: Maddalena sotto la Pagliarella ed Attiva: S. Stefano sul Cozzo dell'arenacchio con chiesetta dedicata a S. Elia: S. Maria del Casale, ove ora è S. Maria delle Grazie, con chiesa a S. Sofia. Altro Maddalena e Fringiti nelle montagne. *Ypsicron* che era il più antico e grosso villaggio dominava in certo modo gli altri.

È osservabile che mentre ne' pubblici registri, e negli atti notarili si è sempre denominato *Ypsicron* e *Psigrò*; nelle scritture ecclesiastiche, e specialmente negli ordinari che ogni anno si son pubblicati da' vescovi, sia per amore del Vetusto, sia per non confonderlo coll'attuale Paterno, ed evitare equivoci, andò questo nome obliato, e si usò in vece quello di *Civitas Chrimissa.* Ma, ecco l'errore: Paterno è Krimisa, non Chone.

Potremmo dunque chiederci a quale dei quattro Comuni si riferisce, e perché, se il riferimento era attribuito a Cirò, si volle ripescare atavico richiamo eludendo il dato conosciuto, in uso, non menzionandolo, come mai si volle usare terminologia superata, ***Hypsichron***, a cospetto di un 'tempo latino' in vigore?

Qualche dubbio sorge altresì, allorquando Giovan Francesco Pugliese, riporta la lettera che Gian Teseo Casopero, avrebbe scritto ad Alvise (Lilio), lo chiama Alvise Baldassare, lettera che viene puntualmente riproposta, come la narrazione della storia che lo stesso Pugliese enuncia con sue conclusioni, non supportate da alcun riscontro, fatto salvo l'amor patrio che, però, spesso dà visione di parte della storia. Pugliese nel sostenere la tesi che attribuisce i natali di Lilio a Cirò, scrive che Casopero, poeta latino, nativo di Cirò, la cui famiglia era originaria di Lecce, fosse suo precettore.

Appare logico domandarsi: come è possibile che Lilio abbia ricevuto una solida educazione umanistica da Casopero se i due erano coetanei? Casopero nasce nel 1509 e Lilio fatto nascere nel 1510, di Casopero poi, dopo il **1537**, non si sa più nulla.

Pugliese scrive altresì (op. cit. , p. 225): *«Venne a notizia di Papa Gregorio XIII il quale lo invitò a Roma, come Giulio Cesare aveva dall'Egitto chiamato Sosigene per rettificare il calendario di Numa. Egli vi andò di buon animo e seco condusse il minor fratello Antonio, coll'aiuto del quale distese non solo la dimostrazione dell'errore, ma la proposta ragionata sul metodo della riforma, consistente in togliere dieci giorni da quell'ottobre 1582»*.

Affascinante il racconto, ma fa emergere mera retorica atta a replicarne tesi che si è succeduta negli anni, e che, abbiamo visto di chiara incongruenza: non trova corrispettivo documentabile.

Ergo: lacune biografiche e bibliografiche emergono. Non rientra nel rigore scientifico l'archetipo delle 'congetture' monadi.

III^{a} Quaestio: circa il cognome - siamo nel 1510 - qual era l'uso del tempo per l'identità degli individui?

Riguardo il tempo in cui divenne ordinario l'uso del cognome, il periodo fa riferimento alle conseguenze dell'applicazione dei decreti del Concilio di Trento, nel 1564, che obbligarono i parroci a tenere regolari registri di battesimo e matrimonio, obbligo cui si aggiunse mezzo secolo più tardi, nel 1614, quello di registrare i decessi e gli stati delle anime. È noto che nell'alto medioevo vigeva un sistema onomastico basato sul nome unico: ogni individuo aveva un solo nome, latino o germanico che fosse.

Quando per specifiche circostanze si voleva definire con maggior precisione un individuo, si ricorreva ad alcuni elementi accessori: in primo luogo la **filiazione,** nella forma *Albertus filius* [*quondam*] Guidi, o un altro rapporto di parentela, *Albertus frater Ildibrandi, Guilla uxor Alberti*. In secondo luogo, erano impiegati dei **riferimenti toponimici**, *Albertus de loco Arsago* [o *de civitate Florentia*]. Di uso occasionale erano altri elementi: i titoli, connessi o meno all'esercizio di cariche pubbliche (*comes, vir magnificus, gastaldus, vassus*); le dichiarazioni di *status* o di nazionalità (*clericus, servus, alamannus*); i nomi di mestiere (*negotians*, *aurifex, magister, massarius*).

Tali elementi, e in particolare i primi due (**patronimico e toponimico**), non facevano parte del nome vero e proprio dell'individuo evocato. Patronimico e toponimico erano elementi accessori che definivano più precisamente l'identità degli individui, per evitare equivoci.

Se Luigi Lilio nasce nel 1510, quando non era ordinario l'uso del cognome, divenuto tale dal 1564, conseguente all'applicazione dei decreti del Concilio di Trento, come fa ad averne uno, si può definire cognome e, se si, **da dove viene**

il suo? È patronimico? Toponimico? Un 'titolato' non si sarebbe certo asservito alle dipendenze economiche dei Carafa per poter studiare, come viene sostenuto. Si fanno sempre più ampi gli spazi per ricercare verità.

IVª Quaestio: cosa caratterizza l'ingegnosità di Luigi Lilio?

In genere la genialità, originalità acuta dell'essere umano, si esprime nella creatività, nelle competenze, nel carisma e stile inconfutabile, in pubblicazioni, ideazioni concrete, rinvenibili, opere che segnano i tempi, trascorsi accademici da testimoniare, tracciabili senza caducità. Di *Aloysius Lilius*, nulla è certificato, né nascita, né morte, come anche di Antonio Lilio. E permane interessante però capire cosa *Aloysius* avrebbe elaborato prima della riforma del Calendario Gregoriano, o meglio capire se la sua genialità era stata riscontrata in e per cosa da assurgere alla corte del Card. Sirleto.

Lilio, come monade, si auto propose ancora prima che il Papa decidesse di istituire una commissione? Potrebbe essere questa una genialità. Ma, attualmente non ci sono documenti che diano contributi di conoscenza sui suoi meriti, se non l'attribuzione e riconoscimento di Clavio, che lo cita con gratitudine, come autore riformatore del calendario. Punto.

L'inesplorato manoscritto di *Lilius*, che contiene gli elementi per la riforma del calendario è tutt'ora un mistero non risolto. Non ci sono tracce di suoi insegnamenti, di vita vissuta, non ha pubblicato in antecedenza libri sulle sue teorie.

Ergo: lacune serie permangono, e se Clavio non lo avesse citato, forti dubbi sulla sua **reale esistenza** sarebbero sorti. Incuriosisce l'enigma che, parafrasando Manzoni, ***non che questo matrimonio non s'ha da fare, ma ha da esser ancora confutato***. Infatti, scarni sono i documenti per attestare attendibilità al punto da attribuire i natali a Lilio, oltre le presunzioni enfatiche, e a volte anche eccessivamente di parte. Quello che si racconta di più è frutto di pura fantasiosa attribuzione, e non di storia che è tale quando si avvale di supporti documentali che escludano confutazioni.

Quando la storia non è il nostro punto fermo, è facile che le fantasie si affollino e disorientino il lettore. Ma uno storico sa bene che da scarsi elementi non si possono mai ottenere conferme, ma mere congetture. Deve piuttosto unire informazioni, laddove ce ne fossero, contestualizzarle, e non fare loro dire ciò che si interpreta. Si creerebbero chimere, miraggi atti all'inculturazione, principale fattore dannoso per la cultura e i territori. Per cui, e mi concedo un po' di ironia: anche io posso essere innamorata di Ulisse ma questo non fa di me Penelope!

Elementi di ragionevolezza, dunque, sollecitano ad approfondire realmente le questioni supposte. Ad oggi rimane una **tesi** l'attribuzione dei natali di *Aloisius Lilius*, una mera ***quaestio disputanda*** da dirimere.

Ne consegue che, con alcuna ambizione esaustiva, piuttosto di incoraggiamento ad approfondire tema al fine di superare le evidenti lacune, evidenziate nelle quaestio su poste, si avverte opportuna la necessità di oltrepassare le attuali "verità relative" su Lilio.

Nota bibliografica

Carnea Maria Francesca, *Nudità dell'Essere, Sociologia, Spiritualità, Comunicazione filosofica della politica,* Ed. IlTestoEditor, 2018.

Carnea Maria Francesca, *San Nicodemo da Sikròs. Monaco eremita del Kellarana*, Ed. IlTestoEditor, 2021.

Fiore da Cropani Giovanni Francesco, *Della Calabria Illustrata,* a cura di Ulderico Nisticò*,* I Tomo, Rubbettino, 1999, p. 477.

Medaglia Salvatore, *Carta archeologica della provincia di Crotone Paesaggi storici e insediamenti nella Calabria centro-orientale dalla Preistoria all'Altomedioevo*, in Ricerche, Collana del Dipartimento di Archeologia e Storia delle Arti, IV, Università della Calabria, (CS), 2010.

Mezzi Egidio, *Cirò dotta, figli illustri di Cirò e Cirò Marina*, Belvedee Spinelli, 1992

Naymo Vincenzo, *Per la localizzazione del villaggio natale di San Nicodemo del Kellarana*, in Rivista Storica Calabrese, Anno XL, n. 1-2, pp. 221-228.

Pesavento Andrea, *Il monastero dell'ordine di San Francesco di Paola della SS. Annunziata di Cirò,* in archiviostoricocrotone.it

Pugliese Giovan Francesco, *Descrizione ed istorica narrazione dell'origine, e vicende politico-economiche di Cirò*, Napoli, 1849, Vol. I.

Carnea Maria Francesca, *Luigi Lilio, un italico matematico mistero, il Calendario Gregoriano e Cirò, antica Chone (KR),* YouTube.!

M@GM@ : VINGT ANNÉES DE TRAVAUX PUBLIÉS

Vingt ans d'expressions sociales ou l'ouverture à plusieurs communautés

Bernard Troude

« L'homme d'âge dit : il n'y a pas de savoir-faire en nous car le Monde entier, dont nous ne constituons qu'une infime partie, nous entoure et sait faire beaucoup mieux, tellement mieux que notre propre savoir-faire ne peut être qu'imitation de la Nature qui, d'ailleurs, est parfaite. (…) C'est de là que proviennent les paysages et les portraits imitations, la musique légère et aussi les prétendus styles qui submergent notre temps. » (K. Shwitters, 1990)

La sociologie, une découverte par les hasards

Une de mes premières conversations dans l'univers de la sociologie s'est produite par la lecture – un hasard – du livre de Gilbert Durand (G. Durand, 1960) : une découverte après tant d'années en terrains de technologies précises et en artistiques. Le motif de cette lecture était de trouver une voie autre que l'histoire de l'art pour mon doctorat en sciences de l'art. Ainsi, mon choix auprès de mon directeur Mr le professeur Michel Sicard (B. Troude, 2008), après une rencontre avec Mr le professeur Michel Maffesoli, s'est précisé en la sociologie contemporaine au quotidien complétée par la philosophie, les neurosciences et la cancérologie avec Mr le professeur Alain Laugier (A. Laugier, 2021).

Cette direction d'études m'a confirmé que les quelques ouvertures entre les approches artistiques et les approches sociologiques et médicales furent suffisantes afin de se sortir des explications traditionnelles par une histoire de l'art : ouverture du chemin d'un présent de l'art au quotidien. Avoir consigné

la sociologie des communautés d'artistes et leurs façons de regarder, d'enregistrer les images en leurs cerveaux pour les réinterpréter avec leurs mains et tout autre appareil a été une manière de se réapproprier les tendances depuis la fin du XIXème siècle.

La contribution perçue de cette division duelle entre jour et nuit s'est retrouvé dans les conversations des possibles de tout humain, artiste ou pas. En choisissant cette convenance abstraite pour ''fictionnaliser'' ce rapport aux études, j'ai relié les formes d'art par le ''fonctionnalisme'' de nombreuses disciplines, les jugeant nécessaires, allant de l'anthropologie à la sociologie, d'un verbalisme correct à la philosophie et des neurosciences à la psychologie pour en débattre des sciences de l'art. Au départ, ces études en sociologie/anthropologie sont censées pouvoir exprimer ce qui se pense de la fiction en vie courante humaine, de ce qui peut se tirer des évolutions d'une société précise ou d'une société englobant une totalité de la race humaine. Cela reste un Art du savoir, du savoir pour aller vers « *le goût des autres* » ou vers la représentation d'une société émergeante dans des lieux connus, des environnements supposés ou dans des espaces à élaborer.

Une réhabilitation de l'Art de l'image née de la raison – ce qui est devenu la pensée première de l'artistique et philosophique – image née de l'idée de l'intention et de l'émotion. L'avancée, par rapport aux histoires de l'art, est cette découverte de la science des symboles (symbologie du même auteur) caractérisée par la *mythanalyse* depuis cette *mythocritique*, l'analyse des mythes dans un contexte social très large. La recréation des flux neurologiques par des données sensorielles, dispositifs émotionnels donc psychologiques, provient de ce ''brouillard'' en nos cerveaux, permettant ainsi à la fonction image, la Sciences des images (R. Krauss, 1993), de faire apparaître des scènes imaginées. Peu importe les noms attribués aux symboles dont la première classification aura été apportée par C. W. Morris (C. W. Morris, 1946).

Tout art subsistera continûment, avec la même nouvelle grâce d'esprit, puisqu'il s'agit d'un résultat d'une pulsion émotionnelle dont l'équilibre restera assuré par pouvoir se concentrer avec la poïétique, forme de pré-art (R. Passeron, 1994). Et, cette pulsion – en définitive menant à l'empathie – ne pourra disparaître, car cette race d'humain (artistes hommes, femmes et enfants) que sont les artistes raffinés (picturaux ou poètes ou fantaisistes de quelques savoirs) sensibles et dégénérés ne peut disparaître[1]. Il est impossible d'augurer sous quelle forme cette pulsion émotionnelle se manifestera à nouveau, la seule certitude est qu'elle sera réformée et illogique de celle qui puisse être imaginée.

[1] Le IIIème Reich a essayé de pratiquer cette disparition avec la catégorisation des ''Artistes dégénérés''.

Une pratique liée à l'Art ne peut être que création, une pratique liée à une communauté qui ne peut que se transmettre fidèlement imposant une sociologie précise. Nous avons en ce dernier énoncé la même incidence que : *Dire, c'est déjà faire* ou *Parler, c'est dire comment faire*. Toutefois, ces comportements seraient-ils utiles dans un État social ? Vous connaissez ma réponse ou une réponse. Peu importe, avec la forme de travail qui domine et prime en l'État – technique ou intellectuel – il s'agit nécessairement d'une pulsion.

Cependant, ce "fonctionnalisme" (B. Malinowski, 1944) afin de fictionnaliser les sujets peut-il répondre à une fonction précise ? Est-ce que la théorie de légitimation des besoins, angle saillant de tout examen préalable des cultures – pas qu'en artistique – apporte à l'anthropologie les critères légitimes d'une identification culturelle ? Ma réponse sera négative. Pourtant, avec cette "théorie des besoins", c'est-à-dire : *« (...) le système de conditions qui, dans l'organisme humain, dans le cadre culturel et dans le rapport qu'ils entretiennent tous deux avec le milieu naturel, sont nécessaires et suffisantes pour que le groupe et l'organisme survivent (...) »* (B. Malinowski, 1944, Introduction). Le fictionnalisme doit (peut) répondre à ces deux différentes modalités interrogatives émises l'une par Durkheim et l'autre par Weber.

Pendant ces dix dernières années, j'ai eu à discerner avec une démarche systémique que toutes les questions sociales ont été approchées du point de vue global et parfois local ; local pouvant exprimer aussi le positionnement d'une action (interdisciplinarité et transversalité, pluridisciplinarité) dans des espaces de métiers différents et non dans un espace géographique connu. Ces trois termes souvent indifférenciés ont pourtant des conséquences spécifiques sur les temps ou les pratiques culturelles entre le public, les formateurs, les éducateurs, les professionnels et les spécificités de la sociologie.

Au regard de cette transversalité, augmentée d'une pluridisciplinarité avec l'interdisciplinarité comprenant entre autres les I.A., une vision collective est d'engager des savoirs complexes dont compétences et spécialisations ; afin de considérer des questions ou d'éclaircir des complexités mises en commun, les textes utiles nous informent sur le fondement que ces trois conceptions ne peuvent qu'escompter trois approches qui ne seront pas d'une même nature. Il a fallu constater connaître la Nature et les Natures avec les apparences d'interactions évoluant plus raisonnablement que convenir des changements de comportements souvent spontanés, voire inconscients ; l'ensemble se reproduisant machinalement dans des structures énonciatives.

Fréquemment, il est question de rattacher une opinion à ce verbe *penser* et cette locution *auditoire* à majorité d'un corps social, corps nouvelle détermination pour ma part : ce corps de mes accompagnants en découvertes de pen-

sées. Alors, faut-il parler d'opinion plutôt que de savoir ou de croyance ? Ou encore : parler d'avis ou de ''position émotionnelle'', ce qui peut supposer une plus grande impartialité. Toute opinion est un paradoxe dont il faudrait s'émanciper, car pour toute chose, il s'agit d'aller voir avant de dire ce qui se pense, ce que les communautés sociales considèrent et ce qui est réellement pensé. Les confrontations, autour d'un thème ou d'une question et mis en partage, ajustent les propriétés de savoirs, de conceptions et de formules de chacune des disciplines intellectuelles ou technologiques dont les mathématiques agrégées : accumulation d'intuitions et de résolutions disciplinaires afin de pouvoir délier une difficulté.

« Parler et dire sont deux choses opposées ; celui qui dit est perdu dans ce qu'il raconte, ou rapporte ; il est confondu avec l'effet de ce qu'il dit ; il est dit par ce qu'il dit, sans être nommé… » (J.-L. Austin, 1970).

Une de mes démarches a eu pour effet d'associer différents domaines tout en laissant isolés les possibles travaux spécifiques, travail pour chaque domaine associé : exemple l'artistique et les sciences. L'étude de l'interaction entre visuel et sonore découle donc d'une attention sur cette transversalité sociale issue d'une problématique sur le concept d'art total et de ses outrances dans la division. Divisions trouvées dans cet opus *"Précis de sociologie"* de 1936 où il est écrit que : *« l'art dans l'histoire, ou l'histoire des différents arts, ne saurait être question de le condenser en ces quelques lignes mais simplement d'indiquer sommairement les quelques lois qui semblent se dégager de leur évolution. On admet généralement que l'art s'est différencié, qu'il s'est laïcisé, qu'il s'est individualisé : il s'est différencié, obéissant avec toute notre civilisation à la loi de la division du travail. Musique, danse, chant, drame, symbolisme, lyrisme sont confondus dans les tragédies grecques primitives (…) D'ailleurs chaque Art devient un métier qui, comme tous les métiers, se spécialise de plus en plus : un peintre moderne s'adonne au paysage, au portrait ou aux natures mortes ou à la décoration (…) »* (A. Leymonnier, J. Tonneau, R. Troude, 1936).

Tout ce rappel est pour situer l'élément de conversation sur la possible détermination du sexe des astres, figure repensée et contée par Lévi-Strauss, un de mes chercheurs modèles (L.-Strauss, 1973, p.252-254), et pour la sociologie développée entre le diurne et le nocturne, émise justement par G. Durand, G. Bachelard, P. Ricoeur. Cette souvenance a trait à la manière dont agissent tous les dialectes artistiques sur la poésie et la poïétique entretenant les apologies afin de marquer le divorce du soleil et de sa consœur la lune. Avec cette dichotomie, vient aussi l'idée sur la barbarie et les barbarismes. Disons encore une fois que l'explication de cette locution est très souvent fausse et donne dans l'erreur. Toute invasion a été perçue venant de l'est vers l'ouest – à l'instar des croisades, ces ''invasions'' pour religion d'ouest en est – par ce qu'il en est

resté : la fin d'une civilisation pour une autre par une population convaincante dans la brutalité ou dans la sérénité.

Explications : les huns venus d'Asie centrale puis de l'Europe centrale, et encore plus à l'est, venus conquérir l'ouest avec une forme de cruauté dont le pays des Gaules[2]. Les espagnols qui ont détruit les civilisations Incas, les anglais et français ayant confisqué territoires et façons de vivre des amérindiens, des extrêmes orientaux… etc. en ces exemples comparés, ne serions-nous pas des barbares avec notre civilisation mécanique maintenant numérique contre la Nature et les Animaux ? Les Intelligences Artificielles et le Net invoquant le post-humain ne seraient-ils pas des barbarismes face à l'humain ?

L'histoire et les historiens avec "leur Histoire" et "leurs patrimoines" ont soumis à nos intelligences des erreurs passées sous silence. Les textes lus sur "le silence" (B. Troude, 2020), pour en rechercher d'autres informations avec des auteurs impliqués dans cette étude, ont apporté des séquences entre l'espéré et le vécu justement entre l'ombre et la lumière, entre le féminin et le masculin, entre la pensée nord/sud… Qui pouvait prétendre espérer à ces résultats écrits ? Avec cette expérience entre le monde de l'hémisphère nord et celui des subsahariens, complété par une autre vision qui est celle d'un pourtour méditerranéen. Il fallait chercher à en repérer les contrastes dans le genre des mots servant à désigner ces deux astres, ici et là, dans les formes verbales dénotant leur taille – ou ce que nous en imaginons avec l'image que nous en possédons – leurs luminescences corrélatives. Très instantanément, les humanistes par leurs observations font ce signalement à ce que le problème ne soit pas si élémentaire : *« une opposition dont la nature binaire semble si évidente à tout observateur occidental pouvait, dans les cultures lointaines, s'exprimer sous des formes singulièrement détournées. »* (L.-Strauss, 1966)

La « sociologie des humanistes », héritière des grands courants issus dès l'Antiquité classique grecque jusqu'à nos jours, prend de plus en plus en compte les effets de la révolution des mentalités qu'apportent les repères issus des communautés en étant incitée par les nouvelles discussions qu'elles allèguent[3]. L'exploration des systèmes et des éthiques sociales, certes, continue de répondre à des questions matérielles et aux approches d'une spiritualité,

[2] Les Huns désignent cet ancien peuple nomade qui serait originaire d'Asie centrale. Leur présence en Europe est confirmée à partir du IVe siècle et ils y établirent un véritable empire dit « hunnique ». Leur domination commença ainsi en Asie centrale pour s'étendre en Europe à partir de l'an 375. Ce peuple aurait principalement vécu de l'élevage. Ils étaient reconnus comme étant des combattants exceptionnels et ont parfois été recrutés en tant que mercenaires brutaux et guerriers, en particulier par le général romain Flavius Aetius, surnommé « le dernier des Romains », qui mourut en l'an 454.

[3] Preuves en sont les façons de se comporter et leurs dires de nos représentants élus ou élues actuels-lles.

mais elle est tout autant insufflée d'une énergie progressive par la nouvelle tendance à une curiosité scientifique : le défi humaniste que lancent au savoir les territoires mystérieux de l'inconscient et les espaces imaginés hors des itinéraires communs devenus habituels dont une forme d'entrée des logiques mathématiques et les virtualités devenues "cohérentes".

Le sont tous ces exemples et celui des sciences sociales incluant des formes mathématiques et comme le déclarait Claude Lévi-Strauss : *« À l'inverse de ce que l'on pourrait croire, la mathématisation des sciences sociales ne s'accompagne nullement d'une déshumanisation. La civilisation technicienne n'est pas une civilisation à part. L'humanisation dépend de tous les humains et de toutes les sciences. »* (L.-Strauss, 1956) Le problème de toute la sociologie humaniste, ici posé et publié depuis une vingtaine d'années, ne suppose nullement que soit reconnues, à toutes sciences sociales, des propriétés remarquables réellement conférées, ni que soient définies des caractéristiques distinctives et significatives.

La question devient simple : les sciences sociales méritent-elles une place distincte, à côté des humanités communautaires d'une part et/ou de toutes sciences humaines de l'autre ? Avec les sciences dites sociales, sommes-nous dans la recherche fondamentale ou la recherche d'application ? Sur tous les terrains, cela devient des constats et non des hypothèses ou des thèses à soutenir.

Ces sciences offrent-elles un seing véritable, sinon – comme il est souvent dit facilement – de n'être pas plus sociales que les autres sciences, et en tout cas beaucoup moins scientifiques ? Même sur le continent américain, où la division tripartite sciences humaines, sciences sociales, sciences naturelles paraît fortement être attestée depuis un demi-siècle, de "nouvelles familles" d'études se produisent[4].

Ces obstacles méthodologiques ont une importance immédiate pour notre débat : si les sciences sociales doivent être considérées comme des sciences à part, alors nulle évidence à ce que leur contribution soit vérifiable à l'humanisation de la civilisation et cette contribution tangible a besoin d'être établie et affirmée. Si, par contre, lesdites sciences sociales ne seraient pas antithétiques des prospections couramment développées sous le nom de sciences humaines, si elles relèvent en conséquence des réceptivités et compassions,

[4] Ainsi, les behavioral sciences rassemblent les trois ordres dans la mesure où ils intéressent directement l'humain et ses communautés. Or, la meilleure traduction française de behavioral sciences est : « sciences de la conduite humaine », c'est-à-dire qu'on revient à la distinction bipartite, classique en Europe depuis la Renaissance : d'une part, les sciences naturelles qui traitent du monde objectif, de l'autre, les humanités qui s'occupent de l'homme et du monde par rapport à lui.

une évidence se fait jour que toute pensée sur l'humain existe en étant une « option humanisante » du seul fait qu'elle soit « humaine » et souhaitable en communauté.

Initiatives, expressions, revendications, explications

Toutefois, une réponse individuelle peut se présenter. Pour cela, il faut la détermination d'une situation énonciative tenant compte d'un savoir social partagé sur ce qu'est l'information d'un jugement à débattre. Prendre la parole est-ce la perdre ? Telle serait la continuelle alternative de l'instructeur et son activité, du précepteur et sa pédagogie, engagés qu'ils sont dans des démarches innovantes au sein de tout un entourage orthodoxe parfois opposé voire inamical.

De fait, depuis quelques années, les actions fondatrices innovantes, en formations et en connaissances spécialisées ou non, font face à une complication qui change presque totalement la donne des années de ce dernier quart du XXème siècle (et en a fermé le cycle de beaucoup d'options) : pour Être face à un des publics, donner et arriver à convaincre, les initiatives opérationnelles nécessitent le moins possible s'ambitionner d'une cause ou d'un sujet, éprouver le moins possible d'expressions en public avant toutes résolutions certifiées, en tout cas qu'il en soit dit le minimum des éventuelles réalités du sujet.

Se mouvoir, s'émouvoir, tel un coureur de fond tenir la distance pour se révéler. Je fais souvent référence à cette notion de mouvement machinal, condensant à elle seule, le destin de toute chose. Leurs apports au progrès – c'est un avenir prochain qui le précisera – apparaîtra aussi dissonants selon l'une ou l'autre gestation des projets technologiques fiables ou sociaux envers des communautés au fait du sujet. Cela en deux versions communicatives améliorées de l'empathie nécessaire :

1. Dans le premier cas, avant toute révélation formelle, l'accent est mis sur la prise de conscience de l'élaboration et de la présentation du sujet/objet de la présentation : le seul acte de pouvoir penser juger un ordre, mauvais ou imparfait, l'humanise puisque l'émergence d'un commentaire est déjà, par elle-même, un désir d'altération.

2. Dans une seconde hypothèse, cet apport au progrès pourra être conçu sur l'archétype référentiel, celui de l'ingénieur et des pensées mathématiques : prospection d'un problème, ordonnance des difficultés, instructions pour une solution au moyen de technologies idoines et de techniques appropriées : la considération de l'ordre social communautaire fait apparaître l'objectif réel de l'étude, ou de l'ensemble connu dont il s'agit de trouver un perfectionnement, quel que soit celui-ci.

Mais en conséquence, quel peut être le caractère commun aux recherches qui sont regroupées sous le nom de Sciences Sociales ? Elles ont toutes rapport à l'Être Humain et à la société, à l'amélioration de la connaissance de celui-ci et de celle-ci : la sociologie et l'anthropologie ; mais pas pour les mêmes raisons. Bien sûr et néanmoins depuis un temps de la contribution d'une forme de culture comme l'ont désigné P. Teilhard de Chardin (P. Theillard de Chardin, 1949 et 1950) et la nouvelle écologie actuelle, cela concerne tout l'Être vivant avec tout autant les animaux, qu'il faut comprendre, dans les différents univers historiques comme leur patronyme le signale, comme des êtres animés ; et les plantes dans leur royaume la terre qui comme l'a démontré Marc William Debono maintenant démontré, ont cette subtilité connue de posséder une forme d'intelligence. En conséquence et constamment le monde avec l'Être est en animation : soit le mouvement.

« Si l'on veut reconquérir pour la question de l'être la transparence de sa propre histoire, il faut desserrer la tradition sédimentée et remplacer les couches par lesquelles elle a été recouverte. » (Martin Heidegger, 1927)[5]

Tantôt afin d'obtenir une meilleure solution, y compris dans une approximation, alors qu'il s'agit de problèmes dont les propriétés sont si singulières, une claustration du thème vis-à-vis des autres thèmes est préférée : tel est le cas du droit, de la science politique et de la science économique et des sciences avec une technicité inconnue au premier abord.

Tantôt il est aussi proposé d'étudier des phénoménologies collectives à toutes les formes de la vie sociale, mais en essayant d'y accéder à un niveau plus réfléchi et disert : c'est là l'ambition prodiguée par les formes de sociologie contemporaine et quotidienne conjointement à la psychologie dans la conscience sociale.

Tantôt, enfin, la connaissance de l'homme et ses formes d'activités peuvent être intégrées, même très lointaines, dans le temps ou dans l'espace : alors ces affectations d'études vont relever de son histoire et de l'ethnologie. Trois formes de résistance des faits sociaux, que les disciplines correspondantes s'efforcent de surmonter parallèlement, mais par des moyens différents : particularité, profondeur, éloignement. Les trois configurations ne sont pas engendrées à une appellation identique :

[5] *« Mais surtout ce chemin s'interrompt à un endroit décisif. Interruption qui s'explique du fait que, malgré tout, la tentative faite dans cette voie court, contre sa volonté, le danger de n'aboutir qu'à renforcer encore la subjectivité et à empêcher pour ainsi dire elle-même le dépassement du point de non-retour ou plus exactement : la présentation où elle atteindrait ce à quoi elle tend par définition. Toute orientation vers l'»objectivisme» ou le «réalisme» demeure du «subjectivisme» ; la question de l'Être prend place ailleurs que dans la relation sujet-objet.»*

1. C'est un fait que plusieurs siècles nous séparent de l'obscure Moyen Âge, et plusieurs idéologies nous séparent entre le Nord et le Sud.

2. C'est un fait que l'examen idéal et très particulier de chacun des thèmes amène l'étude dans des finalités très pointues et profondes (exemple actuel les I.A.).

3. C'est, surement, par un compromis presque protocolaire que les pédagogies politiques ou économiques sont assez détachées des thèmes précédents afin d'en justifier les disciplines séparées.

De ce fait, les sciences sociales seraient-elles une manipulation gratuite de symboles ? En premier, se poser la question si toutes les phénoménologies sociales profitent d'un même degré de réalité et si certaines d'entre elles (celles-là même dont il s'agit la présente étude) ne seraient pas le résultat d'une méprise ou en tout cas d'une erreur, sorte d'imaginaire unanimement communautaire. L'examen suivant est de s'instruire – d'instruire – si des degrés évidents de cette sociologie sont différentiables ou s'ils ne résultent pas d'autres échelons avec lesquels seraient entretenues des corrélations dialectiques.

En définitive, il faut comprendre que toutes les sciences techniques postulent – essayent de postuler – toujours à la cohérence de leurs sujets/objets. Quant aux Sciences dites Sociales, celles en question ici, si elles se déterminent par renvoi à un *pseudo-objet*, n'y aurait-il pas à une forme de dérivatif vers une influence gratuite avec et sur des justifications symboliques ? Apparaît alors le domaine de la mystification tout le contraire de l'humanisation décrite. Et malgré cela, cette mystification est encore une fois une vraie initiative humaine. Dans les sociétés, les communautés, les rassemblements, en fait quel que soit la hiérarchie des réalités que nous pouvons reconnaître dans tous les dispositifs – juridiques ou politiques – et quelle que soit l'emploi objectif qui sera mis en évidence dans la vie de ces sociétés, tous ces dispositifs doctrinaux sont et restent des conséquences de l'esprit.

Ceci étant, une question subsidiaire peut être posée : quelle est la légitimité d'une prise de parole, d'un avis écrit sur l'espace sociologique ? De nos jours, nous voyons et entendons des sentences sans aucune légitimité qui ont un pouvoir démentiel ; cela repose le problème du pouvoir de la communication d'une réalité en milieu fondé sur une forme de démocratie. En étudiant cet état d'esprit, cette disposition structurale neurale, cette logique mécanique d'une activité, en érigeant les catégorisations, notre éducation se renforce, à savoir : comment l'esprit humain travaille-t-il pour transférer une rationalité formelle – fût-ce-t-elle qu'une apparence – à ce qui ne peut en avoir. Cela dans l'exigence que les sciences correspondantes puissent être véritablement une science : c'est-à-dire que cette science procède en toute objectivité et que les dispositifs de connaissances qu'elle agrège soient dans l'espérance d'un

humanisme évolutif, permettant à l'homme de prendre (reprendre) conscience du fonctionnement réel de son entière société. Ou bien : sa capacité à être social dans un "bon sens".

Justement pour ce bon sens, quel sens donner à nos vies dans cette création continuelle vers l'humanisme ? Ces vingt années nous ont apporté des éléments distincts et de grand intérêt. Cherchons dans les mouvements de l'âme, pas obligatoirement dans la phénoménologie du religieux, mais dans une forme de spiritualité personnelle : les empathies. Nos existences ont cette valeur supplémentaire qui les font apprécier de toute communauté : l'émotion, séquence dans l'être, que provoquent les caractères de sentiments, les configurations d'affects, apporte cette impulsion spirituelle qui nous est capitale, obligée.

C'est une sollicitation d'inclinations qui s'exprime dans toute création intellectuelle et la méditation, l'artistique et l'artisanale, comprenant l'exploit sportif, le jeu, le partage, l'empathie, le don de soi ; le fait d'Être celui qui vit en société... Il reste ce besoin fanatique d'une démonstration ; ce n'est sans aucune évidence de considérer les sciences sociales comme des sciences à part. Ces problèmes méthodologiques ont une importance immédiate pour le discours actuel : l'apport à l'humanisme et à l'humanisation de l'Être afin d'obtenir une société civilisée – dans le vrai sens du terme – n'est nullement manifeste. Si, par contre, les *sciences sociales* ne sont pas différentes des recherches traditionnellement poursuivies sous le nom de *sciences humaines*, si donc elles relèvent des humanités, et là il faut revenir à Heidegger ou à Levinas ou à Ricoeur, il va de soi que tout concept réflexif sur l'Être est intrinsèquement « humanisant » du seul fait qu'il soit « humain ». Suivant l'une ou l'autre de ces intellections, les apports participatifs aux évolutions d'un progrès apparaîtront aussi hétérogènes.

Vingt années plus tard, rassembler quelques indications cueillies au hasard des lectures et des contacts montrent une aptitude générale à dialoguer sur l'anthropologie et les psychologies afférentes aux effets sociaux ; l'expression d'études s'est faite à ces hasards de lectures recommandées et en souvenir des écoutes particulières avec des personnes tellement différentes et de tous les âges.

Les explications dans les comparaisons entre la Grèce Antique et les raisonnements intelligents de nos mentors actuels ont été retenues sortant de ces conférences en sociologie mais également en éthique médicale, en éthique du comportement social. Elles se rapportent toutes à des cultures de l'hémisphère nord mais en dépit de ce caractère régional et reprennent l'ensemble des données dans une perspective élargie avec l'étude de ce dilemme masculin/féminin des deux astres ou des deux formes d'espace-temps.

Problèmes qui ont justement préoccupés toutes les mythologies dès la fin du XIXème et courant ce XXème siècle qui sans tomber dans un oubli ont été déployés de façon moderne et inattendue mais renouvelée.

Formes conclusives

Avec les médiations de collaborations spécifiques, dont celles avec M@gm@, les recherches se sont développées au gré de certaines demandes comme dirigées vers des verbes simples, vers des actions paraissant évidentes. Les bénéfices en sont des rencontres – souvent virtuelles – cependant des liaisons intellectuelles d'une grande intelligence et d'un grand intérêt communautaire. C'est-ce qui aura été poussé dans les tréfonds de la pensée pour situer l'erreur, l'erreur possible avouée ou cachée (T. Bernard, 2021).

Revenons à cette préoccupation des deux astres qui, souvent, se nomment de la même façon et avec le même mot. Dans beaucoup de contrées mondiales, alors que la problématique fournie se borne aux hypothèses, il faut le signaler, s'offre de larges passages de recherches qui réclament à être exposés et élargis (C. L.-Strauss, 1973, p.257).

En effet, si les appréciations, parfois les intelligences, sont très largement perçues sur les dérogations, si elles ont l'erreur, l'échec, l'erreur utilisée ou traitée (au demeurant de façon encore approximative) de l'inquiétude de la faiblesse et de ses conséquences – d'un point de vue médical, juridique, littéraire, moral symbolique, éthique... (B. Troude, 2021) –, si les gens des sciences ont analysé bien des écarts et déficiences, souvent productrices de sens et de progrès scientifiques, alors, ces dites opinions n'ont pas été reliées en un identique terrain d'investigations. Dans une amplitude d'analogies dialectiques, ces éléments de controverse possible – la faute, l'erreur et l'échec – font reconnaitre les authentiques réalités, les véracités certaines, les certitudes crédibles.

En se révélant parodique, les tournures de ces imputations sentencieuses n'en n'excluent pas moins qu'un ensemble de réactions dubitatives enclosent – depuis longtemps et en ce XXème siècle passé – les entreprises expérimentales célébrées en leurs époques par les institutions les plus nobles et les plus recommandables en Europe et à l'international. Ce discours, primordial et nécessaire comptant bon nombre d'attachements et de dévotions, ouvre sur un espace d'immobilismes de l'esprit, d'intellectualités pétrifiées certifiant une volonté de fixation des idées reçues. L'accompagnement de cet état de fait est très souvent compris avec un refus de la créativité annonçant une peur de l'inconnu. Cela fait aussi face à cet autre aspect que l'on retrouve dans la tendance à l'uniformisation de la société industrielle vers la société de consommation, tranquillité avouée de l'esprit commun.

Avec la lecture, a été mis en évidence cet angle d'attaque requis afin de traiter du « *goût des autres* » non comme un héritage commun ou un attribut fixe dont la sociologie se devait d'en rendre compte en lui repérant des résolutions externes, mais comme étant une fonctionnalité, une activité collective avec des sujets/objets soit ce « *faire ensemble* ». Avec les passages par des savoir-faire, ceci n'a de vraisemblance qu'au sens des « retours » attendus ou espérés que tous convaincus en attendent ou devinent – et ces convaincus de l'état conquièrent souvent cet ''espace'', même si ne se rencontre pas souvent et précisément ce qu'ils souhaitaient sérieusement.

Le but est de sortir la sociologie au goût d'une conception critique devenue hégémonique, qui ne se conçoit que comme une distraction sociale gratuite ; tout en étant ignorant de lui-même, pour restituer à la pratique communautaire un espace qui lui est dû. Le « *goût des autres »* est vraiment ce comportement archétypal, cette clause d'attachement au Monde. L'analyse est possible, selon une notion pragmatique (A. Hennion, S. Maisonneuve, É. Gomart, 1992) *« comme une activité réflexive, produisant dans le même geste les compétences d'une personne ou son groupe »* et l'inventaire des sujets/objets auxquels ils appartiennent et qu'ils conservent par leur soutien indéfectible.

Vingt années passées, une actualisation des textes traités mérite d'être pensée car les parutions s'enchaînent toujours et en néophyte (apparence de noviciat en sociologie !) que nous pourrions être, de nombreux écrits suggèrent en direct ou en filigrane le bien-fondé de ce « *goût des autres* » dans les humanismes. Peut-on se déployer autour d'inspirations ou d'une idée-force qu'il nous faut accroître, reformuler et/ou reprendre à chacun des rédigés ? Une expérience et une lésion – quelle qu'elle soit – vont générer des sujets applicables à tant d'objets : la culture, les arts, les pouvoirs symboliques. Cependant, un décalage se fait remarquer entre les cultures affichées et les pouvoirs symboliques, héritages de milieux privilégiés. S'en remettre alors efficacement aux écritures de Pierre Bourdieu dans son opus Langage et pouvoir symbolique (P. Bourdieu, 1982).

La sociologie critique, centrée sur ce réquisitoire dénonçant un accès irrégulier aux connaissances dont celles scientifiques et ce pouvoir de parler, nous a entraînés à déconsidérer un tel cliché du « *goût des autres* » comme étant le processus actif, forgeant quelques dispositifs et leurs dispositions spécifiques, passant par des techniques collectives : une pratique, au sens où Giard et Mayol préfacés par de Certeau (L. Giard, P. Mayol, M. de Certeau, 1980) en ont redéterminé les périphéries, pertinemment en confrontant l'ordinaire des activités de différentes couches sociales : contributeurs, promeneurs et touristes, de techniciens professionnels ou bricoleurs épisodiques comblant leur temps de repos, femmes et hommes de toutes conditions en leur pouvoir de penser et de faire.

Par une distorsion distinctive, nettement incertaine, les sciences sociales tendent à l'inverse à ne faire de *« l'expérience ordinaire des curieux originaux »* qu'une abstraction spontanée des limites autorisées d'incontestables penchants, afin d'épingler ultérieurement ceux-ci à une résolution sociale. En fait, c'est à ce moment de comprendre l'inverser de l'ordonnance des choses et leurs dispositifs, ainsi créer la nécessité de ce « *goût des autres* » un domaine résolu et bien défini, à tous les sens d'une dépendance : à la fois indifférente et inactive tout en étant stable et consistante, et « déterminée dans l'audace ».

Pour autant cet aphorisme sur la stabilité, adhérent aux causes d'activités qui le définissent, est fort exceptionnel et ne s'énonce que dans des formalités exigeantes très singulières, formellement quand la disposition est en premier lieu l'affirmation d'une identité et réponse à un arbitrage social ; en particulier s'agissant d'un examen sociologique ou d'un questionnaire-test d'anthropologie. En face d'un sujet/objet inconnu ou d'une phénoménologie inexplorée, nous serons bien éloignés de regagner une telle agrégation entre soi-même et nos sensations d'empathie.

Les sciences techniques peuvent être comprises en ces sens mais toute animation active dite "mécanique" n'est pas toujours bienfaisante ou intéressante dans les options d'existence : des cellules malades qui s'intensifient et accroissent le danger, un mécanisme qui s'autodétruit comme toute impulsion de l'âme telle que l'antipathie non plus. En idéalité, Il n'en demeure pas moins véridique que, se mouvoir est vital, et s'émouvoir primordial.

Prendre la parole par l'écrit, est-ce se hasarder vers notre propre perte ? Vingt années de travaux publiés n'ont pas expliqué un contraire.

Liste des auteurs

Austin, Jean-Louis, *How to do things with words,* (*Quand dire, c'est faire,* trad. Gilles Lane), Paris, Seuil, coll. Points/Essais, 1970, Première conférence.

Bourdieu, Pierre, *Ce que parler veut dire*, (1982) Paris, Fayard, republié à Paris, Seuil, sous le titre *Langage et pouvoir symbolique*, 2001.

Dachy, Marc, *K*urt Shwitters*, Merz écrits, Ursonate*, (1932) Paris, Éditions Gérard Lebovici, Chap. Art et temps, 1990, p.142.

Durand, Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire,* (1960, 1ere Ed. PUF) Paris, Dunod, 8eme édition, 2006.

Heidegger, Martin, *Être et temps* (1927), Paris, Gallimard, 1992, 4ème de couverture et Introduction.

Hennion, Antoine, Maisonneuve, Sophie, & Gomart, Émile, *Être dans la musique*, Paris, La Documentation Française, 2000, Maisonneuve, Teil & Hennion (2002), Teil & Hennion (2003).

Giard, Luce, Mayol, Pierre, Certeau, Michel de, *L'invention du quotidien,* Préface, Paris, Union Générale d'éditions, coll. 10/18, Tome 2, 1980.

Krauss, Rosalind, *L'Originalité de l'avant-garde et autres mythes modernistes,* Paris, Macula, 1993.

Laugier, Alain, *Réflexion d'un professeur de cancérologie 1982/1994,* Cancer Radiother. 2021 Jun ; 25(4) : 303–307. Published online 2021 mai 13. French. DOI : 10.1016/j.canrad.2021.05.001.

Lévi-Strauss, Claude, document inédit des archives de l'UNESCO datées du 8 août 1956, *L'apport des sciences sociales à l'humanisation de la civilisation technique,* Courier Unesco.

Lévi-Strauss, Claude, *Le sexe des astres, Conversation avec Roman Jacobson*, (1966) De Gruyter Mouton, 1967 : doi.org.

Lévi-Strauss, Claude, *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon, 1973.

Leymonnier, André, O.P, Tonneau, Jean, O.P, Pr Troude, Robert, *Précis de sociologie,* Marseille, Éditions Publiroc, 1936, pp.468-469.

Malinowski, Bronislaw, *Une Théorie Scientifique De La Culture Et Autres Essais,* (1944) Paris, Seuil, 1970.

Morris, Charles W., *Signs, Language and Behavior*, 1946.

Passeron, René, *Poïétique et histoire,* in Espace-temps, 55-56/1994, pp.98-107 : www.persee.fr.

Theillard de Chardin, Pierre, *L'énergie humaine,* (1950), Paris, Seuil, 2002.

Theillard de Chardin, Pierre, *La place de l'homme dans la nature,* (1949), Paris, Albin Michel, 2021.

Troude, Bernard, *Les déchets dans l'art contemporain,* Doctorat en Sciences de l'art et Matériologies, Professeur Michel Sicard, soutenue le 28/10/2008 Paris, Panthéon Sorbonne Paris 1.

Troude, Bernard, (sous la direction de), *Regards, imaginaires et représentations du silence,* M@gm@ Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales, Catania, Osservatorio dei Processi Comunicativi, vol.18, n.01, 2020 : M@gm@.

Troude, Bernard, (sous la direction de), *Une forme de réalité so-*

ciale qui s'appelle l'erreur, M@gm@ Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales, Catania, Osservatorio dei Processi Comunicativi, vol.19, n.03, 2021 : M@gm@.

POUR LES VINGT ANS DE M@GM@

Filigrane du présent

Luc Dellisse

Le présent est le curseur qui se déplace en même temps que nous, durant tout le cours de notre vie. Il n'y a pas d'autre forme d'existence pour un terrien que d'être au-monde-au-présent : tous nos gestes, toutes nos pensées s'effectuent dans cet espace minuscule et presque imaginaire qui surgit du futur, s'immobilise dans une fraction d'éternité, celle du je agissant et connaissant, pour aussitôt glisser derrière nous, d'un flux rapide, et se perdre dans l'intangible, c'est-à-dire dans le temps.

Les objets ont plus de réalité que nous : ils se fixent et ils demeurent, sinon éternellement, du moins durablement. Et malgré quelques traces de vermoulure ou d'usure, le fauteuil Louis XVI sur lequel nous nous asseyons, ici et maintenant, est fondamentalement identique à celui qui accueillait de plus nobles fesses, deux cent cinquante ans plus tôt.

En somme, notre vie fonctionne comme un film de fiction qui se déroule sous nos yeux : il n'y a ni passé ni futur véritable, tout se donne comme une succession ininterrompue d'actions présentes. Le personnage entre, boit, parle, tire des coups de feu, gît nu dans un lit contre un corps amoureux : il lui est absolument impossible d'être filmé quand *il tirera des coups* ou quand *il buvait*, et cette règle est si contraignante que le passé ne peut être convoqué, hormis dans les dialogues ou par un flash-back, qui n'est rien d'autre que du passé filmé au présent.

Ce qui donne à la vie humaine une dimension transversale, et rattache son avenir à son passé, c'est la mémoire et sa version prospective : la prévision.

Mais ce ne sont pas des réalités tangibles ; ce sont des flux de mobilité et de transformation en perpétuel devenir. Leur modèle, c'est l'horizon, qui se déplace en même temps que nous.

Il faut donc intégrer les temps imaginaires du passé et du futur à la seule perspective du présent.

On connaît le rôle actif du passé et des souvenirs, conscients ou non, dans le mouvement toujours actuel de la vie. Celui du futur est à désigner plus précisément. Il est l'ombre portée de nos actes actuels, de nos doigts sous lesquels défilent le texte en cours. Il n'a pas d'existence objective : il dépend de ce que le présent en fera.

Ce n'est pas seulement que le présent prépare l'avenir, ce qui est une vérité probable. L'avenir lui-même est un morceau du présent. Vivre, c'est assister à de perpétuelles métamorphoses du temps incertain. Si le futur peut nous fasciner, c'est parce qu'il est imaginaire, et non réel.

Toute notre vie se joue dans le présent. C'est le seul champ de bataille effectif. En vain chercherons-nous un autre espace de vie que le présent. Nous le déplaçons avec nous comme un scaphandre autonome : l'avenir et le passé sont à la fois terriblement visibles et séparés de nous par une plaque de verre sans laquelle nous ne survivrions pas.

M@GM@: EN QUÊTE DE FÉCONDATION ET D'INSPIRATION

M@gm@ est un mythodrome

Christian Gatard

La revue M@gm@ est une étape clé, un carrefour, un pas de tir vers des nouvelles aventures : un mythodrome.

Je vous explique : je m'imagine volontiers (toute forfanterie mise à part) conducteur d'une caravane chargée de mes propres mythes (charrues antiques ouvrant le sol vers l'inframonde, arrières de camion (TIR au CUL) sillonnant la galaxie, bêtes à cornes de Moïse, mascarons comme peuple des têtes coupées, Fripons divins, serre-joints sauvant le monde, pieux funéraires dayaks, la pneumatique comme science des choses de l'esprit …) et de quelques autres mythes dérobés à l'histoire de l'humanité (Icare, Dionysos, Arachné, Encelade, Judith et Holopherne …). La caravane est chargée, elle passe quand bien même les chiens aboient.

D'années en années, de villes en ville, de terrains vagues en forêts primaires, je fais avancer vaille que vaille tout ce barnum. Je trimballe ma troupe et ses phénomènes de foire qui me mettent en joie ou en colère selon les jours. J'excursionne à travers l'existence et j'escalade les décennies, je négocie mes passages sur les ponts de liane et au cours de nuits obscures dans les villages sur pilotis ou dans les immeubles de grande hauteur.

Et voilà qu'un jour pas si lointain, je rencontre Orazio Maria Valastro, son enthousiasme, son incandescence et M@gm@, sa revue.

A Catane, sur mon compteur Geiger de la mesure de radioactivité mythologique, l'aiguille s'est affolée. Je me suis penché sur la Sicile comme sur la carte

d'une chasse au trésor. Thrinakìa se révélait comme la couche la plus récente d'un palimpseste que je réécris depuis ma nuit des temps, tels ces murs d'affiches recouverts de saisons en saisons, palimpseste moderne mais palimpseste tout de même.

Je suis voyageur, cartographe, écumeur de tarmac. Ne prenez pas ça pour de la vantardise. C'était autrefois romanesque et romantique mais le voyage dans le siècle à venir va perdre de son aura.

Aujourd'hui il va nous falloir des ports d'attache, des lieux qui concentrent le monde … Il nous faut des îles. L'île permet la méditation sur le monde, de penser le monde, c'est une caisse de résonnance où tous les phénomènes sont exacerbés … donc lieu de lecture du monde et de son avenir. À Catane M@gm@ en est le portevoix.

La Sicile est un cosmos en réduction, un terrain de jeu pour les enfants éternels que nous sommes et M@gm@ est le lieu privilégié où se réalisent nos utopies. M@gm@ est une île dans l'île, un carrefour de dialogues littéraires, culturels, personnels.

On sait que l'île est un espace préservé, ambivalent, mi-enfer, mi-paradis où les habitants savent que rien n'est jamais acquis et que l'aventure qui déserte les lieux policés et donc le continent, alimente le devenir des enclaves insulaires. Les poètes et les sociologues s'y rendent en quête de fécondation et d'inspiration. M@gm@ explore les siècles, ce qui permet de s'explorer soi-même, de se révéler en tant que mythe en devenir.

C'est pourquoi M@gm@ est un mythodrome.

Un mythodrome?

C'est une affaire un peu surprenante. Vous ne saviez pas que ça mijotait. C'est après coup que vous vous rendez compte. Et c'est après coup que vous pouvez commencer à en parler. Un jour, ça prend forme inattendue et parole imprévue. Ce jour-là, il faut passer du temps pour écouter, apprivoiser, chevaucher la chose, lui trouver un endroit. Vous vous rendez compte que vous voyagez en amont et en aval du temps. Que vous avez assisté au commencement de toutes choses et que vous revenez d'un monde futur. Vous avez besoin d'un endroit pour vous reposer, jouer, pisser, raconter : un mythodrome … Un M@gm@.

I AND PUBLICATIONS LIKE M@GM@

That publications M@GM@ to be a necessary antidote

Rod Summers

It is perhaps unquestionably essential that there remain a few publications which are composed/compiled by flesh and blood humans rather than by Artificial [so called] Intelligence.

One of these days; and they might not be too distant days, our Sun may well suffer a devastating case of hiccups and spew out an overwhelming amount of solar flares which; eight minutes after the first hic, will reach this planet and totally eradicate all communication satellites. Then paper books and magazines will be all that stand between humanity and total ignorance. Oh, blessed day! Pass the sun screen lotion.

Without doubt social media has divided humanity to either young and frivolous or old and superfluous but, in my ancient opinion, there is a necessary requirement for grumpy old men such as I and publications like M@gm@ to be a necessary antidote to the telephone [h]appy hordes of dross consumers.

M@GM@! AUGURI!

Rivoli di emozioni, sensazioni… poesia, arte, scienze umane e sociali

Ruggero Maggi

Vent'anni, duecentoquaranta mesi, novecentosessanta settimane, settemilatrecentocinque giorni (considerando anche gli anni bisestili), centosettantacinquemilatrecentoventi ore e vi risparmio minuti e secondi... tempus fugit ed in questo caso il tempo fuggevole è scorso via dilatandosi in rivoli di emozioni, sensazioni... poesia, arte, scienze umane e sociali tutte concentrate in questo fantastico contenitore chiamato M@gm@! Auguri!

M@GM@ SE SOUVIENT AVEC AFFECTION

L'invention d'une troisième voie

Georges Bertin

Depuis la parution de son premier numéro fin 2002, la revue *M@gm@* a développé, dans son observation critique des phénomènes sociaux, une approche originale et transversale.

Elle le fait d'abord dans une approche qualitative qui emprunte ses voies aux méthodes de l'observation participante, de l'intervention institutionnelle, de l'interprétation critique, herméneutique, sur des objets toujours présentés en tension, dans la pluralité de leur approche : empowerment, marginalités, la citoyenneté mondiale, l'internet, le développement culturel, l'intervention sociale.

Les formes concrètes de la socialisation y sont de fait présentées réellement dans leur contexte tant socio-historique que du fait d'un parti pris épistémologique renouvelée, celle d'une contribution à la mise au jour du « magma » constitutif de l'imaginaire social contemporain, dans sa capacité de renouvellement.

Abandonnant, pour ce faire, les cadres de la pensée catégorielle, celle qui ne peut que réifier, naturaliser le social, elle fait appel à de nombreux partenaires tant italiens qu'étrangers, quitte même à leur confier la direction d'un numéro. Ainsi, la revue *M@gm@*, petite sœur d'*Esprit Critique*, son aînée de 4 ans, dont Orazio Maria Valastro fut, à son début et plusieurs années, une des chevilles ouvrières, participe de l'invention d'une « troisième voie » désormais en plein essor dans l'appréhension des phénomènes sociaux. Ses précurseurs furent De Martino, Sacco, Ardoino, Bastide, Caillois, Durand, Maffesoli, Ta-

cussel, Lerbet… pour ne citer que les plus connus, son ouverture aux jeunes générations sera constitutive de cette communauté de chercheurs en sciences sociales décomplexés à laquelle adhère également *Esprit Critique*.

Je forme donc des vœux pour que de nouveaux axes communs de développement et de recherche et des coproductions se mettent en place entre nos deux revues.

IN RICORDO DI UNA CARA AMICA DI M@GM@

Nous nous souvenons avec affection et amitié de la professeure Maria Immacolata Macioti, récemment disparue, avec laquelle nous avons partagé émotions et passions, projets et événements.La poétesse sicilienne Maria Gemma Bonanno lui a dédié ces vers.

Je t'offrirai une rose blanche
l'allure royale
donne libre réflexe à la mer
les bateaux au loin
comme toile de fond
couvrant le vent
et pendant un moment
les regards se sont croisés
au revoir ma chère amie
juste un instant et ce sera l'immense
attends-moi entre la mer et le ciel
nous recueillerons renoncules de mots douteux
sur notre débat interrompu
en marchant sur une pelouse
Maria Gemma Bonanno

Ateliers dell'immaginario autobiografico

Maria Immacolata Macioti - Orazio Maria Valastro

Ci eravamo riproposti, a conclusione del seminario di formazione "Memoria, Autobiografia e Immaginario", il quarto ciclo dei seminari degli Ateliers

dell'Immaginario Autobiografico[1], di dedicare un numero della rivista a questo tema, sollecitati dalle riflessioni e dalle considerazioni che avevamo condiviso.

Un numero di Magma dedicato al tema "Memoria, Autobiografia e Immaginario" non può che essere vario e molteplice nei contenuti e nella forma. Non può che presentare contributi che chiamano in causa realtà locali e internazionali, tempi complessi: ieri ed oggi, ieri e domani.

Abbiamo messo in evidenza, nella prima sezione di questo numero, due temi fondamentali e trasversali: le memorie ed il loro contesto, l'immaginazione e l'immaginario. Le memorie risentono del tempo, del luogo e del contesto nel quale sono elaborate e raccolte, e il ruolo della politica e del potere ne condiziona il loro vissuto e la loro stessa rielaborazione e interpretazione. L'immaginazione come particolare forma di rappresentazione della realtà, di conoscenza riproduttiva e ricostruttiva, è anche reinterpretazione creativa nel processo della narrazione della storia individuale e sociale. L'immaginario individuale, sociale e sacrale, come forma estetica delle narrazioni individuali e collettive, è parte costitutiva del pensiero e della coscienza delle donne e degli uomini, e ci svela la capacità di evocare e di creare dei soggetti, di rappresentarsi il mondo, attraverso la funzione dell'immaginazione simbolica.

I contributi che abbiamo selezionato e che compaiono in questo numero all'interno delle altre sezioni, sviluppano questi due temi chiave tra spazi angusti e ampie distese che travalicano confini; confini tra terre abitate, confini tra discipline. Si parla di rappresentazioni e di auto-rappresentazioni, di ricordi che affiorano e che sbiadiscono, di pregiudizi durevoli, specie nei confronti delle donne. Si parla di bugie e del loro significato. Di teatro e di arti plastiche e sceniche, di negoziazioni possibili e di punti fermi. Di continuità e di frammenti o briciole. Ma anche di temi strutturali e pesanti come quello della colonizzazione e, quindi, dell'Africa. Quella dei tempi coloniali, quella (conseguente) di oggi. Senza dimenticare la II Guerra mondiale (lettere dei figli dei colpevoli di ieri: un taglio poco frequentato, di grande interesse).

E tenendo presente anche un'altra dura tematica, uno dei drammi dei nostri

1 "Memoria, Autobiografia e Immaginario", Quarto Ciclo di Formazione degli Ateliers dell'Immaginario Autobiografico, 23 Gennaio 2011, Palazzo della Cultura Catania, a cura dell'OdV Le Stelle in Tasca Ente del Terzo Settore. Con il Patrocinio dell'Assessorato alla Famiglia e Politiche Sociali del Comune di Catania e dell'Osservatorio Processi Comunicativi. Con la Partecipazione dell'Assessorato alla Cultura del Comune di Catania, del Centro Servizi Volontariato Etneo e del Museo D'Arte Contemporanea di Caltagirone. Con la Partecipazione dei Corsi di Laurea: Scienze dell'Educazione e della Formazione, Educatori dell'Infanzia, Scienze e Tecniche Psicologiche, Laurea Magistrale in Psicologia, Facoltà di Scienze della Formazione, Università degli Studi di Catania.

giorni: vi sono infatti, in questo numero, narrazioni di rifugiati e richiedenti asilo che si trovano in ambito clinico. Una realtà poco nota, in Italia, quella dei rifugiati e dei richiedenti asilo: troppo spesso confusi con gli immigrati, con persone quindi che hanno facoltà di tornare al proprio paese di origine, di andarsene dal paese di approdo, di scegliersi un'altra meta: obiettivo precluso invece a richiedenti asilo e rifugiati, costretti dalla normativa (Accordi di Dublino e relativi regolamenti di applicazione) a rimanere nel paese in cui si è avanzata la domanda d'asilo, nonostante i rimpianti, i ripensamenti, la consapevolezza di avere sbagliato nel venire in questa specifica terra dove non c'è accoglienza, non c'è lavoro. Dove, dicono, non vi è niente, per loro. Neppure una legge. In questo difficile universo si è qui scelto di parlare di persone in particolare difficoltà, quelle in ambito clinico. Persone con le quali ben pochi vorrebbero avere, ben pochi hanno a che fare.

Si tratta di un numero che si esprime con molte voci, con varie lingue, con molteplici competenze. Che testimonia dell'interesse, della propensione di molti studiosi, italiani e non italiani, alla riflessione, all'utilizzo di un approccio qualitativo basato su fonti orali e scritte ma comunque biografiche, autobiografiche.

Un fatto usuale, a livello internazionale. Non in Italia, dove ancora oggi l'approccio biografico è guardato con degnazione mal riposta da parte di certi sociologi legati alla survey, da parte di certi "valutatori". Che del resto, in un'epoca di post-interdisciplinarietà, penalizzano l'approccio interdisciplinare: né li sfiora l'idea di porsi così fuori dalla storia, dal dibattito internazionale: ma forse conoscono solo una lingua, la propria. Solo una disciplina, quella che magari insegnano da tempo. Stancamente. Per non parlare degli indecisi: quelli che parlano pudicamente di un approccio "non standard", pur di non porsi dalla parte sbagliata dell'Accademia.

Questo invece è un numero in cui si incontrano studiosi, discipline, tematiche, angolature interpretative, stili di scrittura diversi. Diversi punti di riferimento, da nomi illustri della sociologia e dell'antropologia culturale come quello di Gilbert Durand a quello di un o scrittore come Günther Grass: che ci ricorda, con un suo titolo che in italiano suona come *Pelare l'aglio del ricordo* come non sempre le memorie siano gradevoli, come non sempre il far riaffiorare ricordi sia un roseo, delicato processo dall'odore di lavanda. Dove compaiono quindi affermati studiosi e più umili protagonisti, quelli che incontriamo nella quotidianità, quelli che sostengono il peso degli errori dei più ricchi, dei potenti del proprio tempo. Dove tutti coloro che hanno scritto, dove tutti coloro che hanno narrato di sé condividono la consapevolezza dell'importanza dell'approccio biografico. Di quella che altri chiamano storia orale.

M@GM@ VOUS REMERCIE

Auteurs

Orazio Maria Valastro

Il est né à Catane en 1962. Sociologue et chercheur indépendant, écrivain et auteur, mythanalyste et sémiologue spécialisé dans l'imaginaire de l'écriture autobiographique et dans les écritures relationnelles de soin, formateur et conseiller autobiographique. Il a étudié la sociologie en France, à l'Université de la Sorbonne, et a obtenu un doctorat en Sociologie à l'Université Paul Valéry. Il a fondé et il est le directeur scientifique de M@gm@, revue internationale en Sciences humaines et sociales. Associé fondateur de l'OdV « Le Stelle in Tasca » (*Les étoiles dans la poche*, organisation de bénévolat du troisième secteur), il dirige le projet d'animation sociale et culturelle des *Ateliers de l'imaginaire autobiographique*, en concevant et présidant *Thrinakìa*, un prix international d'écritures autobiographiques, biographiques et poétiques dédiées à la Sicile.

Il a publié de nombreux essais et articles en italien et en français. Son autobiographie « Con animo imprescrittibile : diario d'un disertore » (*Avec un cœur imprescriptible : journal d'un déserteur*) a été sélectionnée en 2023 parmi les deux cents plus beaux livres d'Italie au cinquième Concours littéraire Tre Colori (Lenola, TV). Son essai, « Poetiche contemporanee del dissenso : immaginari del corpo autobiografico » (*Poétiques contemporaines de la dissidence : imaginaires du corps autobiographique*), a reçu le prix Critique d'Avant-garde par le prix littéraire La Ginestra de Florence en 2023. En 2022, il a reçu le Prix Franz Kafka Italia à la Culture par le Comité du Second humanisme Italien de Trieste, et un prix spécial pour les qualités créatives et pour l'engagement dans la valorisation de la culture sicilienne par le jury du prix international Navarro (Sambuca di Sicilia). Une reconnaissance supplémentaire en 2019, lui a été attribuée avec le prix international Chimère d'Argent pour avoir conjugué

engagement civil et volontariat, afin de récupérer la mémoire et l'imaginaire sicilien valorisant le patrimoine culturel immatériel.

Maria Crivelli

Vice-présidente de l'Observatoire des Processus de Communication, responsable Communication et Fundraising, responsable du bureau de la rédaction de M@gm@; vice-présidente et auteure autobiographe de l'Organisation de Volontariat Le Stelle in Tasca (Italie) et responsable des Archives de la mémoire et de l'imaginaire sicilien (AMIS).

Hervé Fischer

Associé honoraire et collaborateur scientifique de l'Observatoire des Processus de la Communication, il fait partie du Comité scientifique de la revue électronique M@GM@ ; philosophe et artiste multimédia, de nationalité française et canadienne, son travail a été présenté dans de nombreux musées internationaux et expositions biennales ; fondateur et président de la Société Internationale de Mythanalyse (Montréal, Québec-Canada) ; directeur de l'Observatoire international du numérique, Université du Québec ; ancien élève de l'École normale supérieure, pendant de nombreuses années, il a enseigné Sociologie de la culture et de la communication à la Sorbonne : il a aussi été professeur à l'École nationale supérieure des Arts décoratifs.

Mabel Franzone

Collaboratrice scientifique de l'Observatoire des Processus de la Communication, elle fait partie du Comité scientifique de la revue électronique M@gm@ ; doctorat de recherche en Lettres, La Sorbonne Nouvelle, Paris III ; professeure de Langues et Littérature à l'Université Nationale de Salta (Argentine) participe à l'Institut d'Études Philosophiques de Salta (CEFISA) ; elle contribue avec le CEAQ Centre d'Études de l'Actuel et du Quotidien, Université Paris Descartes, et le CRICCAL Centre de Recherche Interuniversitaire sur les Champs Culturels en Amérique latine (Paris III).

Vito Antonio D'Armento

Associé honoraire et collaborateur scientifique de l'Observatoire des Processus de la Communication, il fait partie du Comité scientifique de la revue électronique M@GM@ ; ancien professeur associé en Sociologie de la déviance et Sociologie de la marginalité et de la déviance à la faculté d'Éducation et Sciences politiques et sociales de l'Université du Salento (Italie) ; il a fondé et dirige le Centre d'études qualitatives Approach en Ethnography (AQuE) réalisant des ateliers, des groupes de travail, des recherches et des séminaires ;

il a cofondé la Société internationale d'ethnographie, dont il est le directeur général.

AnnaMaria Calore

Associée collaboratrice de l'Observatoire des Processus de la Communication, elle fait partie du Comité éditorial de la revue électronique M@gm@ ; présidente de l'association *RaccontarsiRaccontando* ; responsable des activités sociales et du bénévolat de l'ANRP (Association nationale des prisonniers, internés, de la guerre de libération et de leurs familles) ; collabore avec la LUA Libre Université de l'Autobiographie à Anghiari ; enseignante et consultante, formatrice d'adultes.

Rosa Cimino

Responsable d'établissement (Rimini-Italie).

Augusto Debernardi

Associé honoraire et collaborateur scientifique de l'Observatoire des Processus de la Communication, il fait partie du Comité scientifique de la revue électronique M@GM@ ; maîtrise en sociologie à l'Université de Trente ; a collaboré avec l'équipe du professeur Franco Basaglia à l'hôpital psychiatrique provincial de Trieste ; diplômé de l'INSERM à Paris en Épidémiologie psychiatrique ; fondateur de l'unité d'épidémiologie psychiatrique et auteur de nombreuses recherches et évaluations ; spécialiste en statistiques sanitaires et de la programmation sanitaire ; expert dans le domaine de la coopération en matière de santé mentale en République d'Argentine et au Chili ; président de l'Européen Initiative Association, Trieste.

Nicole Saliba-Chalhoub

Psychothérapeute dynamique-analytique et formatrice en connaissance de soi et développement personnel et professionnel ; professeure des Universités à l'Université Saint-Esprit de Kaslik (USEK), au Liban, enseigne depuis 1998 la Psychanalyse appliquée, l'Herméneutique littéraire et l'Esthétique du roman postmoderne ; elle est, par ailleurs, professeure invitée à l'Université de Lorraine, en France, depuis 2017 ; à son actif un ensemble d'articles et d'ouvrages scientifiques s'intéressant particulièrement à l'inconscient des textes, ainsi qu'une production romanesque illustrant, au travers de la fiction, sa posture de chercheure, dont le dernier titre en date est *Quelques pas dans l'étrange* ; son dernier ouvrage en date s'intitule, pour sa part, *Du mal-être dépressif au dépassement artistique : mal et écriture du mal* et s'intéresse à l'articulation de la chute dépressive, à la création de l'œuvre d'art, en l'occurrence, chez Georges Perec, Ernest Hemingway et Barbara.

Jawad Mejjad

Collaborateur scientifique de l'Observatoire des Processus de la Communication, il fait partie du Comité de rédaction de la revue électronique M@gm@ ; docteur en Sociologie, Université Paris Descartes ; sociologue au CEAQ Centre d'Études de l'Actuel et du Quotidien, Université Paris Descartes, et conférencier, animation de séminaires ; enseignant et responsable du Master finance auprès de l'ISTEC École de commerce en alternance reconnue par l'État à Paris ; gérant d'une entreprise industrielle dans le secteur de l'électronique (ERMATEL).

Maria Francesca Carnea

Collaborateur du Comité de lecture de la revue électronique M@gm@ ; philosophe, consultant en stratégie de communication, ancien professeur invité en communication et spiritualité à l›Athénée pontifical Saint Anselmo à Rome ; ces champs d'intérêts sont la sociologie, la spiritualité et la communication politique ; auteur de plusieurs publications à caractère historique, philosophique et sociopolitique.

Bernard Troude

Collaborateur scientifique de l'Observatoire des Processus de la Communication, il fait partie du Comité de rédaction de la revue électronique M@gm@ ; ingénieur généraliste et ingénieur designer ; Dr en Sciences de l'art et philosophie (Panthéon Sorbonne, Paris 1, 2008) ; chercheur en sciences de fin de vie (Paris, Chicago) ; chercheur en Plasticité du cerveau (Cognition 3 PLASTIR, Paris) ; sociologue, Université Paris Descartes (Paris V) et chercheur associé au CEAQ Paris (Centre d'études de l'Actuel et du Quotidien) ; correspondant et chercheur de l'Académie internationale d'éthique médicale ; correspondant de la Sffem - Elsevier-Masson Éthique médicale Légale ; correspondant / chercheur Laboratoire « Health & Palliative Care », New York et Symbiosis group Publisher, Normal, Chicago, Illinois.

Luc Dellisse

Écrivain et poète de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique (ARLLFB) ; professeur de scénario du cinéma à la Sorbonne et à l'École supérieure de réalisation audiovisuelle (Esra), ainsi qu'à l'Université libre de Bruxelles (ULB).

Christian Gatard

Collaborateur du Comité de lecture de la revue électronique M@gm@ ; sociologue, expert en dynamique de groupes et en créativité ; fondateur de Gatard &

Associés (Paris) - Institut international d'études qualitatives.

Rod Summers

Né en 1943 dans le Dorset (Angleterre), a servi de 1960 à 1973 comme médecin dans la Royal Air Force. Il a étudié à l'Académie des Beaux-Arts Jan van Eyck de Maastricht de 1973 à 1977. Actif dans la production collaborative artistique et poétique, artiste sonore, visuel, conceptuel, poète de performance, dramaturge, artiste du courrier et du livre, éditeur, archiviste et conférencier sur l'intermédiation, il vit à Maastricht, aux Pays-Bas.

Ruggero Maggi

Depuis 1973 poésie visuelle, art postal (Archive Amazon), livres d'artiste et livres objet (Archive Non Solo Livres), holographie, installations laser, néon art, Chaos, Pavillon Tibet, Pavillon Birmanie, Pavillon Ukraine Lieu Biennal de Venise - Biennale de Saint Paul (BR) - Art Centre Silpakorn University Bangkok - Museo MA*GA (Gallarate) - Arengario, Triennal et Permanente (MI) - Rocca Paolina (PG) - Castello Visconteo (PV) - Palazzo Zenobio (VE) - Camquilec (SP) - Museo Dinamica Mail du Travail «SV).

Georges Bertin (1948-2022)

A été directeur de recherche en Sciences sociales au Conservatoire national des arts et métiers (CNAM) des Pays-de-la-Loire de 2006 à 2016 ; il a fait partie du GRECO CRI et a dirigé le Cercle de Recherches Anthropologiques sur l'Imaginaire (CRAI), le CRAI ayant succédé au Groupe de Recherches sur l'Imaginaire de l'Ouest qu'il avait fondé en 1994 ; il avait également été membre de la Société Internationale Arthurienne et, de 1990 à 2013, coprésident de l'Association francophone internationale de recherches scientifiques en éducation, et président fondateur du CENA, devenant président honoraire après sa retraite ; de 2006 à 2016, il a été directeur exécutif de la revue internationale de sociologie l'*Esprit critique*.

Maria Immacolata Macioti (1942-2021)

Associée honoraire et collaboratrice scientifique de l'Observatoire des Processus de la Communication, elle a fait partie du Comité scientifique de la revue électronique M@GM@ ; professeure extraordinaire de Sociologie à la faculté des Sciences de la communication de l'Université télématique internationale Uninettuno ; professeure titulaire de Sociologie des religions et Sociologie de la communication au département des Sciences sociales, faculté des Sciences politiques, sociologie et communication, La Sapienza Université de Rome ; elle a dirigé le cours de maîtrise Immigrants et réfugiés, La Sapienza Univer-

sité de Rome, et coordonné le doctorat en Théorie et recherche sociale, département de Sociologie et communication, La Sapienza Université de Rome ; a coordonné la rédaction et collaboré avec le Comité scientifique de la revue La Critica Sociologica. Parmi ses autres nombreuses collaborations : le Conseil scientifique d'études sur la migration « International Journal of Migration Studies » ; la Fondation « Centro Studi Emigrazione » ; le Conseil scientifique de « Academicus International Scientific Journal » ; l'Observatoire refugiés et victimes de guerre ANRP (Rome) ; la Fondation Maitreya Institut de culture bouddhiste.

© 2024
Collection : Les Cahiers de M@gm@
Projet éditorial : Observatoire des Processus de Communication
Direction scientifique : Orazio Maria Valastro

Vingt ans de M@gm@
eBook n.1 2024
Sous la direction de Orazio Maria Valastro

eBook au format ePub Pdf
Édition non commerciale
En accès libre
ISBN 978-88-947742-0-7

Cette œuvre est diffusée sous licence internationale Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 DEED Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International

Observatoire des Processus de Communication
Association Culturelle Scientifique à bout non lucratif
Merci de nous soutenir en faisant un don en ligne et nous aider à poursuivre notre mission de donner accès gratuitement à des documents scientifiques en sciences humaines et sociales.
PayPal email : info@analisiqualitativa.com.

Observatoire des Processus de Communication
magma@analisiqualitativa.com | www.analisiqualitativa.com
Via Pietro Mascagni n.20 - 95131 Catane - Italie